

4eme de couverture

Collégienne de douze ans, Élodie s'ennuie en classe. Rien ne l'intéresse vraiment... Depuis quelque temps, toutefois, elle fait des **rêves étranges** qui l'emmènent au **Royaume des Songes**, là où tout est possible. Une nuit, un curieux lapin lui déclare : « En réalité, tu es **la princesse sans mémoire**. Le Maître des rêves a effacé tous tes souvenirs avant de t'exiler dans le monde réel, voilà pourquoi tu t'embêtes tellement là-bas. Tu es trop habituée aux merveilles pour supporter une existence aussi monotone. Je vais t'aider à reconquérir ta couronne et à combattre le tyran qui t'a transformée en pauvre écolière. »

C'est pour Élodie le début d'une **formidable aventure** dans l'univers des songes, là où tout n'est que **magie, mystère et fantasmagorie !**

© **SERGE BRUSSOLO**
Droits réservés/ Reproduction interdite

Élodie et le maître des rêves

La princesse sans mémoire

La baignoire magique

Décidément, Élodie ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. D'abord, elle s'était penchée sur la baignoire pour prendre son bain... puis elle avait basculé dedans, aspirée par une force mystérieuse. Oui, *basculé*... comme on tombe à la mer en passant par-dessus le bastingage d'un bateau. Le plus curieux, c'était que cette fichue baignoire semblait dépourvue de fond !

« J'ai l'impression de sombrer dans un puits, songea l'adolescente en esquissant des mouvements de brasse. Ce n'est pas possible, aucune baignoire ne peut être aussi profonde ! »

Elle avait beau dire, elle n'en continuait pas moins de couler à pic dans une eau incroyablement bleue.

Elle se rappela soudain que ses parents lui avaient toujours interdit de prendre des bains. Sa mère, notamment, lui avait mille fois répété de se cantonner à l'usage de la douche pour sa toilette. Jusqu'à aujourd'hui cette interdiction lui avait paru aussi bizarre qu'incompréhensible, et, tout à l'heure, en rentrant du collège, elle avait décidé de passer outre. Elle s'en repentait amèrement en cette minute même.

Empêtrée dans son peignoir de bain en éponge rose elle avait du mal à nager. Plus elle descendait, plus l'eau devenait froide.

« Elle est si claire que j'ai l'illusion de me noyer dans du cristal liquide, songea Élodie. Je m'enfonce depuis si longtemps que je devrais normalement manquer d'air, pourtant je ne suffoque toujours pas. C'est incompréhensible. »

Elle était à ce point stupéfaite qu'elle n'avait même pas peur.

« Je n'ai jamais entendu parler d'une baignoire qui communiquerait avec l'océan, se dit-elle. D'ailleurs il n'y a ni poissons ni algues. En fait je ne sais pas du tout où je suis. Une chose est sûre, je continue à descendre et l'eau est de plus en plus froide. Si ça continue, je vais mourir gelée. »

Au bout d'un moment elle prit conscience qu'elle n'était pas seule. D'autres nageurs l'accompagnaient. Des enfants, mais aussi des adultes. Des hommes, des femmes, de tous âges. Ils étaient tellement transis que leur peau virait au bleuâtre.

Élodie eut soudain l'impression que ses mains se couvraient de givre, comme les boîtes de produits surgelés qu'on tire du congélateur. Son peignoir semblait saupoudré de neige.

« Ça ne tient pas debout, pensa-t-elle, la température est si basse que l'eau devrait geler. Oui, mais est-ce bien de l'eau ? »

Soudain une lumière apparut au fond du puits, et, dans la seconde qui suivit, l'adolescente émergea à la surface d'un lac.

« C'est absurde, pensa-t-elle, puisque je descendais, le ciel ne devrait pas se trouver dans ce sens... ou alors j'ai traversé la terre dans toute son épaisseur et que je me trouve à présent aux antipodes ? »

Elle s'aperçut qu'elle claquait des dents et se dépêcha de grimper sur la rive. Les remous rejetèrent d'autres nageurs. Ils étaient en moins bonne forme qu'elle. Ils avaient eu si froid au cours de la plongée qu'ils avaient fini par se transformer en statues de glace. Dès que le courant les eut échoués sur la berge ils commencèrent à fondre.

La jeune fille se redressa. Son peignoir dégoulinait. Elle avisa une pancarte plantée au bord du lac. On lisait une inscription bizarrement orthographiée :

BonobO bOnobo bonoBo boNobo

Sans savoir d'où elle tirait cette science, Élodie sut d'instinct que cela signifiait : *Lac des rêves. Baignade interdite.*

Elle savait également que ce texte avait été rédigé en langue lapin. Le lapin courant ne comportait qu'un seul mot : *bonobo* ; seule la manière dont il était prononcé ou écrit donnait à cet unique vocable des sens différents.

« Où donc ai-je appris à parler couramment la langue des lapins ? » se demanda-t-elle en tremblant de tous ses membres.

Elle regarda autour d'elle. Elle se trouvait au centre d'une lande pelée parsemée de bruyère bleue, et qui courait jusqu'à la ligne d'horizon. Le ciel avait quelque chose d'insolite : les nuages s'y déplaçaient trop vite. Parfois ils se dépassaient les uns les autres telles des voitures sur une autoroute ; à d'autres moments ils se faisaient des tête-à-queue... ou encore rebroussaient chemin comme s'ils se rappelaient soudain avoir oublié quelque chose chez eux.

— C'est elle ! C'est elle ! lança tout à coup une voix aigrette dans le dos d'Élodie.

La jeune fille se retourna et aperçut trois lapins roses, aussi grands que des poneys, qui se rapprochaient en sautillant.

Celui qui allait en tête avait trois points rouges sur l'oreille droite et semblait être le chef. Il portait un sabre en bandoulière. Il s'empessa de remettre à la jeune fille un paquet de vêtements.

— Change-toi vite, ordonna-t-il, ou bien tu vas te transformer toi aussi en statue de glace. Peu de gens survivent à la traversée du lac des rêves. Il ne faut pas rester là, la lande est dangereuses. Elle a été conçue pour repousser les envahisseurs venant du Réel.

— Du réel ? bredouilla Élodie. Je n'y comprends rien. Je suis en train de rêver, c'est ça ?

— Bien sûr, s'impacenta le lapin. Tu es au pays des rêves. Tu viens de traverser le grand tunnel qui relie le monde réel au royaume des songes. C'est un sacré

exploit. La plupart des humains se changent en blocs de glace, ou bien se dissolvent dans l'eau comme un sucre dans une tasse de thé.

— *Ils se dissolvent ?* bégaya Élodie.

— Oui, confirma le lapin. Le tunnel est rempli de nageurs dissous. C'est pour cette raison qu'il est difficile d'y nager. La colère de ceux qui y ont fondu en imprègne les eaux, et elle fait tout pour empêcher que d'autres réussissent là où les premiers ont échoué. Tu comprends ?

— Je crois surtout que je suis en train de devenir folle... soupira Élodie en enfilant les vêtements secs apportés par le lapin.

— Mais non, fit l'animal. Tu es désorientée, c'est tout. Il y a très longtemps que tu n'étais pas revenue ici et tu as tout oublié, alors les choses te paraissent étranges. C'est normal puisqu'on a effacé tes souvenirs.

— On a effacé mes...

— Oui, nous sommes là pour t'aider. Si tu veux survivre tu devras nous obéir sans discuter. Tu es désormais une hors-la-loi en ton propre pays, tu n'en connais plus les règles. Tu pourrais commettre des erreurs qui te coûteraient la vie. Je suis Tinki-Pinki, sergent lapin des commandos d'élite. Ces deux-là sont mes frères. Ils ne t'adresseront jamais la parole car ils n'aiment pas bavarder avec les humains qu'ils jugent ennuyeux et grands faiseurs de catastrophes. Maintenant suis-nous. Si nous nous attardons ici on finira par nous repérer ; les nuages grouillent d'espions qui scrutent le sol à la jumelle.

Sans plus chercher à comprendre, Élodie emboîta le pas aux lapins roses qui progressaient en jetant des coups d'œil prudents de droite et de gauche.

La jeune fille les imita. De nombreux terriers trouaient le sol, entre les herbes. Elle repéra également un nombre inhabituel de grottes, de cavernes et d'entrées de souterrain.

« Le sous-sol doit être un vrai gruyère. » se dit-elle.

Tout à coup, une belette surgit d'une touffe de bruyère et, après avoir hésité trois secondes, le museau

frémissant, se dirigea vers l'un des terriers où elle finit par s'engouffrer. Presque aussitôt, le trou se referma comme une bouche, un horrible bruit se mastication se fit entendre. Quand le passage se rouvrit, ce fut pour cracher une poignée d'ossements...

— Alors, tu as compris ? lui lança Tinki-Pinki. *La lande est vivante*. Un vrai piège mortel. Chaque terrier, chaque caverne est une bouche affamée en attente de nourriture. Si l'on commet l'erreur d'y entrer on est aussitôt dévoré.

— Mais pourquoi ? balbutia Élodie.

— Je te l'ai déjà dit, grommela le lapin, pour empêcher les invasions. Quand les nageurs sortent du lac, ils grelottent, ils sont alors tentés de chercher refuge à l'intérieur d'une caverne pour se mettre à l'abri du vent. La lande en profite pour les manger.

— Mais personne ne fait rien pour empêcher cela ?

— Non, car la lande, lorsqu'elle est bien nourrie donne en contrepartie de bonnes récoltes. Quand elle s'est remplie la panse, elle fait pousser des arbres à vêtements, ou des fleurs à bonbons. Les gens du coin en sont fort satisfaits. Voilà pourquoi nous tenions tellement à t'intercepter dès ta sortie du lac, nous avons peur que tu n'aïlle te blottir dans une caverne cannibale pour échapper à la morsure du vent.

— Des arbres à vêtements ? s'étonna Élodie.

— Oui, fit Tinki-Pinki, ici on ne fabrique rien, tout pousse, tout est naturel. Il n'y a ni usine ni magasins. On va dans la campagne récolter ce dont on a besoin. Tu apprendras ça au fur et à mesure. Ça sera un sacré travail car je me rends compte que tu as tout oublié.

— Tu veux dire que j'étais censée savoir ces choses ?

— Oui, j'ignorais qu'on t'avait transformée à ce point. On t'a vraiment effacé la cervelle de bout en bout. C'est sûrement mieux ainsi, sinon tu n'aurais pas réussi à survivre de l'autre côté.

— Quel autre côté ?

— Le Réel... Généralement les gens qui sont nés ici ne parviennent pas à s'y adapter. Tout y est tellement ennuyeux.

— Mais je vis là-bas ! protesta Élodie.

— Non, corrigea le lapin. Tu *crois* y vivre, c'est différent. En fait, ton vrai pays c'est ici. On t'a exilée dans le réel après avoir effacé ta mémoire. C'était une punition. Un moyen de se débarrasser de toi. Le monde réel est en quelque sorte le baignoire du royaume des songes. Sa prison, si tu préfères. On t'a expédiée là-bas comme on boucle un prisonnier dans une cellule. Tu n'étais pas censée t'en échapper. C'est nous qui t'avons fait évader, en faisant couler l'eau magique du lac dans les canalisations de ta baignoire. C'était le seul moyen de te ramener ici. Le stratagème n'était pas sans danger mais il fallait tenter le coup...

Élodie hocha la tête sans se compromettre.

« Ne le contrarions pas, se disait-elle, tout cela est absurde, je vais finir par me réveiller. Je réaliserai alors que je me suis endormie dans mon bain, voilà tout. »

— Tu te trompes, grogna le lapin rose qui lisait dans ses pensées. Tu es faites pour vivre ici, pas là-bas. Réfléchis un peu : pourquoi crois-tu que tes parents t'interdisent de prendre des bains ?

— Parce que... bredouilla Élodie en hésitant, parce qu'ils ont peur que je m'endorme dans la baignoire et que me noie ?

— Mais non ! il y a une autre raison. On ne peut pas faire couler assez d'eau magique dans une douche ou un lavabo pour y prendre un bain. Pas suffisamment en tout cas pour s'y plonger en entier. Le passage d'un univers à l'autre ne peut s'accomplir si le corps du voyageur n'est pas complètement recouvert par l'eau du lac. Il suffit qu'un simple orteil reste sec et, dès lors, il devient impossible d'entreprendre la traversée entre les deux mondes. Le corps ne parvient pas à se dématérialiser.

— Tu insinues que mes parents voulaient m'empêcher de venir ici ?

— Bien sûr, ricana Tinki-Pinki. D'ailleurs ce ne sont pas tes parents. Juste des gardiens, des geôliers chargés de te surveiller. Tes vrais parents sont ici, dans le royaume des songes.

— Quoi ? hoqueta Élodie, foudroyée par la stupeur.
Mes *vrais* parents ?

— Assez bavardé, coupa le lapin aux oreilles tachetées de rouge, nous parlerons de ça plus tard. Ici, ta tête est mise à prix. Si tu es capturée il t'arrivera des choses terribles. Avance en regardant tes pieds, ne lève pas le nez vers le ciel. Il faut se méfier des espions embusqués sur les nuages. En ce moment même ils nous espionnent peut-être avec des lorgnettes.

Troublée, l'adolescente se laissa conduire jusqu'à un chariot arrêté en bordure de la lande. Un cheval à crinière argentée s'y trouvait attelé. Sur la bâche recouvrant le véhicule on lisait :

Tinki-Pinki et ses frères

Les lapins jardiniers

Semences magiques en tous genres

— Grimpe et cache-toi au fond, ordonna Tinki-Pinki. Il est préférable que personne ne te reconnaisse.

— Pourquoi ? s'étonna Élodie, je suis célèbre ?

— Évidemment ! souffla le lapin, tu es la princesse Élodie III, on t'a déchu de ton titre avant de t'exiler dans le monde réel. Ici tu es considérée comme une criminelle. Si l'on te reconnaît on te dénoncera. Reste dissimulée au milieu des sacs de graines, plus tard nous verrons s'il est possible de changer ton visage.

La jeune fille fit la grimace. Elle n'avait pas envie de changer de figure, en outre elle ne comprenait pas pourquoi on la considérait ici comme une prisonnière en fuite. Les révélations de Tinki-Pinki l'avaient considérablement chamboulée. A n'en pas douter ce lapin était fou à lier.

Ce qu'il avait dit sur les parents d'Élodie était affreux !

« Ainsi ce ne seraient pas mes vrais parents ? réfléchit l'adolescente. Ça ne tient pas debout... Je me rappelle d'un tas de choses qu'on a faites ensemble et... »

Hélas, au fur et à mesure qu'elle cherchait à se convaincre du bien fondé de ses certitudes, force lui était

de reconnaître qu'elle éprouvait des sentiments curieux envers son père et sa mère. Ne lui avaient-ils pas toujours semblés lointains, distants ? Souvent, elle avait eu l'impression de grandir en compagnie d'étrangers avec qui elle n'avait aucun point commun. D'ailleurs elle leur parlait peu ; eux-mêmes la côtoyaient sans jamais réellement s'intéresser à sa vie de collégienne. A plusieurs reprises il lui était arrivé de se demander si elle était vraiment leur fille...

Elle avait souvent eu honte de se poser ce genre de question, toutefois, à la lueur des révélations du lapin rose, elle prenait conscience que ses réticences n'étaient peut-être pas tout à fait privées de fondement.

La carriole avançait en cahotant à travers les bruyères. Les lapins observaient Élodie à la dérobée, avec une certaine timidité, comme si elle était réellement une altesse princière.

— Pourquoi m'aidez-vous si je suis considérée comme une hors-la-loi ? s'enquit la jeune fille.

— Nous faisons partie de tes derniers fidèles, expliqua Tinki-Pinki. Nous sommes encore une poignée à nous insurger contre le complot qui t'a privée de ton titre. Nous continuons le combat, dans l'ombre, hélas, la police secrète du tyran émiette peu à peu nos rangs. Voilà pourquoi nous avons décidé de te faire évader. Il y a des prodiges que toi seule peut accomplir, mais pour cela, tu dois récupérer les souvenirs qu'on t'a volés. Sans eux, tu n'es bonne à rien.

— Qui s'est emparé du trône ?

— Ton oncle, Boromidias... Ton cher oncle que tu aimais tant, et qui, en fait n'attendait que le moment de fomenter un coup d'état.

Élodie fit la grimace, elle n'avait aucune idée de qui pouvait bien être ce Boromidias... Ce nom n'éveillait pas le moindre écho dans son esprit.

— La première chose à faire et d'essayer de changer ton visage, reprit le lapin. Dans quelques minutes nous

atteindrons la fontaine des métamorphoses. Sur la margelle, tu trouveras un gros savon vert. Un savon magique. Si tu le fais mousser sur ta figure et que tu penses très fort au visage que tu veux avoir, tes traits se modifieront. Beaucoup de filles viennent à la fontaine pour changer de tête. La transformation ne dure que six semaines mais ce sera suffisant pour ce qui nous occupe. L'important est qu'on ne te reconnaisse pas au détour d'une rue.

Élodie ne dit rien. Elle était tout à la fois effrayée et très excitée par ces prodiges. Dans sa vie de collégienne il ne se passait pas grand-chose, et même, à dire vrai, elle s'ennuyait ferme. Voilà qu'on lui offrait soudain l'existence d'une princesse en fuite, elle trouvait cela assez intéressant et espérait ne pas être trop déçue lorsqu'elle se réveillerait.

Les vêtements que lui avaient donnés les lapins étaient de facture ancienne. Ils avaient un aspect moyenâgeux. La robe lui descendait jusqu'aux pieds, quant au manteau, il comportait un capuchon bordé de fourrure blanche, très joli.

— Nous y voilà, annonça Tinki-Pinki en jetant un coup d'œil aux nuages à la recherche d'un éventuel espion. La fontaine t'attend. Mouille le savon et fais-le mousser sur ta figure. En même temps pense très fort au visage que tu veux avoir. Quand tu auras rincé la mousse, ta tête aura changé, c'est aussi simple que ça.

— A qui dois-je penser ? gémit Élodie.

— Je ne sais pas, moi, s'impacienta le lapin. J'ignore tout de ces trucs de fille... Ne pense pas à une actrice, tu es trop jeune pour avoir une tête de femme. Pense à une gamine de ton âge... Une copine, par exemple. Mais fais bien attention, si tu commets l'erreur de penser, ne serait-ce qu'une seconde à autre chose, tu auras la tête de cette autre chose.

— Quelle autre chose ?

— A un âne... ou à un singe. Si tu le fais au moment où la mousse s'étale sur ta figure, tu prendras cette tête-là !

— C'est horrible !

— Ouais. Mais n'y pense pas, c'est tout.

Élodie tapa du pied.

— Facile à dire ! s'emporta-t-elle. Maintenant je vais forcément y penser. Je ne vais pas arrêter de me dire : « Je ne dois pas penser à un singe, je ne dois pas penser à un singe. » et pendant que je me dirai ça, forcément j'y penserai ! Tu n'aurais pas dû m'en parler !

— Peut-être bien, maugréa le lapin. Je ne connais pas grand-chose aux filles. Nous, les lapins, nous ne pensons guère qu'aux carottes.

Très énervée, Élodie rabattit le capuchon sur sa tête et descendit du chariot. Habitée à porter des jeans elle ne se débrouillait pas très bien avec la robe longue sur l'ourlet de laquelle elle avait tendance à marcher.

La fontaine de pierre grise se dressait au milieu d'un bosquet de chèvrefeuille. Un mince jet d'eau s'en élevait. Un gros savon vert, retenu par une chaîne, était posé sur la margelle.

« Ne pas penser à un singe... » se répéta Élodie.

Mais à qui devait-elle penser, justement ? Des visages d'actrices, de chanteuses, défilèrent dans son esprit, mais le lapin avait raison, à 12 ans elle ne pouvait pas prétendre sérieusement emprunter leurs traits, cela aurait paru bizarre.

Elle songea à sa copine Cécile, qui était très mignonne... et aussi à Anne-Sophie, une sacrée pimbêche, mais devant qui tous les garçons tombaient à genoux...

Puis elle se souvint d'une jeune chanteuse de 14 ans qu'on commençait à voir à la télé. Elle décida de lui ressembler.

Vite, elle mouilla le savon et s'en barbouilla les joues, le front, s'appliquant à le faire mousser pendant qu'elle répétait le nom de la jeune vedette de la chanson. Elle se

dépêchait, de peur que l'image du singe ne vienne s'intercaler dans son esprit avec celle de la chanteuse.

Très inquiète, elle se rinça maladroitement, mouillant sa robe, puis elle tourna les talons et courut vers le chariot.

Son estomac se crispa quand elle vit Tinki-Pinki froncer les sourcils.

« Oh ! songea-t-elle, ça a raté ! j'ai une tête de guenon ! »

Du bout des doigts elle explora ses joues à la recherche d'un quelconque pelage... elle n'en trouva point.

— Par la Grande carotte verte ! jura le lapin, ça n'a pas marché... tu as toujours la même tête. C'est à cause de ta qualité de princesse. Les princesses ne sont probablement pas autorisées à se métamorphoser, sinon leurs sujets ne les reconnaîtraient plus. En l'occurrence c'est fâcheux. Tant pis, grimpe dans le chariot. Nous nous débrouillerons autrement.

Un peu plus tard, Élodie lui demanda :

— Pourquoi portes-tu un sabre ?

— C'est un sabre à couper les carottes, lui répondit l'animal. Un jour, au détour d'un chemin, de préférence au moment où je m'y attendrai le moins, je rencontrerai la Grande Carotte Verte, et elle me dira : « Alors, lapin, es-tu prêt à m'affronter ? » Je devrai alors tirer mon sabre de son fourreau et essayer de la trancher en deux. Si j'échoue, elle m'écrasera de tout son poids, me réduisant en chair à pâté. C'est ainsi. La Grande Carotte Verte a pour mission de venger toutes les carottes que nous, lapins, avons rongées au cours de notre vie. Nous devons nous tenir prêts à l'affronter, mais personne ne sait jamais quand sonnera l'heure de la bataille. Voilà pourquoi je conserve mon sabre à portée de main, jour et nuit.

Étranges moissons, curieux légumes...

— Je vois que tu ne te rappelles vraiment rien, grommela Tinki-Pinki, ça va être plus compliqué que je ne le pensais. Il est important que tu ne te trahisses pas par un comportement inapproprié. Je vais devoir t'enseigner rapidement les lois de ce pays. Écoute et ne pose pas de questions inutiles, cela nous ferait perdre du temps.

— J'ai vu que vous étiez jardiniers, tes frères et toi, fit Élodie. Vous plantez des fleurs ?

— Mais non, s'impacienta le lapin, ici on plante tout ce dont on a besoin. Il y existe des graines pour tout. Dans le chariot, derrière toi, tu trouveras par exemple des graines de maisons.

— Vous plantez les maisons comme des salades ?

— Mais oui, ensuite on les arrose et on les soigne pour qu'elles poussent. Si on est un bon jardinier on peut les faire fructifier jusqu'à ce qu'elles atteignent la taille d'un petit château. Dans le cas contraire, elles se fanent et dépérissent.

— Si je comprends bien tout est végétal ?

— Exactement. On peut planter des voitures. Au départ elles ne sont pas plus grosses que des jouets, mais si on sait s'en occuper, elles grossissent et atteignent bientôt la taille d'un camion.

— Tu racontes n'importe quoi ! protesta Élodie. C'est impossible.

— Tu te trompes, répliqua Tinki-Pinki. Au royaume des songes tout est possible, le meilleur comme le pire... et c'est bien là le problème.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus car la carriole approchait justement d'un village.

— Passe derrière, ordonna le lapin. Mes frères vont te déguiser en paysanne. On t'entortillera la tête dans une écharpe pour te rendre méconnaissable. Nous te présenterons comme notre apprentie. N'ouvre pas la bouche, joue les idiots, ça t'évitera de faire des gaffes. La police secrète de ton oncle est partout. Si tu es reconnue, tu seras immédiatement arrêtée.

Le chariot s'arrêta sur la place du hameau. Les paysans accueillirent les frères lapins avec chaleur. Élodie, la figure emmitouflée dans une écharpe, se faisait l'effet d'une momie échappée de son sarcophage. Elle remarqua que les maisons sortaient effectivement de terre telles d'énormes citrouilles. Elles n'étaient pas faites de pierre ou de brique, mais de pulpe charnue, comme un melon. Il s'en dégagait une odeur acidulée. Certaines étaient très grosses, d'autres à peine plus grande qu'une niche à chien. Deux ou trois étaient carrément fanées et avaient l'air de vieilles pommes ridées.

— Viens, lui souffla Tinki-Pinki en la tirant par la main. Nous sommes là pour travailler. Prend ce sac et suis-moi. Les gens du village veulent que nous rendions la santé à cette maison fanée que tu vois là-bas. Ce n'est pas sans danger.

— Pourquoi ?

— Tu te rappelles ce que tu as vu sur la lande ? La belette dévorée par le terrier cannibale... Les maisons sont pareilles. A force de pousser sur cette terre carnassière, elles finissent par partager ses goûts.

— Oh ! hoqueta Élodie. Tu veux dire qu'elles mangent leurs habitants ?

— Ça arrive. Lorsqu'elles sont très grosses, elles ne se contentent plus d'être arrosée d'eau fraîche. Il leur faut quelque chose de plus consistant. *De la chair humaine*. Les maisons fanées que tu vois devant toi ont été désertées par leurs propriétaires car elles devenaient trop gourmandes. N'ayant plus rien à se mettre sous la dent, elles ont commencé à dépérir. Les maîtres des lieux voudraient bien les récupérer car ce n'est pas une mince

affaire de cultiver un légume jusqu'à ce qu'il atteigne cette taille.

Interdite, Élodie leva le nez pour examiner la bâtisse en question. Elle avait véritablement l'aspect d'un petit château, mais un château qu'on aurait sculpté dans une citrouille géante. Toutefois l'écorce molle, crevassée de rides profondes, dégageait une odeur de fruit pourrissant.

Au moment où Tinki-Pinki posait la patte sur le seuil, un paysan s'approcha.

— Faites attention, souffla-t-il. Les derniers temps elle était devenue vorace. Elle a mangé notre chien et nos deux chats. Ma famille et moi nous sommes enfuis de justesse.

Tinki-Pinki le remercia et tourna la poignée de la porte pour s'engager dans le vestibule. Élodie le suivit en se demandant si elle était vraiment obligée de faire ça.

— Tu vois, chuchota le lapin dès qu'ils furent à l'intérieur, tous les objets, tous les meubles, sont des fruits ou des légumes. Rien n'a été fabriqué dans une usine, rien n'a été acheté dans un magasin. Tout pousse sur la plaine. Il y a des arbres à chaises, des arbres à buffets. Des citrouilles qui font de la musique et tiennent lieu de postes de radio. La terre nous donne ce que nous voulons, hélas, en échange, il faut la nourrir.

— La nourrir ? s'étonna Élodie. Oh... je vois, comme la belette ?

— Oui. La terre a continuellement faim. Elle ne se contente pas d'eau de pluie et de soleil, alors les gens lui offrent de somptueux casse-croûte en la personne des étrangers qui débarquent du monde réel.

— On les donne en pâture à la terre ?

— Oui, en leur conseillant de s'abriter dans une caverne par exemple. Ainsi le sol les dévore en deux coups de dents, et reprend des forces. Ou bien on leur offre l'hospitalité dans une maison gourmande, comme celle que nous sommes en train de visiter, et on la laisse satisfaire son appétit sur ces pauvres naïfs qui ignorent les lois de la contrée.

Élodie retenait son souffle. Elle n'osait toucher à rien. Autour d'elle, tout offrait le même aspect de pomme ridée : les grille-pain, les soupières, les assiettes. Les pieds des chaises étant devenus trop mous, celles-ci s'étaient effondrées sur le sol tels des animaux évanouis.

— Comment une maison s'y prend-t-elle pour dévorer quelqu'un ? demanda-t-elle d'une petite voix.

— Elle l'aspire, expliqua Tinki-Pinki en s'agenouillant sur le sol. Comme on gobe un œuf. Elle le vide en une seconde de son sang et ses entrailles. Lorsqu'elle a fini, il ne reste plus qu'un tas d'os qu'elle recrache. Je préfère te prévenir, d'ici quelques minutes, il va t'arriver un truc bizarre : tu ne parviendras plus à décoller tes pieds du sol, tu auras l'impression que tes chaussures adhèrent au plancher... Ne t'étonne pas, ça signifiera simplement que la maison a déjà commencé à t'aspirer. Il te restera alors à peine dix secondes pour lui échapper.

Élodie s'empressa de vérifier que ses pieds allaient et venaient librement.

— On t'a donné des chaussures dont les semelles ont été taillées dans de l'écorce de piment rouge, déclara le lapin. Les maisons détestent le piment rouge, ça leur donne des brûlures digestives. Ce petit subterfuge te fera gagner quelques secondes si elle décide, malgré tout, de te dévorer.

Tirant un canif de sa poche, le lapin entreprit d'inciser le sol. Il préleva ensuite une poignée de graines dans le sac qu'Élodie portait en bandoulière et les glissa dans les fins sillons qu'il venait d'ouvrir.

— Que fais-tu ? s'enquit l'adolescente.

— Ces graines lui redonneront le goût de la nourriture végétale, murmura-t-il. Normalement, elle devrait perdre ses instincts carnassiers et recommencer à aimer l'eau, le soleil et le terreau, comme toute plante qui se respecte.

Élodie ne se sentait guère rassurée. Il lui sembla que les fentes du grille-pain posé sur la table se rapprochaient sournoisement de ses doigts comme si elles avaient l'intention de la mordre. Elle se dépêcha d'enfourer ses mains dans ses poches.

— Ne traînons pas ici, haleta Tinki-Pinki. Je sens que cette fichue baraque salive à l'idée de s'offrir un civet de lièvre

Ils battirent en retraite. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la porte, Élodie sentit ses semelles coller davantage au sol. En dépit de l'écorce de piment dans laquelle elles étaient taillées, la maison les mangeait !

— Vite ! haleta le lapin rose, elle est affamée.

Ce fut avec un grand soulagement que la jeune fille poussa le battant et bondit à l'extérieur.

— Il faudrait me payer cher pour vivre dans un de ces trucs ! lança-t-elle quand Tinki-Pinki l'eut rejointe.

— Tu n'y connais rien, soupira le lapin. Habiter une maison végétale est une expérience formidable. L'été, elle embaume comme un fruit succulent. Et quand on a faim, on peut découper des morceaux dans ses murs pour s'en nourrir. Il arrive d'ailleurs que certains enfants gourmands dévorent le domicile de leurs parents...

Il ne put en dire davantage car d'autres villageois s'avancèrent pour exposer leurs problèmes. Élodie s'appliqua à ne pas trahir sa surprise lorsqu'elle les entendit proférer des choses qui lui parurent invraisemblables.

Plus tard, le lapin l'entraîna à l'arrière de la charrette et lui désigna les sacs de graines entassés.

— Ici, tout se plante, répéta-t-il du ton qu'emploierait un professeur. Le royaume des songes est plat et nu comme une plaque de tôle, chaque contrée doit être aménagée par ceux qui l'occupent. Voici des graines de montagnes, des graines de forêts. Là, ce sont des semences de rochers, là encore, des graines de collines... on les met en terre et on les arrose. Peu à peu, les montagnes germent et sortent du sol. Ainsi, chacun peut décider du paysage qui l'entourera. Dans cette caisse, tu trouveras des semences d'arbres utiles.

— C'est quoi, « les arbres utiles » ?

— Les arbres à vêtements, les arbres à chaussures... On les plante à la périphérie des villages, là où la terre est

plus grasse. Si on les fait pousser sur un sol aride, les habits sont de mauvaise qualité et se déchirent tout le temps.

Élodie hocha la tête en essayant de mémoriser ces informations.

— Mes frères et moi faisons ce métier depuis longtemps, expliqua Tinki-Pinki. Cela nous permet de voyager librement à travers le pays sans que la police secrète s'intéresse à nous. Les jardiniers sont nécessaires à la survie du monde des rêves, on ne peut leur interdire de circuler.

*

La journée se passa en travaux de jardinage divers. Chaque fois que Tinki-Pinki et ses frères achevaient une tâche, les villageois leur offraient des bocaux remplis de papillons colorés. Élodie finit par s'étonner de cette curieuse pratique.

— Ici, expliqua le lapin rose, les papillons sont l'équivalent des billets de banque dans le monde réel. Toutes les familles reçoivent chaque année le même nombre de chenilles. Ainsi, les chances de devenir riche sont égales pour tous. Ensuite, c'est à chacun de savoir faire proliférer son élevage. Certains s'en occupent mal, et les chenilles crèvent, d'autres sont plus habiles et voient les papillons se multiplier. Les papillons gris ne valent presque rien, les bleus représentent pas mal d'argent, les dorés valent une petite fortune... maintenant que tu sais cela essaye de ne pas avoir l'air ébahie si un paysan te remet un bocal rempli de ces petites bestioles.

Quand vint le soir, Tinki-Pinki et ses frères rangèrent leurs outils. Élodie remarqua que le lapin aux oreilles tachetées de rouge regardait fréquemment les nuages.

— Les espions de ton oncle nous observent, murmura-t-il, je le sens. J'espère qu'ils ne t'ont pas vu émerger du lac, sinon ils risquent de se mettre en tête de te capturer.

Quand ils veulent enlever quelqu'un ils descendent une très longue corde du haut des nuages et prennent le prisonnier dans un nœud coulant, pendant qu'il dort. Ensuite, ils le remontent là-haut pour l'interroger.

— Qu'en font-ils ? interrogea Élodie, inquiète.

— On les enferme dans des cavernes-prisons. Des cavernes *souterraines*... tu devines ce qui se passe ensuite ?

— La terre les mange.

— Exact. Voilà pourquoi il vaut mieux pour toi que la police ne t'attrape pas.

Ils se couchèrent à l'arrière du chariot. Si les lapins s'endormirent tout de suite, Élodie resta longtemps éveillée, à scruter les ténèbres. Au moindre bruit elle sursautait, s'attendant à voir un sinistre nœud coulant descendre des nuages pour s'enrouler autour de ses chevilles. Quand elle s'endormait, c'était pour rêver qu'on la remontait, la tête en bas, pour la soumettre à d'affreuses tortures ; elle se réveillait alors en sursaut.

Quand l'aube se leva, Tinki-Pinki la secoua.

— Écoute, dit-il, j'ai eu une idée. Pour qu'on te fiche la paix, tu vas devenir la cueilleuse attitrée du village.

— C'est quoi « cueilleuse » ? bâilla l'adolescente en se frottant les yeux.

Le lapin se dandina avec gêne d'une patte sur l'autre.

— Le travail de la cueilleuse consiste à se rendre sur la lande pour prélever sur les arbres utiles les objets dont les villageois ont dressé la liste, expliqua-t-il.

— Bof, c'est facile, bâilla encore une fois Élodie.

— Tu te trompes ! grogna Tinki-Pinki, *c'est très dangereux !* Car la lande n'aime pas qu'on lui vole ses fruits. Elle les défend farouchement. La plupart des cueilleuses ont la vie courte, la terre les dévore en un rien de temps.

— Pourquoi m'envoies-tu là-bas, alors ? s'indigna l'adolescente.

— Parce que je n'ai pas le choix, gémit le lapin. La police va probablement faire une descente dans le village. Si on dit aux espions de ton oncle Boromidas que tu es sur la lande en train de cueillir des fruits utiles, ils n'auront pas le courage d'aller t'interroger. Ils auront bien trop peur d'être avalés par les trous du sol ou étranglés par les branches des arbres.

— C'est ce qui risque de m'arriver ?

— Hélas oui. Mais je n'ai rien de mieux à te proposer. Si tu restes ici, les hommes de la police secrète t'arrêteront dès qu'ils auront vu ton visage. Cette fois, Boromidas ne se contentera pas de t'exiler dans le monde réel, il te fera enfermer dans une caverne cannibale, et ta chair ira satisfaire la gloutonnerie de la terre.

— D'accord, capitula Élodie, dans ce cas je veux bien faire la cueilleuse.

— Parfait, souffla le lapin. Je vais te présenter aux paysans. Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous. Les policiers ne vont pas tarder à descendre du nuage pour mener leur enquête. Il faut qu'à ce moment-là tu sois déjà sur la plaine.

Aussitôt, Tinki-Pinki sauta de la charrette et courut sur la place pour annoncer qu'une nouvelle cueilleuse venait proposer ses services. La réaction ne se fit pas attendre. Des femmes, des hommes, des enfants, surgirent de partout, tenant à la main des listes de commissions.

« Ha ! les dégonflés ! songea Élodie, ils s'y entendent pour envoyer les autres prendre les risques à leur place ! »

Quand le lapin eut collecté les listes, il exigea une charrette et un petit âne, car il était évident que la cueilleuse ne pourrait porter tant d'objets dans ses bras. Les villageois maugrèrent ; ils savaient qu'ils risquaient fort de ne jamais revoir ni l'âne ni la charrette, mais Tinki-Pinki tint bon. Rassemblant son courage, Élodie le rejoignit.

— Voilà, lui murmura le lapin en lui remettant les listes. Ramène ce que tu peux. J'ai mis une hache dans la

carriole, glisse-la dans ta ceinture et sers-t'en pour te défendre si les arbres t'attaquent. Ne reviens pas avant que les policiers ne soient remontés dans les nuages. J'espère que tu pourras tenir tout ce temps. Ne fais pas semblant, cueille réellement les objets qu'on te réclame car les espions t'observeront à la lorgnette. Tu es une princesse, normalement tu as dû apprendre à te battre, j'espère que tu sauras t'en souvenir le moment venu. Bonne chance.

La gorge nouée, Élodie saisit la longe de l'âne et sortit lentement du bourg. Les paysans lui adressaient de grands sourires confiants et agitaient la main.

— Regarde-les, ces gros lâches ! marmonna l'âne entre ses dents. Les trois dernières cueilleuses sont mortes au bout de deux semaines. Je suis bien placé pour le savoir puisque je les accompagnais.

— Tu as survécu à l'épreuve, murmura Élodie, tu pourras donc me donner des conseils.

— N'y compte pas trop, ricana le baudet. Je suis peureux comme une souris. Au premier signe de danger je prendrai la fuite. Il faudra que tu te débrouilles toute seule. Je ne suis pas un âne de combat.

Tournant le dos au village, l'adolescente s'avança sur la lande. Un petit sentier serpentait entre les rochers, il menait à un verger bizarre aux arbres tordus. Regardant par-dessus son épaule, elle vit qu'on avait jeté des cordes dans le vide depuis le haut des nuages. Des hommes vêtus de noir descendaient le long de ces filins comme de grosses araignées.

« Les espions de mon oncle » songea-t-elle.

Elle fit un effort pour essayer de se rappeler le visage de ce Boromidas de malheur, mais rien ne lui vint à l'esprit. Elle était incapable de se rappeler quoi que ce soit le concernant.

« C'est comme si je ne l'avais jamais vu, constata-t-elle, comme si je n'avais jamais entendu parler de lui... et pourtant, selon Tinki-Pinki, ce serait mon oncle ! »

Elle cessa d'y penser car elle venait d'entrer dans le verger magique. A sa gauche, s'étendait un parterre de jeunes montagnes en train de pousser. Elles ne mesuraient que cinquante centimètres de haut, et pourtant leur sommet était déjà couronné de neige ! Combien de temps faudrait-il avant qu'elles n'atteignent leur taille d'adulte ? Plus loin, s'étirait une forêt encore dans l'enfance. Chênes, frênes et marronniers étaient à peine plus grands qu'une petite cuillère.

Élodie ne s'attarda pas devant ces prodiges car la tâche qui l'attendait l'inquiétait fort. Le verger se composait d'une centaine de grands arbres aux branches surchargés d'objets aussi variés qu'incongrus. Il y avait de tout : des vestes, des robes, des souliers, mais également des jouets, des poupées, des ours en peluche... Toutes ces choses étaient solidement accrochées aux branches, tels d'énormes fruits.

Bouche bée, la jeune fille s'arrêta au pied d'un arbre à vestes.

— Celles qui sont vertes ne sont pas mûres, lui expliqua l'âne d'un ton ronchon. Ne les cueille pas, elles sont encore coriaces ; ceux qui les enfileraient n'en pourraient pas plier les manches. Celles qui sont rouges sont trop mûres, elles pourriront très vite et ne feront pas d'usage à ceux qui les porteront. Ne ramasse que les jaunes.

Élodie hésitait. Levant la main, elle effleura du bout des doigts l'un des vêtements suspendu au-dessus de sa tête.

— Hé ! s'exclama-t-elle, ce n'est pas du tissu !

— Bien sûr que non, grommela le baudet, c'est de la fibre végétale. Tu touches un fruit, pas un objet manufacturé.

— Un fruit qui a la forme d'une veste... bredouilla Élodie. Peut-on le manger ?

— Oui, Les vestes ont un goût de poire. Les chaussures évoquent plutôt la saveur des pommes. Les chapeaux ont un goût prononcé de banane. Quand les vêtements commencent à se flétrir, leur propriétaires en font de la compote, ou de la confiture.

— De la confiture de souliers ?

— Oui, c'est très bon.

S'éloignant de la charrette, la jeune fille fit quelques pas dans le jardin. Il y avait des arbres à manteaux, des arbres à pyjamas. Les plantations avaient été regroupées par secteurs : l'habillement, les loisirs... Les arbres à jouets ressemblaient à des sapins de Noël surchargés de cadeaux. Plus loin, Élodie découvrit une rangée d'arbres à musique dont les fruits avaient, pour une fois, une allure parfaitement banale.

— On dirait des prunes, des cerises, remarqua-t-elle.

— Ce sont des fruits musicaux, grommela l'âne. Si tu les manges, la musique remplira ton corps tout le temps que tu mettras à les digérer. Elle montera de ton estomac jusque dans tes oreilles. Les prunes produisent de la musique classique, les cerises du rock, les pêches de la musique de danse... J'évite d'en manger. En tant qu'âne je n'aime pas la musique, ça me tourneboule la tête. Mes oreilles se transforment en haut-parleur et les gosses s'amuse à promener dans les rues comme si j'étais une chaîne stéréo ambulante ! C'est très désagréable.

Élodie, qui avait commencé à sourire, s'immobilisa soudain. Elle venait de poser le pied sur un tas d'ossements humains étalés sur le sol à proximité d'un terrier.

— Qu'est-ce que... balbutia-t-elle.

— Ce sont les restes d'une cueilleuse, souffla le baudet. Elle a voulu décrocher les fruits de ces branches, et l'arbre s'est défendu.

— Comment cela ?

— La terre lui a ordonné de l'attaquer. C'est la terre qui nourrit tout ce qui pousse, tu le sais bien. Elle commande à ses rejetons comme un général à ses armées. Elle ne tolère pas qu'on lui dérobe quoi que ce soit. Elle préfère que les fruits pourrissent sur les branches plutôt que de les céder aux humains. C'est ainsi. Elle est avare, jalouse de ses possessions. Elle ne veut pas partager.

— Mais la cueilleuse...

— Oh ! elle avait ton âge. Une branche l'a assommée, puis, quand elle est tombée sur le sol, l'une des racines de l'arbre l'a poussée en direction du terrier. Une fois qu'elle s'est retrouvée à l'intérieur, il n'a pas fallu longtemps pour la lande la digère et recrache ses os.

Élodie frissonna.

— Que dois-je faire ? s'enquit-elle.

— Je ne sais pas, soupira l'âne. Si tu dois vraiment cueillir ces fruits, essaye d'être rapide. Les branches vont te frapper. Il faut t'y préparer.

La jeune fille tira la hachette de sa ceinture, l'assurant dans sa main droite, elle saisit une pomme à musique de la gauche. Les mâchoires crispées par la tension nerveuse, elle tira d'un coup sec. La pomme se détacha sans que rien ne se passe.

— Normal, grommela l'âne. Les arbres s'ennuient, alors ils dorment. Ils mettent du temps à s'éveiller. Le secret, c'est de changer rapidement d'arbre, de ne jamais s'attarder au même endroit. En passant de l'un à l'autre, tu as une chance de leur voler leurs fruits avant qu'ils n'ouvrent l'œil.

— Merci du conseil, souffla Élodie.

— Bof, grommela l'âne, ça vaut ce que ça vaut. Ce n'est pas 100% garanti sans mauvaise surprise.

Haletante, la jeune fille se mit à l'ouvrage. Obéissant aux préceptes du baudet ronchon, elle détachait vestes, souliers, jouets, en évitant de prélever deux fois de suite des fruits sur le même arbre. Bien sûr, cela lui compliquait affreusement la tâche et l'obligeait à se déplacer sans cesse, mais quand les branches somnolentes sortaient de leur torpeur elle était déjà loin !

Peu à peu la carriole se remplissait. Élodie était en sueur et les cheveux lui collaient aux joues. Elle regrettait de n'avoir rien emporté à boire et elle n'osait pas toucher aux fruits magiques qui lui faisaient un peu peur.

Au fur et à mesure qu'elle se fatiguait elle devenait plus lente. Alors qu'elle cueillait une veste jaune foncé, une

branche se détendit brusquement et la frappa en pleine poitrine. Le souffle coupé, elle tomba sur le sol. Aussitôt, une racine jaillit de l'herbe, se noua autour de sa cheville et entreprit de la pousser vers l'entrée d'un souterrain tout proche. Pris de panique, le petit âne s'enfuit en tirant sa charrette brinquebalante. Par bonheur, Élodie n'avait pas lâché sa hachette et, d'un coup bien ajusté, réussit à trancher la racine au ras de son pied. Dès qu'elle fut libre, elle roula sur elle-même pour s'éloigner le plus possible de l'arbre en colère.

— Bon, haleta-t-elle en se redressant, je crois que la cueillette est finie pour aujourd'hui.

Elle avait eu chaud. Un grognement de rage s'échappa de l'entrée du souterrain. Frustrée de son repas, la lande faisait entendre sa colère.

Élodie jugea plus prudent de s'élancer sur les traces de l'âne peureux.

Avant de regagner le village elle s'assura que les hommes de la police secrète avaient bel et bien regagné leur observatoire. Tinki-Pinki poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle fit son apparition. En effet, en voyant l'âne revenir seul, il avait cru un instant qu'Élodie avait succombé aux méfaits du verger comme les précédentes cueilleuses.

Les villageois se partagèrent le contenu de la carriole avec joie. Il y avait trop longtemps qu'ils attendaient de regarnir leur garde-robe, et la plupart d'entre eux en étaient réduits à porter des vêtements fanés... ou à aller tout nus.

Élodie fut donc déclarée cueilleuse officielle du hameau et on la rétribua sur le champ en lui donnant un bocal rempli de papillons verts.

— J'ai eu de la chance, soupira la jeune fille lorsqu'elle se retrouva seule avec Tinki-Pinki, mais l'âne m'a bien aidée.

— Ce poltron ?

— Il s'est enfui au moment crucial, c'est vrai, mais il m'a donné de précieuses indications sur la manière de

m'y prendre. Sans lui je n'aurais fait que des bêtises... et je serais morte à l'heure qu'il est. Comment cela s'est-il passé avec les policiers ?

— Dès qu'ils ont su que tu cueillais les fruits des arbres utiles ils se sont désintéressés de toi. Une princesse ne s'abaisserait pas à de telles besognes, n'est-ce pas ? L'un d'eux a jeté un coup d'œil du côté du verger, avec sa longue-vue. Trois minutes après, ils s'en allaient.

— Tu crois qu'on les a dupés ?

— Peut-être bien, mais il faudra rester ici un moment, sinon ça ne serait pas crédible. Cela implique que tu retournes au verger.

— Je me débrouillerai.

Le lapin rose agita ses oreilles.

— Il est très important que tu récupères tes souvenirs, insista-t-il. Nous ne pourrons rien faire tant que tu seras amnésique.

— Je veux bien, fit Élodie, mais comment dois-je procéder ? Faut-il consulter un médecin ?

— Non, siffla Tinki-Pinki, nous ne sommes pas dans le monde réel. Ici, les choses ne se passent pas de cette manière. Ton oncle a eu recours à la magie pour retirer de ta tête tous les souvenirs concernant ta vie dans les territoires du rêve. Il les garde enfermés dans un coffre-fort, dans un château bien gardé. Si tu veux savoir qui tu es réellement, tu devras fracturer ce coffre-fort pour récupérer tes souvenirs.

Élodie écarquilla les yeux.

— Quoi ? Quoi ? Quoi ? bredouilla-t-elle. Ma mémoire est enfermée dans un coffre comme une liasse de billets de banque ? Tu te fiches de moi ?

— Non, ça se passe ainsi chez nous. Tes souvenirs sont des bijoux précieux. Ils renferment des millions d'indications, de secrets sur les rouages du royaume. Ton oncle, Boromidas, ne peut pas s'offrir le luxe de les détruire. Il préfère les garder au chaud, au cas où il en aurait besoin un jour. Tu dois les récupérer. Sans eux, tu n'as guère d'utilité pour notre cause. Tu n'es qu'une petite collégienne sans grand intérêt. Et je ne vois pas du tout

comment tu pourrais soulever le royaume contre le tyran et libérer tes parents qui sont, eux aussi, prisonniers.

Élodie grimaça et se saisit la tête à deux mains.

— Pitié ! gémit-elle. Tu me donnes la migraine !

Elle prit le temps de réfléchir trente-cinq secondes et déclara :

— D'accord, je cambriolerai ce château. Mais une fois le coffre ouvert, que devrai-je faire de ces souvenirs ? Et sous quelle forme se présenteront-ils ?

— Ils auront l'air de gâteaux à la crème, expliqua doctement Tinki-Pinki. C'est, bien sûr une représentation symbolique. Plus tes souvenirs seront agréables, plus ils auront l'air appétissants. Les mauvais souvenirs, eux, auront l'apparence de choses dégoûtantes. Des crottes de chien par exemple. Tu devras tous les manger...

— Hein ? hurla Élodie. Tu es complètement dingue ou quoi ?

— Ne t'emballe pas, insista le lapin. Écoute, c'est très important... Les mauvais souvenirs peuvent renfermer des informations capitales. Des secrets. L'endroit où tes parents sont retenus prisonniers... Si tu ne manges que les bons souvenirs, ta mémoire se remplira de choses agréables, c'est sûr, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse pour le moment. Nous avons un combat à mener, un trône à reconquérir, il est hors de question que tu fasses des caprices. Tu devras tout manger... les bons gâteaux et... le reste, sinon tes parents resteront à jamais enfermés dans les geôles de Boromidas.

— D'accord, capitula Élodie. L'ennui c'est que je ne conserve aucun souvenir de mes parents.

— Voilà pourquoi tu n'as pas envie de faire d'effort, expliqua le lapin rose. Une fois que tu te rappelleras qui ils sont, tu ne feras plus aucune difficulté pour avaler les crottes de chien.

— C'est toi qui le dit ! grogna l'adolescente.

Dans les jours qui suivirent Élodie s'occupa du potager. Elle arrosait les jeunes montagnes, puis se rendait dans

l'enclos où l'on parquait les chaises fraîchement cueillies. Il fallait en effet dresser celles-ci à la tâche qu'on attendait d'elle, à savoir : rester immobiles pendant qu'on s'asseyait dessus. Les sièges récemment détachés de la branche où ils avaient poussés avaient tendance à ne pas tenir en place. Comme tous les jeunes animaux, ils ne pouvaient s'empêcher de courir de-ci de-là, ce qui finissait par flanquer le mal de mer à ceux qui tentaient de s'y asseoir. En tant que fruits et légumes, ils n'auraient pas dû se comporter ainsi. Dans le monde réel on voit rarement les carottes courir, mais dans l'univers du rêve, tout était possible, par conséquent un légume pouvait très bien galoper après sa queue comme un chiot. C'est ce qu'Élodie avait fini par admettre. Elle s'appliquait donc à dresser les chaises sauvages en leur enseignant l'immobilité. Ce n'était guère facile, et les ruades des sièges la désarçonnaient plus souvent qu'à son tour.

— J'ai les fesses pleines de bleus ! grommela-t-elle. Je n'aurais jamais pensé qu'il était si difficile de rester tranquillement assis.

*

A la fin de la semaine, le lapin rose l'attira à l'écart.

— Tu vas devoir bientôt rentrer dans le monde réel, expliqua-t-il. Ton temps de plongée est écoulé.

— Pourquoi ça ? s'étonna la jeune fille.

— Ton esprit est ici mais ton corps est là-bas, dit Tinki-Pinki avec réticence. Tu es prisonnière de cette enveloppe charnelle. C'est comme une cage que tu serais forcée de réintégrer. Si tu ne le faisais pas, ce corps commencerait à s'altérer, et tu deviendrais monstrueuse.

— Je ne peux vraiment pas rester ici ?

— Non, tu es prisonnière du réel. Ton corps va te rappeler à lui. Il est programmé pour ça. Je te le répète, c'est comme une armure dans laquelle t'aurait enfermée ton oncle Boromidás. Tu es ici depuis déjà trop longtemps... Ce n'est pas raisonnable. Tu es attachée à

ce corps comme une balle de mousse à un élastique. Elle peut rebondir très loin, mais pas *trop* loin... et elle est toujours condamnée à revenir à son point de départ.

Élodie se mordilla la lèvre.

— D'accord, fit-elle, je commence à comprendre. Si je m'obstinais à rester avec toi, le corps qui se trouve dans le réel finirait par mourir, c'est ça ?

— Oui, puisqu'il ne se réveillerait plus, ne se nourrirait plus, au bout d'un moment il pourrirait comme une vieille banane. L'écho de sa destruction résonnerait jusqu'ici, et ton apparence changerait. Tu deviendrais hideuse.

— Existe-t-il un moyen de me débarrasser de ce corps ? demanda Élodie.

— Oui. Tes faux parents, ces geôliers qui te retiennent prisonnière dans le réel, doivent posséder une clef magique. Cette clef ouvre et verrouille la serrure qui te tient enchaînée à cette enveloppe charnelle où l'on t'a enfermée. Si tu pouvais mettre la main sur cette clef tu pourrais alors t'échapper. Jusque là, tu seras condamnée à aller et venir entre les deux mondes. De temps à autre, nous remplirons ta baignoire avec l'eau magique du lac des rêves et tu nous rejoindras ici. Mais sois prudente, applique-toi à ne pas réveiller la méfiance de tes geôliers.

— Je ferai attention, promit l'adolescente.

— Afin que tu ne sois pas toute seule dans le réel, nous allons te donner des alliés, reprit le lapin, des serviteurs magiques qui t'aideront en cas de danger.

La jeune fille suivit le lapin rose dans le chariot. Là, l'animal tira d'une caisse un sac de cuir jaune munie d'une poche à fermeture Éclair et d'une bandoulière.

— Voilà ton premier ami, annonça-t-il. Ne t'en sépare jamais.

— Une besace ? s'étonna Élodie.

— Tire la fermeture à glissière, ordonna le lapin, et tu auras une fameuse surprise.

L'adolescente obéit.

Aussitôt une tête de kangourou jaillit de l'ouverture, puis les pattes et les épaules suivirent. Élodie comprit que le kangourou s'était caché à l'intérieur de sa propre poche

ventrale. Elle ne savait par quel tour de magie il avait réussi cet exploit, mais le fait est qu'il était parvenu à se retourner à l'envers pour prendre l'aspect d'un banal sac de cuir.

— Salut princesse, désormais je serai ta monture, lança l'animal. Tu n'auras qu'à grimper sur mon dos et je bondirai dans les airs. Je peux faire des bonds de trente mètres de haut et de cent mètres de long. Je m'appelle Poko. La plupart du temps, j'aurai la forme d'un sac et tu me porteras en bandoulière. Chaque fois que tu auras besoin de moi, tu tireras la fermeture à glissière de la poche ventrale et j'apparaîtrai.

Sous les yeux éberlués d'Élodie, l'animal fabuleux plongea de nouveau la tête dans sa poche et s'y engloutit tout entier !

— Poko te permettra de prendre la fuite si la police de ton oncle est à tes trousses, dit le lapin. Mais je vais te donner un autre serviteur, capable de résoudre des problèmes plus compliqués et de répondre aux questions que tu te poseras. Retrouve ta manche gauche, je vais tatouer une image sur ton épaule.

— Un tatouage ! s'exclama Élodie. Trop cool ! Je peux choisir le motif ?

— Non, fit Tinki-Pinki en sortant des aiguilles et une bouteille d'encre magique d'un coffre. L'image sera celle d'un jeune chevalier, un garçon de ton âge, tout à ton service. Je vais la dessiner en bleu. Serre les dents, ça fera mal.

Élodie s'assit au fond du chariot tandis que le lapin préparait ses aiguilles. Tinki-Pinki n'avait pas menti, l'opération était assez douloureuse, mais l'adolescente se mordit les lèvres pour ne pas pleurer. Quand l'épreuve eut pris fin, le lapin lui tendit un miroir afin qu'elle puisse voir l'image imprimée sur son épaule. C'était un joli dessin représentant un adolescent en costume de page. Il avait les cheveux longs, une frange au ras des sourcils, et un visage plutôt mignon quoique très volontaire.

— N'y touche pas tant que l'encre n'est pas sèche, ordonna le lapin. Plus tard, quand tu seras retournée dans

le monde réel, ce petit personnage te sera bien utile. Chaque fois que tu aura besoin d'un conseil, frotte trois fois le tatouage avec la paume de ta main droite. Cela aura pour effet de matérialiser le jeune chevalier l'espace d'une heure. Passé ce délai, il reprendra son apparence de tatouage. Ainsi tu ne seras pas toute seule dans le réel, tu disposeras d'alliés secrets qui veilleront sur toi.

— Cool ! murmura Élodie, emballée à cette idée.

— Hé ! Attention ! grogna Tinki-Pinki. Il ne s'agit pas d'un jeu. Tout ça n'a rien de rigolo. Si tu ne fais pas les choses sérieusement tu risques de rester éternellement prisonnière du monde des hommes, et tu ne reverras jamais ton père et ta mère. Quand tu seras de l'autre côté, empêtrée dans ta vie de collégienne, surveille les pantins qui te servent de parents. Fais-le habilement, sans leur donner l'éveil. Essaie de découvrir où ils cachent la clef qui te retient prisonnière là-bas.

— D'accord, fit Élodie. Je ferai tout mon possible.

Le lendemain, alors qu'elle se rendait au verger, elle fut prise d'un curieux malaise. C'était comme si une main invisible la tirait en arrière, la forçant à revenir sur ses pas.

« Bizarre, songea-t-elle, j'ai l'impression qu'on m'a attaché une corde entre les omoplates et que quelqu'un est en train de tirer dessus pour me forcer à rebrousser chemin. »

Elle avait beau lutter, chaque fois qu'elle esquissait deux pas en avant, ses pieds en faisaient aussitôt quatre en arrière...

Elle s'empressa de demander conseil à Tinki-Pinki. Le lapin hocha tristement sa petite tête poilue.

— Je t'avais prévenue, soupira-t-il, c'est ton corps qui te réclame... Il est probablement mal en point, en train de se dessécher ou je ne sais quoi. Tu dois rentrer à la maison, là-bas, chez les hommes tristes, dans le monde de l'ennui.

— Je n'arrive plus à aller de l'avant, insista Élodie. C'est complètement fou !

— Ça va s'accroître dans les jours à venir, dit Tinki-Pinki. En fait, ton corps veut que tu fasses le trajet à l'envers et que tu sautes dans le lac des rêves pour retourner à la baignoire dont tu es partie. Quand tu te réveilleras, tu seras plongée dans la mousse, le savon à la main.

— *Depuis dix jours ?*

— Mais non ! Le temps du rêve et celui du Réel ne sont pas synchrones. Trois jours au royaume des rêves correspondent à peine à trois minutes dans la réalité. Les dix jours que tu viens de passer ici représentent dix minutes de somnolence dans ta salle de bains. Personne ne s'est encore aperçu de ton absence, mais fais bien attention, ton corps a peut-être subi des altérations qui trahiront ton escapade, examine-le sous toutes les coutures. Si tu as le moindre problème demande conseil au chevalier tatoué sur ton épaule.

Dans le courant de l'après-midi il devint évident qu'Élodie ne pouvait plus marcher qu'en arrière ! L'heure du départ avait sonné. Tinki-Pinki la fit grimper dans le chariot et la reconduisit au bord du lac.

— Enlève tes habits, remets ton peignoir et plonge, lui ordonna-t-il. Fais vite, avant que les espions ne te repèrent. N'oublie pas ta besace-kangourou. J'espère que je pourrais te ramener bientôt. Un grand combat nous attend. Tu dois libérer tes parents et reconquérir ton royaume. Beaucoup de gens attendent ton retour.

Très émue, Élodie sauta de la carriole et courut vers le lac. Après avoir gonflé ses poumons elle sauta dans l'eau cristalline.

Retour chez les hommes tristes

« Quelle étrange aventure ! songea Élodie en se laissant couler dans les profondeurs du lac glacé. Heureusement, ce n'est qu'un rêve... Tout de même, je vais être bien déçue en me réveillant. Il faudra retourner au collège, recommencer à m'ennuyer... Les choses vont me sembler bien ternes après ce que je viens de vivre en imagination. »

Pendant qu'elle descendait toujours plus bas au sein des eaux froides elle croisait d'autres nageurs qui, eux, essayaient désespérément d'atteindre le royaume des songes. Certains d'entre eux avaient commencé à se transformer en statues de glace. D'autres se dissolvaient, perdant peu à peu leur forme comme un sucre trempé dans du café brûlant.

« J'ai eu de la chance d'arriver intacte » se dit la jeune fille en jetant un regard attristé à ces pauvres créatures qui ne parviendraient jamais au bout du voyage.

Enfin, alors qu'elle commençait elle-même à claquer des dents, elle distingua une tache jaune et vacillante sous ses pieds.

« La lumière de la salle de bains ! songea-t-elle. Je vais me réveiller d'une seconde à l'autre, et tout sera fini. Quel dommage ! »

Effectivement, elle eut tout à coup l'impression de suffoquer et ouvrit les yeux en crachant de l'eau savonneuse. Elle se trouvait dans sa baignoire... Elle comprit qu'elle s'était assoupie en prenant son bain et qu'elle avait fini par boire une bonne tasse. Elle s'assit en toussant.

A tâtons, elle chercha une serviette pour s'essuyer.

« Quel drôle de rêve, se répéta-t-elle en sortant de la baignoire. Je ne le raconterai à personne, on me prendrait pour une folle ! »

La tête lui tournait, comme si elle descendait d'un manège. Elle réalisa alors que son peignoir dégoulinait sur le carrelage, à croire qu'elle s'était baignée avec. En outre, il était gorgé d'une eau glacée qui lui donnait le frisson. Elle s'en débarrassa aussitôt.

En s'approchant de la baignoire pour essorer le vêtement elle vit quelque chose au fond. *Un sac*. Un sac de cuir jaune muni d'une bandoulière et d'une grande poche à fermeture Éclair. Elle crut qu'une décharge électrique lui remontait le long de la colonne vertébrale.

— Le sac kangourou, balbutia-t-elle. Se pourrait-il que...

Elle fit un bond jusqu'au miroir surplombant le lavabo pour examiner son épaule gauche. Un tatouage bleu s'y étalait... Un tatouage représentant un jeune chevalier.

— Bon sang ! souffla-t-elle. Ce n'était pas un rêve... *Tout ça m'est bien arrivé !*

Machinalement, elle repêcha le sac de cuir jaune et le suspendit à une patère. La salle de bains était à présent un véritable chantier de flaques d'eau. Élodie s'empressa de l'éponger du mieux possible. Elle agissait en état second, essayant d'ordonner ses idées. Ce n'était pas rien de s'endormir collégienne et de se réveiller dans la peau d'une princesse hors-la-loi spoliée de son royaume... Il allait lui falloir au moins trois minutes pour s'y habituer.

Ainsi, tout ce que lui avait dit le lapin rose était vrai !

Quand elle eut nettoyé la salle de bains et vidé la baignoire, elle saisit un peigne pour se coiffer. Soudain, en s'examinant dans le miroir elle s'aperçut avec horreur qu'elle n'avait plus de nez...

Son nez avait disparu. A la place s'étendait une surface de peau rose, toute lisse, toute bête.

« Tinki-Pinki m'avait prévenue, se rappela-t-elle. Je suis restée trop longtemps de l'autre côté. Mon corps a

commencé à s'atrophier pendant mon absence. C'est affreux. »

En s'examinant plus attentivement, elle réalisa qu'il lui manquait aussi l'oreille gauche et qu'elle n'avait plus que trois doigts à la main droite. Ces disparitions n'avaient occasionné aucune blessure, aucune cicatrice, mais il lui serait difficile de se rendre au collège dans cet état ! Même si, d'ordinaire, on ne faisait guère attention à elle, ses camarades de classe, ses profs ne manqueraient pas de remarquer les transformations dont elle était affligée.

Privé de nez, son visage était carrément bizarre !

Elle sentait la désespoir l'envahir quand elle se souvint des recommandations de Tinki-Pinki. *En cas de problème, demander l'aide du tatouage...*

Élodie se dépêcha de frotter l'image imprimée sur son épaule avec la paume de sa main droite. Une grosse étincelle électrique se produisit, le dessin se détacha de sa peau, flotta dans l'air et se mit à prendre consistance et épaisseur. En l'espace de trois secondes, il se métamorphosa en un garçon d'apparence réel, vêtu à la façon d'un page du Moyen Âge, et qui portait une dague sur la hanche. Il avait les cheveux très noirs et une jolie figure. Une cicatrice lui balafrait la joue gauche, souvenir d'un coup d'épée reçu sur quelque champ de bataille.

Il portait un pourpoint bleu et un haut-de-chausses jaune¹. Il s'inclina fort civilement devant Élodie, en une sorte de gracieuse révérence.

— Je suis à votre service, votre altesse, déclara-t-il. Je me nomme Thierry de Montpéril. Je suis votre chevalier servant. Je ferai mon possible pour vous secourir dans l'épreuve. Je suis prêt à mourir pour vous, si cela s'avère nécessaire. J'ai 14 ans, j'ai déjà guerroyé sur moult champs de bataille et brisé maintes lances en cent tournois.

Élodie demeura une seconde bouche bée... Le langage du jeune homme la changeait terriblement de celui des garçons de sa classe qui s'exprimaient à coup

¹ Sorte de « collant » que portaient les hommes au Moyen-âge en guise de pantalon.

de : « Wao ! trop cool, ah ! la meuf... zarbi le keum, il est ouf... ça le fait pas ! »

— Heu... salut, répondit-elle bêtement en se maudissant de ne rien trouver de plus élégant.

— Si je puis me permettre, fit Thierry en se redressant, je ferais remarquer à votre altesse princière qu'elle n'a plus de nez... plus d'oreille non plus. Quant à la main... elle laisse à désirer. Cela dit, ces manquements ne nuisent nullement à sa beauté naturelle.

Élodie se dandina, mal à l'aise. Elle n'avait pas l'habitude d'être traitée avec autant d'égards.

— Justement, soupira-t-elle, c'est pour ça que je t'ai fait venir. Peux-tu m'aider ?

Le garçon fronça les sourcils. Cela lui donnait l'air encore plus mignon. Élodie se sentit rougir.

— Cela tient à ce que ce corps n'est pas réellement le vôtre, expliqua Thierry. C'est une sorte de prison dans laquelle votre esprit est enfermé. Une espèce d'armure de chair et d'os, si vous préférez. Mais comme elle n'est pas vraiment humaine, cette enveloppe a tendance à se rétracter dès qu'elle n'est plus habitée. Elle rétrécit, se déforme. Si un rêveur s'absente trop longtemps, son enveloppe peut se ratatiner jusqu'à devenir aussi petite qu'une poupée.

— Je sais, coupa Élodie d'une voix tremblante. Le lapin rose m'avait prévenue. Est-ce définitif ?

— Pas dans votre cas, j'ai là des pilules de solidité qui vont réparer ce corps et permettre aux organes manquants de repousser.

Le jeune chevalier fouilla dans la bourse de cuir suspendue à sa ceinture et en tira un drageoir d'or contenant des cachets bleuâtres qu'il versa dans la paume d'Élodie.

— Que votre altesse en prenne un tous les quarts d'heure, spécifia-t-il, jusqu'à repousse complète des parties disparues. Dès que les organes auront atteint la bonne longueur, il faudra arrêter d'avaler ce médicament, sinon le nez deviendra trop grand... de même pour l'oreille ou les doigts. Cela pourrait s'avérer gênant. Un

rêveur doit s'appliquer à conserver une apparence banale. Se rappeler qu'il n'est qu'un passager clandestin du réel. Une sorte « d'extraterrestre » comme disent les gens d'ici.

— Tu veux dire qu'en réalité je n'ai pas vraiment ce visage ? s'enquit Élodie.

— Non, votre altesse est bien plus belle au royaume des songes. Mais ici, il importait qu'elle ait l'apparence d'une collégienne très ordinaire. Il ne fallait pas attirer l'attention.

Se sentant devenir aussi rouge qu'une tomate, Élodie se détourna prestement. Elle avala un cachet et se pencha sur le lavabo pour avaler une gorgée d'eau au robinet. Ce subterfuge lui donna le temps de recouvrer sa coloration habituelle.

— Votre altesse doit garder à l'esprit qu'elle n'est pas humaine, insista Thierry de Montpéril. Elle est exilée sur cette terre d'ennui. Elle le restera tant qu'elle n'aura pas trouvé la clef qui la tient enfermée dans ce corps-prison.

— Tu ne pourrais pas m'appeler simplement Élodie ? suggéra la jeune fille, et me dire « tu », ça me gêne horriblement d'être traitée comme une princesse.

— Mais vous êtes une princesse ! s'indigna le garçon. Jamais je ne me permettrais de parler à votre altesse comme à une va-nu-pieds ! Je préférerais encore être décapité de sa main...

— Bon, laisse tomber, soupira l'adolescente, on n'y arrivera pas. Explique-moi plutôt ce que je dois savoir. Il va falloir que je me décide à sortir de la salle de bains, et mes parents m'attendent de l'autre côté de cette porte.

— Ce ne sont pas vos vrais parents, cela, vous devez vous en convaincre. Ne voyez en eux que des geôliers préposés à votre garde. Ils ne sont pas réellement vivants. Ce sont plutôt des pantins, des marionnettes à qui l'ont enseigné un certain nombre de comportements, de phrases banales. Vous avez dû remarquer qu'ils disent et font toujours la même chose ?

— Oui, toutes les soirées se ressemblent. Ils parlent des mêmes trucs sans intérêt — le travail, la politique, les impôts — puis s'affalent devant la télé. Et ça recommence

le lendemain. J'ai souvent eu l'impression que c'étaient des robots fonctionnant sur un programme minimum.

— C'est une assez bonne définition, approuva Thierry. Les pantins n'éprouvent aucun sentiments. Ce sont des gardiens, des exécutants. La nuit, ils ne dorment pas. Ils restent allongés dans leur lit les yeux ouverts. Si vous vous faufiliez dans leur chambre, vous constateriez qu'ils sont raides, couchés comme des statues tombées de leur socle. Ils attendent, c'est tout.

— Ça me rassure, avoua Élodie. Je me sentais coupable de ne pas les aimer. En fait, j'ai toujours éprouvé le sentiment d'être une parfaite étrangère dans cette famille, de n'avoir rien en commun avec ces gens-là.

— Vous comprenez pourquoi... Faites néanmoins attention. Les pantins sont des sentinelles dont la mission consiste à vous empêcher de rêver. Ils s'appliqueront à vous « alourdir » pour vous obliger à rester sur terre. Je suis certain qu'ils vous font absorber chaque matin de petites doses de poison.

— Quoi ?

— Vous n'en avez pas conscience, mais ils diluent dans votre bol de chocolat des pilules de bon sens ou des cachets de « Sois-un-peu-sérieuse-ma-fille ! » qui sont de redoutables toxiques empoisonnant peu à peu l'imagination. Après quelques années de ce traitement, on devient un véritable zombie incapable de rejoindre les territoires du rêve. On souffre de la maladie des pieds de plomb. On ne peut plus décoller. Demain, abstenez-vous de boire votre chocolat et jetez-le dans l'évier dès que votre « mère » aura le dos tourné. C'est important. Sinon le poison du réel vous rendra toute grise à l'intérieur comme à l'extérieur, et, d'ici peu, vous vous mettrez vous aussi à parler de politique et d'impôts. Vous aurez perdu tous vos pouvoirs. Il vous sera impossible de gagner le royaume des songes, et lorsque vous plongerez dans la baignoire vous vous transformerez en statue de glace.

— Je ferai attention, promis ! murmura Élodie.

— C'est bien, fit Thierry. A propos, votre nez commence à repousser.

L'adolescente s'examina dans le miroir. Le garçon disait vrai. Pour l'instant il était à peine plus gros qu'un dèd à coudre, mais c'était déjà un progrès.

— Depuis que vous êtes ici en exil, on vous a gorgée de poisons, reprit le jeune homme. Votre âme en est saturée. Voilà pourquoi les lapins roses ont eu tant de mal à établir le contact avec vous. Tout ce que vous mangez est probablement assaisonné de poudre de réalité qui tue lentement l'imagination. Essayez de prendre vos repas à l'extérieur. Et surtout, cherchez la clef... Elle est cachée quelque part dans cette maison. Vous la reconnaîtrez sans peine. Elle est en or et brille comme un morceau de soleil, même au cœur des ténèbres.

— Qu'en ferai-je ?

— Pour vous libérer, il vous suffira de l'introduire dans votre nombril, qui est en fait une serrure, et de la tourner dans le sens contraire des aiguille d'une montre. Aussitôt, votre âme cessera d'être enchaînée à cette enveloppe qui vous tient lieu de corps, et vous pourrez librement rentrer chez vous, au royaume des songes. Soyez prudente cependant, s'ils se doutent de quelque chose les pantins augmenteront les doses de poison, et vous finirez par oublier ce que je viens de vous dire. Vous oublierez jusqu'à l'existence du monde des rêves. Vous ne rêverez même plus, vous deviendrez lentement mais sûrement une simple humaine. Une petite personne sérieuse, triste et mortellement ennuyeuse.

— D'accord, fit Élodie. Maintenant je dois sortir d'ici, peux-tu redevenir tatouage et te coller sur mon épaule ?

— Je suis au service de votre altesse, fit Thierry en s'inclinant.

La seconde d'après, il commença à se dissoudre dans l'air.

« Quelle histoire ! » soupira Élodie en touchant son curieux bout de nez.

Elle prit une profonde inspiration, ramassa le sac kangourou et ouvrit la porte de la salle de bains.

Le combat commençait.

Elle remonta le couloir sur la pointe des pieds et se glissa dans sa chambre. A la lumière des révélations de Tinki-Pinki tout lui semblait étranger, et c'est à peine si elle se sentait chez elle. Désormais il y aurait un « avant » et un « après » sa rencontre avec les lapins roses. Elle enfila rapidement des vêtements propres et jeta un regard distrait à son petit bureau couvert de manuels scolaires. Sachant ce qu'elle savait, elle n'avait plus envie de perdre son temps à apprendre ses leçons ; des aventures beaucoup plus passionnantes l'attendaient dans le monde des rêves !

Elle s'expliquait mieux, à présent, pourquoi elle s'était toujours sentie différente des autres enfants. Elle n'était pas humaine ! La réalité n'était pour elle qu'une prison dont elle devait s'évader le plus vite possible.

Elle s'assit sur son lit. Elle regrettait la disparition de Thierry de Montpéril. Après tout, c'était bien agréable d'être traitée comme une princesse ! La plupart du temps les garçons n'étaient pas aussi gentils avec elle. Elle fut à deux doigts de se frotter l'épaule, mais un bruit de pas, au rez-de-chaussée, l'incita à la prudence.

Les « pantins » rôdaient en bas... Sans doute commençaient-ils à s'inquiéter de son absence ? Elle allait devoir leur donner le change, sinon ils risquaient de lui faire absorber de nouvelles drogues qui gommeraient ses souvenirs et elle finirait par oublier l'existence de Tinki-Pinki, de Thierry.

Ne pouvant indéfiniment retarder le moment de rencontrer les deux geôliers qui la tenaient enfermée dans la réalité, elle s'arma de courage pour descendre à la cuisine prendre son goûter. Avant de quitter sa chambre, elle avala un nouveau comprimé de solidité et s'examina dans un miroir de poche. Son nez avait désormais une taille à peu près normale, ses doigts manquants aussi. Seule son oreille s'obstinait à ne pas repousser, mais en arrangeant ses cheveux d'une certaine manière il était possible de dissimuler cette absence pour le moins

surprenante. Avec un peu de chance sa « mère » ne se rendrait compte de rien.

Élodie était un peu nerveuse en atteignant le bas de l'escalier. Elle se rendait compte à présent que tous ses souvenirs d'enfance étaient faux. D'ailleurs, quand elle essayait de réfléchir à son passé, elle prenait conscience qu'elle ne se rappelait pas grand-chose... Tinki-Pinki lui avait expliqué que les faux souvenirs se présentaient sous la forme de gâteaux secs. Chaque biscuits contenait une scène factice qu'on se persuadait d'avoir vécu une fois la dernière miette avalée.

« Je suis sûr que tes pseudo-parents profitent de toutes les occasion pour te gaver de gâteaux secs, n'est-ce pas ? avait ricané le lapin rose. C'est pour eux le moyen d'implanter des souvenirs artificiels dans ton cerveau. Si tu examines ces biscuits, tu verras de minuscules inscriptions en relief à leur surface. Elles indiquent ce qu'ils contiennent : des souvenirs de Noël, de promenades dans les bois, de vacances au bord de la mer... un tas de trucs fabriqués de toutes pièces. Si tu cesses de grignoter ces cochonneries, ta mémoire se videra peu à peu, car ces images ont une durée de vie limitée et s'effacent d'elles-mêmes. Alors, tu prendras conscience que tu es amnésique. »

— Ça va, ma chérie ? lança Maman à la seconde où Élodie franchissait le seuil de la cuisine. Pas de problème à l'école aujourd'hui ? Tu parais bien silencieuse...

Élodie regarda d'un œil neuf la femme qui se dressait de l'autre côté de la table. Elle se nommait Jeanne Sarella... c'est ce qu'elle prétendait, du moins. Elle était grande, avec des cheveux noirs et des yeux... des yeux extrêmement scrutateurs. Des yeux qui semblaient capables de voir au travers des choses et des gens.

Élodie s'assit sans répondre. Elle savait que Jeanne n'insisterait pas. Il n'y avait jamais de vraies conversations dans la « famille ». Lorsque son père ou sa mère disait

quelque chose ce n'était jamais dans l'espoir d'obtenir une réponse.

« C'est plutôt pour faire semblant de parler, pensa l'adolescente. En fait ils n'ont rien à dire puisqu'ils ne sont pas réellement vivants. »

Maintenant qu'elle savait la vérité, beaucoup de choses lui paraissaient plus claires.

— Il a fait beau aujourd'hui, récita Jeanne Sarella. Il y avait la queue chez le poissonnier. Le pain a augmenté. Il faut te brosser les dents et prendre tes vitamines si tu veux grandir. Demain il fera peut-être moins beau et il y aura la queue chez le boucher, mais tu devras également prendre tes vitamines, ton père en a ramené une nouvelle boîte hier...

Ouvrant un placard, la femme en tira un paquet de gâteaux secs et plusieurs flacons contenant des pilules colorées. Élodie n'avait jamais prêté attention à ces prétendues « vitamines ». Jusqu'à aujourd'hui, elle s'était contentée de les avaler docilement. A présent, les avertissements de Thierry de Montpéril résonnaient à ses oreilles. Sans doute s'agissait-il de pastilles d'obéissance ou de crédulité. Quand on les avalait on perdait tous sens critique, on ne se méfiait plus de rien et on gobait les histoires les plus invraisemblables !

— J'ai racheté les biscuits que tu aimes tant ! annonça Jeanne Sarella d'une voix claironnante. N'hésite pas à en manger, il y en a dix paquets.

Élodie se versa un verre de lait et feignit de dévorer avec un bel appétit. En réalité, dès que sa « mère » sortait de la pièce, elle se précipitait sur la poubelle pour cracher ce qu'elle avait dans la bouche. Par curiosité, elle approcha l'un des gâteaux secs de son œil droit. En fronçant les sourcils elle put déchiffrer, en lettres minuscules, l'inscription suivante :

Ce biscuit contient : une jambe cassée au ski, un ours en peluche oublié dans l'autobus, un anniversaire au bord de la mer, un stage d'équitation, une représentation théâtrale de fin d'année en classe de 7eme...

« Sacrée pochette surprise ! souffla l'adolescente. Je comprends maintenant d'où viennent les souvenirs incohérents qui m'encombrent la cervelle ! »

Elle se dépêcha de finir de goûter et monta dans sa chambre sous prétexte d'apprendre ses leçons. Sa « mère » ne s'y opposa point.

Dès qu'elle fut retranchée chez elle, Élodie s'empressa de se frotter l'épaule gauche pour faire revenir Thierry.

— Tu avais raison, murmura-t-elle au garçon dès qu'il se fut matérialisé au pied du lit. Ma mère... enfin, la femme en bas... elle a encore essayé de me remplir la tête d'idées fausses.

— Elle fait son travail, grogna Thierry de Montpéril avec un geste évasif. Elle n'est pas réellement vivante. C'est une créature intermédiaire, entre l'animal et le végétal. Si vous lui ouvriez le ventre, vous verriez qu'elle n'a pas d'organes. Elle est pleine de sève, comme les cactus. Cela ne l'empêche pas d'être dangereuse.

— Mon père est pareil ?

— Oui. Tous deux vous gavent de biscuits d'obéissance qui vous empêchent de réagir. La nuit, ils vous font des piqûres de « Bonne-petite-fille-bien-sage », un élixir qui vous interdit de vous rebeller.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? J'ai l'impression d'y avoir passé toute ma vie, d'y être née !

— C'est une illusion. Il y a seulement six mois que votre oncle, Boromidas, a pris le pouvoir. Il a emprisonné vos parents et vous a exilée ici.

— Pourquoi ? Il aurait pu m'enfermer avec mes parents ?

— Je crois qu'il a peur de vous. Il existe une prophétie affirmant que le royaume des songes sera un jour gouverné par une enfant. En vous expédiant dans le réel, il ne courait pas le risque de vous voir revenir.

— C'est pourtant ce que j'ai fait !

— Oui, mais cela ne pourra pas se répéter indéfiniment. A force, votre corps se détruira de manière

irréversible. Il se changera en une coquille dont vous ne pourrez plus vous échapper. D'où l'importance de la clef...

*

Quand son père rentra, Élodie tendit l'oreille pour surveiller ce qui se passait au rez-de-chaussée. Le silence qui y régnait lui confirma ce qu'elle soupçonnait depuis longtemps : lorsqu'elle n'était pas présente, les pantins n'ouvraient pas la bouche.

— J'ai toujours cru que Papa travaillait dans une banque, chuchota-t-elle à l'oreille de Thierry, je suppose que c'est faux ?

— Bien évidemment, votre altesse, ce genre de créatures seraient incapables de faire illusion dans le monde réel. La chose qui joue le rôle de votre père se contente de marcher dans les rues jusqu'au soir. Les sentinelles n'ont pas vraiment de cerveau. Elles sont dressées à une seule tâche, la surveillance des prisonniers.

— Y a-t-il beaucoup de prisonniers exilés de ce côté de l'univers ?

— Oui, mais ils ont fini par oublier qu'ils venaient du royaume des songes. C'est ce qui arrive lorsqu'on est trop longtemps gavé de faux souvenirs. Parmi ces pauvres gens, on trouve de nombreux artistes, des peintres, des écrivains... Ils ne sont pas tout à fait humains, ils n'appartiennent pas complètement à la réalité.

Élodie dut descendre dîner. Elle prétextait une indigestion pour manger le moins possible car elle voulait éviter de se bourrer le crâne d'images toutes plus fausses les unes que les autres.

— J'ai sûrement attrapé la grippe, gémit-elle. Je n'ai aucun appétit. Je crois que je vais monter me coucher.

— Je t'apporterai un comprimé d'Aspirine, ma chérie, annonça Jeanne d'une voix bizarre qui sortait de sa bouche sans qu'elle remue les lèvres.

Élodie se demanda comment elle avait fait pour ne pas remarquer ces anomalies au cours des semaines passées.

« Sans doute étais-je trop assommée par les biscuits d'obéissance ? » se dit-elle en regagnant sa chambre.

Elle décida d'attendre la nuit pour commencer à fouiller la maison de fond en comble à la recherche de la fameuse clef miraculeuse. Thierry de Montpéril reprit son apparence de tatouage car il ne pouvait conserver sa forme humaine plus d'une heure d'affilée. Élodie, déçue de se retrouver seule, fut très tentée d'ouvrir la fermeture Éclair du sac de cuir jaune, mais elle retint son geste à la dernière minute en songeant que sa mère s'étonnerait sûrement de la présence d'un kangourou dans la maison.

Elle enfila donc son pyjama, cacha la besace magique sous le lit, et s'appliqua à jouer les malades.

Au cours de la nuit, elle se leva sur la pointe des pieds et entreprit d'explorer la maison à la recherche de la clef magique. Elle eut beau ouvrir tous les tiroirs, elle ne trouva rien.

Elle en déduisit que la clef se trouvait probablement dans la chambre de ses « parents ». Peut-être même suspendue au cou de sa mère ou de son père ?

S'appliquant à ne pas faire grincer les lattes du parquet, elle s'approcha de la chambre parentale sans toutefois oser poser la main sur la poignée.

Elle se rappela ce que lui avait dit Thibault de Montpéril : les geôliers ne dormaient jamais, ils restaient étendus dans l'obscurité, les yeux grands ouverts. Voilà qui n'avait rien de rassurant !

Elle dut s'avouer qu'elle n'avait pas le courage de les affronter. Qui plus est, en s'introduisant chez eux elle risquait d'éveiller leur méfiance.

Inquiète et mécontente, elle regagna sa chambre.

Le lendemain elle dut se rendre au collège dont la routine lui parut encore plus insupportable que d'ordinaire. Comment les humains faisaient-ils pour supporter une telle monotonie, un tel ennui ? La plupart d'entre eux semblaient ignorer la signification du mot « fantaisie ».

Le soir même, alors qu'elle sortait de la douche et s'approchait du lavabo pour se coiffer, une inscription apparut dans la buée recouvrant le miroir.

*Demain soir, lut Élodie, prends un bain à 20 heures.
Nous enverrons l'eau du lac des rêves dans la tuyauterie.
Tiens-toi prête à passer dans l'autre monde.*

La jeune fille fit comme on lui disait. Le lendemain elle s'enferma dans la salle de bains à l'heure prévue. A peine plongea-t-elle le pied dans la baignoire remplie d'eau magique qu'elle se dématérialisa et coula dans le tunnel liquide menant au royaume des songes.

Lorsqu'elle émergea de l'autre côté, Tinki-Pinki et ses frères se tenaient sur la rive, pour l'accueillir.

Les prisonniers du dortoir

— A partir de maintenant, il va falloir jouer serré, marmonna Tinki-Pinki. Le programme de la mission est le suivant : nous devons nous introduire dans la banque des rêves pour fracturer le coffre contenant les souvenirs que ton oncle a volés dans ta tête. Tu comprends ?

— Oui, je crois, soupira Élodie.

— Ces souvenirs nous indiqueront où sont détenus tes vrais parents. Cela nous permettra de les libérer. Aussitôt, le peuple se soulèvera contre l'usurpateur Boromidas.

— Présenté de cette manière, ça paraît bien, fit l'adolescente, mais je suppose que ça ne sera pas aussi facile ?

— Ce ne sera pas du tout facile, grogna le lapin rose, ce sera même très dangereux.

Pendant que la charrette roulait à travers la campagne, Élodie remarqua que des groupes d'enfants se rassemblaient autour des puits, des fontaines. Agglutinés au coude à coude sur le pourtour des margelles, ils se bousculaient pour regarder dans l'eau.

— Que font-ils ? s'enquit la jeune fille.

— Le mieux est que tu vois ça par toi-même, soupira Tinki-Pinki en arrêtant la carriole.

Élodie se dirigea vers l'un des puits et se fraya un chemin au milieu des marmots.

— Que regardez-vous ? demanda-t-elle.

— Un film d'horreur, répondit l'un des gosses. C'est vraiment affreux !

Après avoir longtemps bataillé, la jeune fille réussit enfin à s'accouder à la margelle. Lorsqu'elle regarda en bas, elle vit que l'eau stagnante reflétait des images

venues d'ailleurs. On y voyait une rue, une école, des élèves se rendant en classe...

— Mais ce sont des scènes provenant de la réalité ! s'étonna-t-elle. Je reconnais mon collègue !

— Bien sûr, fit Tinki-Pinki. Tous les points d'eau fonctionnent comme des téléviseurs. Quand on regarde au fond, on voit des bouts du monde réel. C'est comme un trou de serrure permettant d'espionner ce qui se passe dans la pièce voisine. Chez nous, la plupart des gens trouvent ces spectacles particulièrement déprimants.

Au même moment les gosses massés autour du puits poussèrent des cris de protestation. Ils venaient de découvrir la vie des enfants du réel condamnés à se rendre à l'école pour y demeurer, de longues heures durant, immobiles sous la surveillance d'un professeur aussi ennuyeux que désagréable.

— Quelle horreur ! criaient-ils. On ne supporterait jamais ça ! Quelle chance nous avons de vivre au royaume des songes !

Élodie s'éloigna. Tinki-Pinki la prit par la main et la ramena à la charrette.

— Ne perdons pas de temps, grommela-t-il. Prépare-toi plutôt à voir des choses qui défient l'imagination.

— Nous allons attaquer la banque ? interrogea la jeune fille, guère rassurée.

— Non, nous n'aurions aucune chance de réussir. Pour entrer dans la place, il faudra avoir recours à la ruse. Dans un premier temps, nous allons nous faire engager comme de simples serviteurs. C'est un métier dangereux, on s'y fait souvent couper la tête, voilà pourquoi les banquiers ont sans cesse besoin de personnel.

Une heure plus tard, Tinki-Pinki cacha la carriole dans un bois et l'abandonna à ses frères en leur faisant mille recommandations. Après quoi, il prit la direction d'un hameau aux toits de chaume, Élodie sur ses talons. Tous deux s'étaient habillés de guenilles crasseuses, pour donner le change. L'adolescente, la figure barbouillée de terre, avait l'air d'une souillon.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Rejoindre l'armée de ton oncle, annonça sinistrement le lapin. Du moins une des patrouilles qui écument les campagnes à la recherche de jeunes rêveurs.

— Je n'y comprends rien, explique-toi !

— Certains enfants ont un don. Quand ils dorment, ils rêvent... ce qui est très rare dans notre monde. Lorsque leurs rêves sont agréables, ils produisent des pièces d'or qu'on retrouve sous leur oreiller, à leur réveil.

— D'où viennent-elles ?

— Elles leur sortent de la bouche pendant leur sommeil. Ce prodige intéresse tout particulièrement ton oncle, Boromidás. Il achète les enfants à leurs parents et les enferme dans une forteresse-dortoir où il les condamne à rêver. De cette manière, il s'enrichit. Il ramasse les pièces d'or, les fond en lingots, et se constitue une fortune qui lui permettra de vivre comme un roi si un jour prochain il est chassé du pouvoir et doit s'enfuir dans le monde réel. Là-bas, on ne paye pas avec des papillons !

— C'est affreux ! s'indigna Élodie. Et les parents acceptent de vendre leurs enfants ?

— S'ils refusent on leur coupe la tête... et on prend tout de même le gosse. Nous allons nous faire engager en tant que serviteurs des jeunes dormeurs. Cela nous introduira dans la forteresse. Une fois dans la place, nous aviserons.

Le lapin se tut car un groupe de soldats en armure venait de surgir au détour d'un chemin. Ils étaient montés sur de grandes bicyclettes rouges. Le phare fixé sur le garde-boue avant avait la forme d'une tête de lion. Les hommes d'armes pédalaient avec ardeur, ce qui faisait s'entrechoquer les pièces de métal de leur costume de guerre et produisait un épouvantable vacarme.

— Voilà les hommes de ton oncle, chuchota le lapin. Ne les regarde jamais dans les yeux. Ils sont cruels. Suivons-les, je pense qu'ils vont rejoindre l'avant-garde de la troupe qui visite les villages.

Élodie s'appliqua à prendre un air humble. Dès qu'elle entra dans le hameau, elle put vérifier que Tinki-Pinki n'avait pas menti. Les soldats perquisitionnaient dans les chaumières, rudoyant les paysans.

— Ne racontez pas d'histoires ! hurla celui qui semblait les commander, un homme au visage maigre agrémenté d'une barbiche effilée, si noire qu'on eut dit un pinceau trempé dans l'encre de Chine. Nous savons qu'un enfant rêveur se cache ici ! Si vous refusez de nous le livrer, nous brûlerons vos maisons, nous saupoudrerons la terre d'un produit qui tuera les arbres utiles ! Plus rien ne repoussera jamais ici.

Les villageois paraissaient effrayés. Leur chef, un vieillard aux jambes tremblantes, finit par désigner l'une des bicoques. D'une voix honteuse, il chevrota :

— Le petit Yannick... c'est lui qui rêve... Ses parents gardent dans un coffre les pièces d'or qu'ils trouvent chaque matin sous son oreiller... C'est un gentil garçon. Il ne faut pas lui faire de mal.

— Qui parle de le maltraiter ? ricana le barbichu vêtu de fer. Nous allons le dorloter au contraire, le bercer nuit et jour pour qu'il ne se réveille *jamais* et continue à produire de belles pièces d'or qui enrichiront Boromidas, notre roi bien aimé.

Se détournant du vieux bonhomme, le chevalier s'avança vers la maison désignée et frappa sur la porte de son poing recouvert d'acier.

— Hola ! braves gens ! hurla-t-il en exhibant des dents de loup. Réveillez-vous, c'est aujourd'hui votre jour de chance ! Le roi Boromidas, notre gentil souverain, vous fait l'immense honneur de vous acheter votre fils Yannick. Ce doux enfant aura désormais la joie de rêver directement pour le compte du roi... Pour vous dédommager de sa perte, je vous remettrai deux bocaux de papillons bleus. Maintenant ouvrez... ma patience est à bout ; en me condamnant à attendre votre bon vouloir vous faite affront à un noble serviteur du roi ! Il pourrait vous en cuire.

La porte pivota enfin. Un homme et une femme parurent sur le seuil, en larmes. La mère se tordait les mains. Le chevalier la saisit par les épaules et l'embrassa sur les deux joues.

— Tu as de la chance bonne femme ! lança-t-il en riant de façon démoniaque, ton fils ne sera pas réduit à mener une existence aussi lamentable que la tienne. A partir d'aujourd'hui le voilà rêveur du roi. Un titre que beaucoup lui envieront. Il vivra dans un palais et sera entouré de serviteurs qui lui prodigueront mille soins.

Sans laisser à la pauvre femme le temps de protester, le chevalier l'écarta d'une bourrade et entra dans la chaumière. Trente secondes plus tard, il en ressortait tirant par la main un garçonnet d'une dizaine d'années aux cheveux bouclés. L'enfant, très pâle, retenait ses larmes à grand peine. Le guerrier le poussa vers un chariot arrêté sur la place du village. Une voiture de fer, aux fenêtres grillagées, tirée par des chevaux noirs.

D'un signe, l'homme en armure ordonna à l'un de ses soldats de jeter deux bouches de papillons bleus aux pieds des parents qui se cramponnaient l'un à l'autre.

— Vous voilà riches ! hurla-t-il en enfourchant son grand vélo rouge. Ne regrettez rien. Il aurait été malheureux ici, dans ce village de mendiants.

Comprenant que le convoi allait se mettre en marche, Tinki-Pinki courut vers le chevalier.

— Seigneur ! implora-t-il en s'inclinant devant la bicyclette couleur de sang frais. Vous nous feriez un immense honneur en nous engageant, mon amie et moi, comme serviteurs du jeune rêveur.

— D'accord, fit le guerrier d'un air distrait, grimpe dans la voiture et occupe-toi du marmot, je ne veux pas l'entendre pleurnicher pendant le trajet, cela déprime les chevaux.

— Merci, votre honneur ! bégaya Tinki-Pinki en se roulant dans la poussière. C'est trop de bonté.

Élodie trouva qu'il en faisait un peu trop, mais elle n'y connaissait pas grand-chose en matière de complots,

aussi se garda-t-elle d'exprimer sa désapprobation quand le lapin vint la chercher pour monter dans la carriole d'acier.

Avant de refermer la porte, le chevalier leur cria :

— Essayer de distraire ces moutards, ou sinon ils auront des cauchemars. Je veux qu'ils fassent de beaux rêves dès la première nuit et qu'ils nous fabriquent des écus d'or bien brillants. Dans le cas contraire, je vous couperai moi-même la tête, compris ?

Élodie et le lapin aux oreilles tachetées se retrouvèrent plongés dans une pénombre oppressante. Des enfants se tenaient recroquevillés sur le sol. La plupart sanglotaient. Yannick se laissa tomber parmi eux et les imita aussitôt.

— On est plutôt mal partis, grogna Élodie, je crois qu'on peut dire adieu à nos têtes. C'était ça ton plan ?

— Ne sois pas défaitiste, murmura Tinki-Pinki, le chemin est long jusqu'à la forteresse, rien n'est encore perdu.

Au même moment, la voiture se mit à rouler et Yannick pleura de plus belle. Bondissant sur ses pieds, il s'accrocha à la fenêtre grillagée pour tenter d'apercevoir une dernière fois ses parents.

— Calme-toi, lui dit le lapin, si tu m'écoutes, tu seras de retour chez toi d'ici peu.

Hélas, le gosse, tout à sa peine, ne lui prêta nullement attention.

— Comment s'appelle le type en armure qui a l'air de commander ? interrogea Élodie.

— On le surnomme « le baron d'acier », murmura Tinki-Pinki. Personne ne connaît son vrai nom. C'est quelqu'un d'éminemment dangereux. Ne le sous-estime jamais, même s'il a l'air ridicule à pédaler sur son vélo rouge. Ces bicyclettes sont diaboliques, elles se déplacent plus vite qu'un cheval au galop.

Le lapin s'assit au milieu des enfants et sortit de sa besace un paquet de biscuits de joie.

— Ces gâteaux chassent la tristesse, expliqua-t-il doucement, on les fabrique avec de la farine de soleil et du sirop d'espoir. Ils permettront aux petits d'oublier leurs malheurs... De cette manière nous avons une chance de conserver notre tête sur les épaules.

Élodie s'assit à côté de Yannick pendant que le lapin faisait circuler les biscuits. Peu à peu, les garçonnetts cessèrent de pleurnicher. Certains commencèrent même à sourire et à chahuter.

— Une fois dans la forteresse il faudra faire vite, reprit Tinki-Pinki. Plus nous nous attarderons, plus nous courrons le risque d'avoir la tête tranchée. Nous serons peut-être séparés. Quoi qu'il en soit, essaye de localiser l'endroit où est caché le coffre à souvenirs.

*

Le voyage parut interminable à Élodie qui sentait l'inquiétude grandir en elle. Pour un peu, elle aurait, elle aussi, grignoté un gâteau de joie, mais elle jugea plus prudent de s'abstenir, cette euphorie² artificielle risquant de troubler son jugement.

La carriole de fer s'arrêta enfin et la porte fut déverrouillée. L'adolescente et le lapin sautèrent sur le sol. Ils se trouvaient dans la cour intérieure d'un immense château de pierre grise plutôt rébarbatif. Il y avait des gardes en armure à tous les créneaux, et certains portaient des haches aussi grandes qu'eux.

« Oh ! je n'aime pas du tout ça... » songea Élodie en essayant de se faire toute petite.

Un homme chauve habillé de cuir rouge, à la bouche édentée et aux mains énormes, s'avança vers les nouveaux arrivants.

— Je suis Bolbek, gronda-t-il, le chef des serviteurs. Vous devrez m'obéir au doigt et à l'œil, sans réfléchir, sinon vous regretterez d'être venus au monde. Suivez-moi.

² Sentiment de joie, de bien-être, qui porte à voir tout en rose.

Encore sous l'effet des biscuits, les gosses lui emboîtèrent le pas en pouffant de rire. Même Yannick riait aux anges.

Bolbek émit un ricanement et se tourna vers la jeune fille et le lapin.

— C'est bien ça, fit-il d'un ton appréciateur, vous êtes des malins, vous deux. Vous avez drogué les marmots pour vous faciliter le travail. Vous avez tout compris. Je crois que nous allons nous entendre. Ça me changera des serviteurs incompetents auxquels je dois couper la tête au bout d'une semaine !

Élodie trouvait fort désagréable d'être considérée comme une canaille, mais ce n'était guère le moment de protester, aussi s'obligea-t-elle à ricaner elle aussi de manière déplaisante.

— Je vais rapidement vous expliquer la règle du jeu, déclara Bolbek. Inutile de finasser plus longtemps. Ces mioches ne ressortiront plus jamais de la forteresse. Dès qu'ils seront installés, chacun sur un lit, on leur fera absorber un breuvage qui les fera dormir... *et rêver*. Votre travail consistera à leur faire absorber cette potion chaque fois qu'ils feront mine de se réveiller. De cette manière, ils dormiront nuit et jour, pendant des années et des années, sans jamais voir la lumière du jour. A chaque rêve qu'ils feront, une pièce d'or leur sortira de la bouche comme un œuf du derrière d'une poule ! On vous donnera un écu chaque fois que vous en aurez ramassé cent... Vous avez donc intérêt à ce que les dormeurs ne s'éveillent jamais et rêvent le plus possible. Suis-je assez clair ?

— Oh ! Oui ! s'exclamèrent d'une même voix Élodie et Tinki-Pinki.

— On dit : « Oui maître Bolbek », grogna le géant.

— Oui-maître-Bolbek ! récitèrent les deux amis.

— Parfait, grommela le bourreau vêtu de cuir rouge. Maintenant visitons les installations. Retenez bien ce que je vais vous expliquer car je ne répète jamais deux fois de suite la même leçon. Je ne suis pas un perroquet.

Il ouvrit une porte de bois cloutée, démasquant un immense dortoir aux lits superposés. Élodie retint son

souffle, il y avait là des centaines et des centaines d'enfants endormis, tous vêtus de pyjamas gris. Certains ronflaient, d'autres suçaient leur pouce, quelques uns serraient contre eux un jouet en peluche tout usé. Des serviteurs silencieux circulaient dans les allées, un pichet et une timbale à la main. Dès que l'un des jeunes dormeurs s'agitait et commençait à s'éveiller, ils se précipitaient à son chevet et lui faisait absorber une gorgée de potion.

— Comment les nourrit-on ? interrogea Tinki-Pinki d'un ton professionnel, comme si la vue de ce dortoir-prison ne lui faisait ni chaud ni froid.

— Tout a été prévu, répondit Bolbek. On dissout des comprimés de nourriture concentrée dans la potion, et le tour est joué.

Sous la conduite du géant ils s'engagèrent dans une allée. Élodie, ébahie, regardait de droite et de gauche les enfants prisonniers du sommeil. Certains étaient environnés de pièces d'or scintillantes.

— Les voilà, les beaux écus du rêve, grogna Bolbek avec satisfaction. A chaque rêve agréable, une belle pièce toute lisse d'or pur... Il vous faudra les collecter, comme une fermière fait le tour des poulaillers pour ramasser les œufs. N'essayez pas d'en voler, ce serait idiot. Je suis capable de renifler l'odeur de l'or à cent mètres à la ronde... Même s'il vous prenait l'idée d'avaler une pièce, je la sentirai au fond de votre estomac et je m'empresserai de vous couper en deux pour la récupérer. C'est encore arrivé la semaine dernière, avec un serviteur trop stupide pour m'écouter. Je déteste couper les gens en deux, c'est affreusement salissant. Ça me force à me laver et à changer de vêtements.

Élodie et Tinki-Pinki hochèrent docilement la tête. L'adolescente commençait à se demander dans quel guêpier elle s'était fourrée.

La salle semblait abriter une armée de rêveurs. Certains étaient là depuis si longtemps qu'ils avaient

grandi. Ce n'étaient plus des enfants. Quelques uns avaient même de la barbe au menton et du poil au jambes !

— Mince ! souffla le lapin. Ils sont ici depuis combien de temps ?

— Une dizaine d'années, répondit le géant. Ce sont de bons rêveurs. Il leur arrive de cracher six pièces d'or par jour.

A cet instant, Élodie remarqua que les murs étaient tapissés de gros matelas pour étouffer les bruits de l'extérieur et que Bolbek parlait en chuchotant.

— La règle numéro un consiste à ne jamais réveiller un rêveur en faisant tomber quelque chose par terre, énonça le bourreau d'un ton menaçant. Un dormeur dérangé dans son sommeil fait des cauchemars... Les cauchemars ne produisent pas de pièces d'or, ils fabriquent des serpents noirs venimeux qui se faufilent sous les lits. Si l'un d'entre eux vous est piqué par l'une de ces sales bestioles, il deviendra si triste qu'il pleurera jusqu'à ce que sa figure fonde comme un sucre trempée dans du café chaud.

Élodie sentit la chair de poule lui hérissier le dos.

— La règle numéro deux consiste à tout faire pour que les dormeurs fassent des rêves agréables, continua le géant. Il faut donc veiller à la qualité de l'environnement en vaporisant des parfums dans le dortoir, et en chantant de douces berceuses. Le chef d'équipe vous remettra un recueil de chansons que vous devrez apprendre par cœur cette nuit. Chacun d'entre vous se verra attribuer un troupeau de rêveurs sur lequel il devra tout particulièrement veiller. Si les choses se passent mal, vous serez punis... ou décapités. Je ne tolérerai aucune erreur. Mettez vous bien ça dans la tête... *tant que vous en avez encore une !*

Élodie et Tinki-Pinki se virent remettre l'uniforme et l'équipement des serviteurs préposés au grand dortoir. Cette panoplie comportait une blouse grise, de grosses pantoufles à semelle de feutre, un pichet de porcelaine et sa timbale pour la potion endormante, une tirelire pour la collecte des pièces d'or... une pince à long manche et un panier d'osier pour le ramassage des serpents noirs du cauchemar.

Ils n'eurent pas le temps d'échanger leurs impressions car on les sépara pour les affecter à des secteurs diamétralement opposés. Élodie se retrouva placée sous l'autorité d'une grande fille sèche aux cheveux verts nattés.

— Salut, chuchota-t-elle, je m'appelle Nathalie, je suis ici depuis six mois... et j'ai toujours ma tête sur les épaules comme tu peux le constater, c'est un record. J'espère que tu ne feras pas d'âneries car je suis responsable de toi. Ne te fais pas d'illusions, je ne te pardonnerai aucune erreur. Ici, c'est chacun pour soi.

— D'accord, j'ai compris, souffla Élodie en retroussant les manches de la blouse qui lui couvraient les doigts.

— Le premier truc à savoir, haleta la fille aux nattes vertes, c'est qu'il ne faut jamais faire tomber les pièces d'or par terre. En rebondissant elles produisent un son aigu qui vrille les oreilles et s'enfonce dans la tête des dormeurs comme la pointe d'un tire-bouchon. Bien évidemment, ça les réveille... et c'est très mauvais pour toi ! Bolbek a l'œil à tout, rien ne lui échappe. Il notera tes fautes dans son carnet de punitions, et te présentera l'addition à la fin de la semaine.

Nathalie entraîna Élodie dans la pièce réservée aux équipements. Des bonbonnes remplies de potion de sommeil s'alignaient au long des étagères. Les serviteurs allaient et venaient, rapides et silencieux sur leurs grosses pantoufles.

— Si l'un de tes rêveurs fait mine de se réveiller, berce-le et chante-lui une chanson, chuchota Nathalie. Il est capital qu'il se rendorme le plus vite possible. Même

chose si tu vois un gamin en train de s'agiter sur son lit. C'est qu'il est en train de faire un cauchemar. Tu devras intervenir avant qu'un serpent noir ne lui sorte de la bouche. Si cette sale bestiole te pique, tu es fichue. Tu pleureras tellement que tu finiras par te noyer dans tes larmes. Maintenant tu en sais assez pour survivre à une première journée de travail, prend ton pichet de potion et file dans la salle. Je ne suis pas là pour te dorloter.

Élodie obéit. Le pichet d'élixir de sommeil à la main, elle entreprit de déambuler dans le secteur que venait de lui attribuer Nathalie. Il s'agissait d'un carré comprenant quarante lits superposés. Des garçons et des filles en pyjama gris y dormaient à poings fermés. L'adolescente estima qu'ils avaient entre six et treize ans. Certains étaient là depuis si longtemps que leur pyjama était devenu beaucoup trop court pour eux. Dans le monde du rêve, personne ne faisait jamais pipi ou caca, ce qui simplifiait considérablement les choses. Les WC n'existaient pas, c'était l'une des premières choses que lui avaient apprises Tinki-Pinki, aussi le dortoir ne comportait-il aucun pot de chambre. Quant aux dormeurs, ils ne risquaient pas d'être réveillés par une envie pressante.

Au début, Élodie avait cru qu'un silence écrasant pesait sur la salle, elle réalisait à présent qu'elle s'était trompée. Le souffle des respirations finissait par former un vacarme feutré qui agaçait le tympan.

Au détour d'une allée, elle découvrit Yannick et les gosses avec lesquels elle avait voyagé. Ils dormaient déjà. De temps à autre, l'un des enfants gémissait et crachait une pièce d'or brillante qui roulait sur le matelas.

La jeune fille estima qu'elle aurait intérêt à les ramasser au fur et à mesure car les enfants, qui s'agitaient dans leur sommeil, risquaient de les faire tomber du lit. Elle s'empressa donc d'aller chercher la tirelire sur laquelle était peint le numéro de son secteur, et commença la collecte.

Les écus d'or étaient enduits de bave, bien sûr, ce qui les rendaient difficile à attraper. Élodie faillit en laisser échapper un qu'elle rattrapa de justesse.

« Ce ne sont pas des pièces normales, constata-t-elle. Elles résonnent dès qu'on les touche, comme un verre en cristal dont on caresserait le bord. »

Elle s'aperçut également qu'il était difficile de les laisser tomber dans la tirelire sans produire aussitôt un tintement strident. Elle dut apprendre à les manipuler avec délicatesse pour les empêcher de sonner, car à chaque nouvel écho, les jeunes dormeurs s'agitaient en gémissant.

Quand elle eut terminé de ramasser tous les écus, Élodie était en sueur. Jamais elle n'avait imaginé que ce serait aussi compliqué !

Relevant le nez, elle vit Nathalie. De l'autre côté du dortoir, la fille aux tresses vertes la fixait d'un air ironique qui semblait signifier : « Toi, ma petite, tu ne feras pas la semaine. Prépare-toi à raccourcir d'une tête ! »

*

Ce fut une journée de grande angoisse car Élodie tremblait à l'idée de faire une nouvelle bêtise. Elle courait d'un lit à l'autre, berçant les enfants qui s'agitaient, leur chantonnant des refrains de son invention quand ils se mettaient à gémir parce qu'un cauchemar prenait forme dans leur tête. Par-dessus tout, elle avait très peur de voir un serpent noir jaillir de la bouche des rêveurs. Elle savait qu'elle ne serait pas assez habile pour l'attraper avec les longues pinces suspendues à sa ceinture. Elle aurait aimé que Tinki-Pinki soit là pour la conseiller ; hélas, le lapin rose officiait à l'autre bout de la salle et c'est à peine si elle distinguait de temps à autre les bout de ses oreilles tachetées.

Lorsque le jour baissa, Nathalie lui ordonna d'aller porter le contenu de sa tirelire à Bolbek.

— S'il est satisfait, expliqua-t-elle, il te laissera vivre jusqu'à demain, sinon...

— Tu as ramassé beaucoup de pièces ? s'enquit Élodie.

— Pas mal, ouais, ricana la fille aux cheveux nattés. Moi je sais m'occuper de mes rêveurs. Je connais les chansons qui leur plaisent, je me débrouille pour qu'ils se sentent bien et fassent de beaux rêves. Plus les rêves sont beaux, plus les pièces d'or sont épaisses. Tu ne le savais pas ? Je parie que les tiennes sont plus minces qu'une feuille de papier ! Je t'ai observée. Tu te débrouilles mal. Je ne serais pas étonnée que tes gamins crachent deux ou trois serpents noirs dès demain. Tu te feras piquer avant la fin de la journée et l'on t'isolera dans la pièce aux mille mouchoirs pour que tu puisses pleurer tout ton saoul. Tu fondras comme un sucre !

« Quelle peste ! » songea Élodie.

Tremblante, elle traversa la salle pour aller remettre sa tirelire à Bolbek. Le géant trônait sur une estrade, calé entre les bras d'un énorme fauteuil de pierre. Chaque fois qu'un serviteur s'inclinait devant lui, il s'emparait de sa tirelire, la vidait sur ses genoux et comptait les écus du rêve. Après quoi il notait quelque chose dans son carnet de contrôle et congédiait le valet d'un signe de la main.

Il déposait ensuite les pièces dans un grand coffre doublé de feutre rouge, et cela avec tant d'habileté qu'il parvenait à ne faire aucun bruit.

Élodie se prit à envier sa dextérité. Quand ce fut son tour, elle rentra la tête dans les épaules, persuadée qu'on allait la lui couper.

Dès qu'il eut vidé la tirelire, Bolbek grimaça.

— *Trop minces*, grogna-t-il. Beaucoup trop minces... Tes rêveurs sont agités, leurs songes peu agréables. Si tu ne t'en occupes pas mieux, ils se mettront à cracher des pièces d'argent ou de cuivre, qui n'ont aucun intérêt pour notre souverain. Peut-être même baveront-ils de vulgaires

rondelles de plomb ou d'étain ! Tu dois les cajoler, les dorloter... Cette nuit, au lieu de dormir, va donc suivre les cours de chant qu'on dispense aux apprentis valets. Ainsi tu auras une chance d'améliorer ton score... et de rester en vie.

Il saisit l'une des pièces d'or entre le pouce et l'index, l'éleva à la hauteur de ses yeux pour l'examiner à la lueur d'une chandelle.

— Trop mince, répéta-t-il. Si je la pose sur ma langue elle fondra comme un bonbon acidulé. Veux-tu parier ?

Joignant le geste à la parole, il se mit à sucer l'écu. Aussitôt ses yeux s'illuminèrent, sa peau grise, parcheminée, devint lisse et rose. Une bizarre métamorphose s'opéra et, l'espace d'un moment, il parut plus jeune et plus beau. Élodie recula d'un pas, stupéfaite.

— Tu as vu ? ricana Bolbek. Étonnant, non ? C'est également à cela que sert l'or produit entre ces murs. *On le mange*, comme un bonbon, comme une sucrerie. Les belles dames et les beaux messieurs de la noblesse en remplissent leurs drageoirs. Ils ont l'habitude de grignoter deux ou trois écu pas jour. Cela les rend plus beaux, plus jeunes, presque immortels. Tu ne le savais pas ? Pauvre souillon, va !

Toujours ricanant, il choisit une pièce encore plus mince que celle qu'il venait d'avaler et la jeta à l'adolescente.

— Mange-la ! ordonna-t-il, de cette manière tu comprendras l'importance de ton travail. Tu es là pour permettre aux princes, aux ducs, aux barons, de rester jeunes et beaux à jamais. Cette responsabilité devrait te remplir de fierté. Mange cette pièce et tu comprendras.

Élodie glissa l'écu d'or entre ses lèvres et le déposa sur sa langue. Elle fut surprise de constater qu'il avait un goût de citron. Au début, elle crut qu'il ne fondrait jamais, puis elle réalisa que la pièce commençait à se dissoudre sous l'effet de sa salive. Brusquement, elle eut le feu aux joues. Ce fut comme si ses pieds ne touchaient plus terre. Une joie étrange l'envahit, lui faisant tourner la tête. Elle se sentit plus forte, plus intelligente, plus belle aussi... Elle

n'avait plus peur de rien, elle dominait le monde, tout était merveilleux, désormais la moindre croûte de pain rassis aurait un goût de tarte aux pommes...

Puis la bouffée délirante se dissipa et elle retomba dans ses pantoufles.

Elle quitta le dortoir en titubant, poursuivie par les ricanements étouffés de Bolbek.

Tinki-Pinki l'attendait dans le couloir, il la saisit par le poignet et la secoua de toutes ses forces.

— Ne recommence jamais ça ! lui ordonna-t-il. C'est de cette manière que Bolbek s'attache les esclaves. Au bout d'un moment on devient accro' et l'on ne peut plus s'en passer. Boromidias a eu recours à ce stratagème pour empoisonner toute la noblesse. Voilà pourquoi les ducs, les princes, ont trahi tes parents... Ils voulaient leur ration de pièces d'or quotidienne.

Élodie s'ébroua.

— D'accord, souffla-t-elle, il m'a eue par surprise. Je ferai attention désormais.

Ils n'eurent pas le temps d'en dire plus car, déjà, une femme maigre, aux yeux globuleux, leur ordonnait d'aller rejoindre les autres apprentis serviteurs dans la salle de chant.

— Je suis Maîtresse Symphonia, annonça-t-elle. Votre professeur de berceuses. Je suis là pour vous enseigner les chansons qui forceront les dormeurs à faire des rêves agréables. Attention ! Ne prenez pas ce cours à la légère. Certaines de ces chansons sont si puissantes qu'elles peuvent provoquer la mort chez celui qui les entend. Aussi est-il capital de savoir doser la puissance de son chant. Me fais-je bien comprendre ?

— Vous voulez dire que ces chansons peuvent tuer les gens ? s'étonna Élodie.

— Oui, fit la femme squelettique. Si on les chante trop longtemps, on passe du sommeil à la mort sans même s'en apercevoir. Le cœur bat de moins en moins vite,

toutes les fonctions vitales ralentissent, et l'on finit par mourir dans une sorte d'engourdissement.

— Mais qu'arrive-t-il au chanteur ? interrogea un garçon en levant la main. Il meurt aussi ?

— Non, s'il s'arrête à temps, affirma Maîtresse Symphonia. Mais certains continuent à chanter en état somnambulique... Ils dorment debout mais n'en ont pas conscience, et s'obstinent à fredonner comme des mécaniques déréglées. Si bien qu'ils finissent pour mourir en même temps que le rêveur qu'ils avaient pour mission d'endormir.

Un murmure effrayé parcourut la salle. La femme au yeux globuleux ramena le silence en frappant son pupitre avec une baguette de chef d'orchestre.

— Si vous voulez survivre, vous avez intérêt à m'écouter, bande de petits crapauds malodorants ! vociféra-t-elle. Ouvrez vos manuels à la page 5. Je vais vous enseigner les rudiments du chant hypnotique. Si certains d'entre vous sentent qu'ils s'endorment qu'ils arrêtent immédiatement de chanter et se bouchent les oreilles. Compris ?

Élodie mourait de faim, en outre elle avait mal aux pieds d'avoir déambulé tout le jour dans le dortoir. Elle n'avait guère envie d'apprendre à chanter des airs qui vous faisait tomber dans le coma ! Tinki-Pinki lui expédia un coup de coude dans les côtes pour la forcer à s'appliquer.

Pendant trois heures, il leur fallut ânonner des vocalises apparemment absurdes qui tenaient le milieu entre le coassement de la grenouille et le glouglou de la bouteille qu'on vide dans l'évier. Élodie était trop fatiguée pour s'en amuser. Quand l'un des élèves tomba raide sur le sol, Maîtresse Symphonia décida d'arrêter. On se pencha sur le malheureux. Il était mort, le sourire aux lèvres. Sa chanson l'avait tué.

— Voilà ce qui vous arrivera si vous ne savez pas vous arrêter à temps ! gronda la femme maigre. Votre vie n'a

guère d'importance à nos yeux, mais nous ne voulons à aucun prix que vous provoquiez la mort des rêveurs ! Maintenant disparaissez. Je vous attends demain à la même heure. Vous aurez intérêt à vous appliquer. Je vous signale que je perds à peu près trois élèves par cours. A vous de voir si vous voulez en faire partie.

Les apprentis quittèrent la salle en traînant des pieds. La plupart bâillaient et avaient le plus grand mal à garder les yeux ouverts.

— Ce sont les effets du chant hypnotique, grommela Tinki-Pinki. Ce truc est redoutable.

Un surveillant les mena au réfectoire où on leur servit une soupe grumeleuse de radis qui brillaient dans le noir, et qu'on utilisait parfois comme lampe de poche.

— Super ! grogna l'un des garçons, chaque fois qu'on ouvrira la bouche de la lumière montera du fond de notre estomac !

Le lapin expliqua qu'il s'agissait d'un légume très nourrissant mais assez fade. Pour sa part, il préférait les carottes.

Le dîner expédié, les apprentis serviteurs furent conduits dans un dortoir rudimentaire où ils purent s'allonger sur des paillasses. Élodie s'endormit à peine couchée.

*

Le lendemain, tout alla de travers.

Cambriolage à la banque des rêves

Dès le matin les choses commencèrent mal. Plusieurs rêveurs s'agitèrent dans leur lit comme s'ils étaient mal à l'aise. Ils gémissaient et se plaignaient en se retournant d'un flanc sur l'autre. Élodie comprit qu'à ce train-là ils ne tarderaient pas à faire un cauchemar. Elle s'empressa de les bercer et de leur fredonner les bouts de chansons appris la veille, mais rien ne fonctionna.

Alors qu'elle tapotait l'oreiller d'un petit garçon elle s'aperçut qu'on avait répandu des gravillons entre les draps ! Voilà pourquoi les dormeurs se plaignaient... les petits cailloux les blessaient, provoquant dans leur cerveau des rêves désagréables.

« C'est du sabotage ! se dit la jeune fille. Ces graviers ne sont pas venus là tout seuls, quelqu'un les y a mis... »

Immédiatement, elle songea à Nathalie. La fille aux cheveux nattés ne l'aimait pas, et elle avait trouvé là une manière habile de se débarrasser de la petite nouvelle.

Élodie courut d'un lit à l'autre, essayant de nettoyer les draps aussi vite que possible. C'était difficile car il lui aurait fallu être partout à la fois. Elle s'embrouillait dans les berceuses, chantait trop fort...

Alors qu'elle s'apprêtait à nettoyer le dernier lit, le rêveur, un jeune garçon d'une dizaine d'années ouvrit la bouche pour cracher un serpent noir long d'une cinquantaine de centimètres. Élodie fit un bon de côté, échappant de justesse aux crocs du reptile qui semblait de fort méchante humeur. Né d'un cauchemar, le serpent en voulait à la terre entière. Il se mit à onduler sur le sol, se lançant à la poursuite d'Élodie pour la piquer aux chevilles.

La jeune fille recula, terrifiée. La vipère brillait comme un morceau de réglisse ; elle ressemblait davantage à une friandise qu'à un vrai serpent, pourtant elle était dangereuse.

A l'autre bout du dortoir, Nathalie observait la scène, les mains dans les poches, sans faire mine de se porter au secours d'Élodie.

Celle-ci, après avoir échappé de peu à une nouvelle morsure, eut l'idée d'attraper une couverture sur un lit, et de la jeter sur le serpent. Quand la bestiole fut recouverte par l'étoffe, l'adolescente sauta dessus à pieds joints, l'écrabouillant.

Elle s'essuya ensuite le front d'un revers de manche et retourna s'occuper des dormeurs dont elle inspecta la literie à la recherche d'autres mauvaises surprises.

*

A midi, elle retrouva Tinki-Pinki au réfectoire. Le lapin avait entendu parler de sa mésaventure, il en était contrarié.

— Cela me conforte dans l'idée qu'il ne faut pas s'attarder ici, souffla-t-il, nous n'y ferons pas de vieux os. Cette Nathalie te déteste, elle recommencera, jusqu'à ce que Bolbek décide de te punir. Je me suis renseigné, le coffre-fort qui nous intéresse se trouve dans l'aile nord du château. Quand Bolbek demandera des volontaires pour porter la malle aux pièces d'or à la salle des dépôts, il faudra saisir l'occasion. Ce ne sera pas difficile, les serviteurs ont peur d'aller dans cette partie de la forteresse à cause des sentinelles qui ne perdent pas une occasion de les tourmenter. Bolbek nous prendra pour des lèche-bottes et nous confiera la corvée sans se douter de rien.

— D'accord, murmura Élodie. J'ai hâte de m'en aller. Quand mes parents régneront de nouveau sur ce pays je leur demanderai de supprimer cet endroit et de libérer les rêveurs.

— Chut ! lui intima le lapin, tu parles trop fort. Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire.

Élodie attendit le soir avec impatience. Sa récolte de pièces d'or fut plutôt mince ; mais quand Bolbek réclama des volontaires pour pousser la malle contenant la recette de la journée jusqu'à la salle des dépôts, elle se dépêcha de lever la main.

— Alors, la nouvelle, ricana Nathalie dans son dos, on fayotte ?

Élodie et le lapin empoignèrent la malle montée sur roulettes et entreprirent de la pousser à travers les corridors du château. Bolbek avait bouclé la serrure au moyen d'un gros cadenas afin de leur épargner la tentation de voler quelques écus au cours du transport.

Tinki-Pinki s'était renseigné sur le chemin à suivre, néanmoins, l'itinéraire était si compliqué qu'ils durent demander leur chemin à un valet.

— Soyez prudents, leur recommanda celui-ci. La salle des coffres est comme une fosse aux lions. Je ne vous conseille pas de vous en approcher de trop près.

Après avoir longuement erré dans les couloirs grisâtres, ils arrivèrent enfin au bureau de la comptabilité où on les délesta de la malle.

Ils firent alors mine de s'en retourner docilement, mais le lapin bifurqua vers la droite au premier carrefour.

— Tu vois cette meurtrière ? demanda-t-il en désignant une ouverture dans le mur moisi, elle donne sur une cour intérieure. Un adulte ne pourrait s'y faufiler, un enfant si...

— Je suppose que « l'enfant » ce sera moi ? grogna Élodie.

— Évidemment. Tu descendras dans la cour au moyen d'une corde à nœuds. En bas, tu découvriras une courette étroite. Une espèce de fosse aux ours... Le coffre-fort qui contient tes souvenirs s'y trouve. Je préfère te prévenir, *c'est un coffre vivant*. Il a des pieds... Il peut courir, sauter. C'est d'ailleurs ça qui le rend dangereux car il

bondit sur les gens qu'il ne connaît pas et les écrase contre le mur, comme un marteau-pilon.

— Quoi ? protesta Élodie. Et tu veux m'expédier là-bas ?

— Ne discute pas, coupa Tinki-Pinki. Je vais te faire la courte échelle, jette un coup d'œil par la meurtrière.

L'adolescente obéit. Le lapin avait vu juste, elle était assez mince pour s'insinuer dans l'ouverture sans courir le risque d'y rester coincée.

Penchée au-dessus du vide, elle regarda en bas.

Un gros cube d'acier monté sur des pieds d'éléphant faisait les cent pas au fond de la fosse de granit. Tout autour de lui, s'étalaient les squelettes des voleurs imprudents qu'il avait aplatis contre les murs. Leurs os craquaient sous ses grosses pattes. Soudain, il sentit qu'on le regardait et se pencha en arrière en renflant, comme s'il cherchait à repérer où se cachait l'intrus. Au-dessus de la porte qui lui tenait lieu de ventre, Élodie distingua une sorte de nez aux narines palpitantes.

Le coffre parut mécontent d'être observé, car il se jeta de toutes ses forces contre le mur, faisant trembler les pierres de la maçonnerie. Surprise, la jeune fille poussa un cri aigu et fit un bond en arrière. Perdant l'équilibre, elle dégringola sur le lapin. Tous deux se retrouvèrent empêtrés sur le sol.

— Tu en as assez vu, murmura Tinki-Pinki, fichons le camp avant d'être repérés. Cet imbécile de coffre-fort risque d'ameuter la garde à force de se cogner contre la muraille.

— Tu es complètement fou, protesta Élodie, si je descends dans cette cour le cube d'acier va m'aplatir aussitôt, je n'ai aucune chance de réussir !

— Tu te trompes, il existe un moyen... Tu as remarqué qu'il n'a pas d'yeux ?

— Oui... mais il possède une espèce de nez.

— Exactement. Il est aveugle mais utilise son flair pour identifier ceux qui l'approchent. Quand il ne reconnaît pas une odeur, il devient fou furieux et écrabouille l'intrus en

se jetant sur lui. Comme il pèse deux tonnes, ça lui est assez facile.

Élodie fulminait. Elle se demanda si le lapin rose avait perdu la raison. Prise en sandwich entre le cube d'acier et le mur de granit, elle serait aplatie comme une saucisse sous un rouleau compresseur !

— Ne fais pas cette tête ! lança Tinki-Pinki. Par la Grande carotte verte ! si je t'envoies là-bas c'est que j'ai le moyen de vaincre cette stupide boîte de fer. Son point faible c'est justement son nez ! Son flair ! S'il attrapait un rhume, s'il se mettait à éternuer jour et nuit, il ne serait plus capable de sentir quoi que ce soit.

— Oh ! je commence à comprendre, fit la jeune fille. Et tu as justement un échantillon de rhume en conserve, là, dans ta poche ?

— Pas moi, mais Thierry de Montpéril pourrait nous fournir ça. Il suffit de le lui demander.

Élodie glissa aussitôt la main sous sa blouse et se frotta l'épaule. Elle n'était pas mécontente de revoir le jeune homme. En fait, elle se demandait si elle n'était pas en train de tomber un peu (oh ! rien qu'un tout petit peu...) amoureuse de lui ?

Le garçon se matérialisa dans la pénombre du couloir. Tinki-Pinki le pria d'interrompre ses courbettes et lui exposa la situation en le suppliant de faire vite car des gardes pouvaient surgir à tout moment.

Thierry fronça les sourcils, fouilla dans son pourpoint et en sortit une fiole de verre bouchée à la cire.

— Voilà, dit-il, c'est le virus de la grippe éternueuse. Très efficace, mais il faudra le jeter exactement sur le nez du coffre-fort, pour qu'il s'y brise. Son action est immédiate mais limitée dans le temps. Pour ne pas être contaminée lorsqu'elle s'approchera du coffre votre altesse devra avaler cette pilule.

Il remit à Élodie la fiole et un gros cachet jaune.

— Tout ça est super intéressant, grogna la jeune fille, mais je ne vois pas en quoi les éternuements du coffre-fort me permettront de récupérer ce qu'il contient.

— Réfléchis un peu ! s'impatienta le lapin. Ce virus est affreusement virulent. Dès qu'il sera contaminé, le coffre va se mettre à éternuer sans relâche, jour et nuit, à raison d'un éternuement toutes les dix secondes. A ce régime-là, il sera totalement épuisé au bout de vingt quatre heures. Quand tu descendras dans la cour, non seulement il ne flairera pas ta présence, mais il sera dans l'incapacité de réagir lorsque tu ouvriras la porte qui donne accès à son ventre.

— J'espère que tu ne te trompes pas, soupira Élodie, sinon je finirai en chair à pâté.

— Maintenant il s'agit de bien viser, remarqua Thierry. Votre altesse doit veiller à ce que le tube s'écrase sur le nez du coffre. S'il tombe sur le sol, le virus perdra de son efficacité et les éternuements ne seront pas assez violents.

— Tu ne veux pas le faire à ma place ? demanda la jeune fille.

— Ce serait avec plaisir, répondit le garçon, mais mes épaules sont trop larges, je ne parviendrai pas à me faufiler par la meurtrière.

— D'accord, gémit Élodie, résignée. Allons-y puisqu'il n'y a pas d'autre solution.

Le tube à la main, elle se hissa dans l'ouverture grâce aux efforts conjoints du lapin et du jeune chevalier. De nouveau, le coffre-fort trépigna de rage en détectant son odeur. Il n'aimait visiblement pas qu'on empiète sur son territoire. Ses grosses pattes piétinèrent les squelettes entassés au fond de la cour, achevant de les réduire en miettes.

« Il a vraiment l'air méchant, songea l'adolescente. Si je rate mon coup, il m'écrabouillera comme une tomate mûre. »

Levant le bras, elle visa le mufle du cube d'acier avec soin. Elle n'était pas trop sûre d'elle car elle n'avait jamais pratiqué ces jeux de garçon. Elle fut très soulagée lorsqu'elle vit la fiole se briser sur le groin du coffre-fort, et le produit lui dégouliner dans les narines.

— Vite ! en arrière ! commanda Thierry. Ce n'est le moment d'attraper la grippe en même temps que cette ignoble créature.

Élodie fut troublée quand les mains du garçon l'empoignèrent par la taille pour l'aider à descendre de son perchoir.

« Oh ! la, la ! songea-t-elle, je suis en train de me mettre dans une drôle d'histoire. Est-ce vraiment raisonnable de tomber amoureuse d'un tatouage imprimé sur une épaule ? »

— Parfait, siffla Tinki-Pinki en se frottant les mains. Nous reviendrons dans vingt-quatre heures. Maintenant il s'agit de donner le change jusque là... et de conserver notre tête !

Élodie éprouva un pincement au cœur en voyant Thierry se dématérialiser. Mais bon, elle était princesse et lui simple chevalier... il n'y avait sûrement rien à espérer de ce côté-là.

« L'ennui, se dit-elle, c'est que je ne me sens pas du tout princesse. Cela viendra peut-être lorsque j'aurai récupéré mes souvenirs. J'espère que je ne changerai pas trop. Pourvu que je ne me transforme pas en une horrible pimbêche prétentieuse et stupide... »

Elle aurait voulu parler de ses craintes avec le lapin rose, mais celui-ci avait d'autres chats à fouetter.

*

Le reste de la journée s'écoula sans incident. Trois nouveaux élèves moururent pendant le cours de chant de Maîtresse Symphonia. Les berceuses magiques avaient à tel point ralenti leurs fonctions vitales que leur cœur avait tout bonnement cessé de battre.

Pendant la nuit, alors qu'elle se retournait sur sa paillasse, Élodie eut la satisfaction d'entendre un bruit lointain qui la rassura quelque peu : c'était le coffre-fort prisonnier de la cour intérieur qui éternuait à s'en arracher

les narines. Le stratagème de Tinki-Pinki fonctionnait comme prévu, mais le plus dur restait encore à faire.

*

La journée du lendemain parut interminable aux deux amis. Ils durent donner le change dans le dortoir des rêveurs alors qu'ils brûlaient de courir cambrioler le coffre-fort enrhumé.

Il leur fallut hélas attendre le soir pour être enfin chargés de la convoier la malle de pièces d'or jusqu'à la comptabilité.

Une fois celle-ci remise aux trésoriers de la forteresse, ils se glissèrent dans le labyrinthe des corridors pour rejoindre la cour intérieure. Au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient les étouffements prenaient l'allure de véritables détonations.

— Je me suis procuré une corde, expliqua le lapin, je suis venu la cacher ici pendant la nuit. Elle est dans ce recoin. J'ai aussi un panier, tu y entasseras les gâteaux contenus dans le coffre. N'en oublie aucun, prends-les tous, même ceux qui te paraissent dégoûtants. Je te rappelle que les mauvais souvenirs ont toujours un aspect rébarbatif.

— Tu avais parlé de crottes de chien...

— Oui, mais ça peut être autre chose. Je ne sais pas, moi : des tartines à la confiture de rat, des pots de compote d'araignées rouges... Des crêpes de cheveux sales. Ne les laisse pas de côté. Les mauvais souvenirs nous apporteront davantage d'informations que les bons. Ils nous indiqueront où tes parents sont détenus.

— Je sais ! couina Élodie à bout de nerfs. Tu me l'as déjà dit. Je ne suis pas totalement idiote, même si je ne suis pas encore une vraie princesse.

— C'est que tout cela est très important, s'excusa le lapin. Et pour le moment tu raisones encore comme une collégienne de douze ans.

— Par pitié, quand je serai redevenue princesse ne me donne pas du « votre altesse » ou des trucs de ce genre, lança la jeune fille, ça me gave grave.

— Ça ne risque pas ! ricana Tinki-Pinki, nous les lapins, sommes très insolents et assez peu respectueux des coutumes. Nous n'avons foi qu'en la Grande Carotte Verte.

— Comment ferons-nous pour quitter la forteresse ? s'inquiéta l'adolescente. Les gardes nous laisseront-ils passer ?

— Bien sûr, seuls les rêveurs sont prisonniers. Rappelle-toi que nous sommes venus de notre plein gré. Les valets se font engager par goût de l'or, pour amasser les pièces que leur abandonne Bolbek. Ils peuvent partir quand ils en ont envie. La plupart s'obstinent néanmoins à rester, pour amasser plus d'écus, même si cela leur fait risquer la décapitation.

Ils se turent car la meurtrière dominant la fosse de granit s'ouvrait devant eux.

— Prend ton cachet, ordonna le lapin en allant récupérer la corde qu'il avait roulée derrière une armure. Inutile d'attraper toi aussi la grippe éternueuse. Et ne reste pas trop longtemps en bas. Cet antidote ne te protégera pas plus de trente minutes.

Élodie avala le comprimé et s'appliqua à discipliner les battements de son cœur. En réalité, elle mourait de peur !

Tinki-Pinki attacha l'une des extrémités de la corde à un pilier et jeta l'autre par la fenêtre, puis il aida l'adolescente à se hisser jusqu'à la meurtrière. Élodie passa les jambes dans l'ouverture, et empoigna les nœuds du cordage. Après quoi, elle se laissa pendre dans le vide, le nez à dix centimètres de la muraille.

A quinze mètres au-dessous d'elle le coffre-fort se tenait assis dans un angle de la fosse. Il paraissait exténué et la morve lui coulait du nez comme l'eau d'une fontaine. Toutes les dix secondes, un nouvel éternuement le secouait. On avait l'impression qu'il allait tomber en morceaux d'un instant à l'autre.

Nœud après nœud, Élodie se laissa glisser vers le bas en essayant de ne pas penser aux ossements tapissant la cour.

Quand ses semelles touchèrent le sol, elle faillit perdre l'équilibre car elle avait posé la semelle sur un crâne à moitié écrasé qui, la contemplant de son unique orbite, semblait penser : « T'en fais pas, poulette, dans trois secondes tu seras *beaucoup* plus mince ! Plus besoin de régime pour jouer les reines de beauté ! »

Élodie gonfla ses poumons et s'avança vers le coffre-fort en zigzaguant entre les squelettes démantibulés. L'horrible boîte d'acier ne lui prêta aucune attention.

Alors, très vite, la jeune fille s'agenouilla et saisit la poignée soudée sur la porte donnant accès au ventre du coffre. Décidée à en finir, elle l'ouvrit en essayant d'éviter les gouttes de morve qui tombaient du nez de la bestiole.

A l'intérieur de la cavité elle distingua trois étagères couvertes de gâteaux. Certains à la crème, d'autres tout noirs, aux formes déplaisantes, et qui ressemblaient à des araignées trempées dans du chocolat chaud.

Rapidement, elle les transféra dans le sac en osier remis par Tinki-Pinki.

Le coffre-fort poussa un grognement de protestation et s'agita comme s'il essayait de se remettre debout.

« Oh ! pensa Élodie, il n'est pas aussi épuisé que nous le pensions. Il se rend parfaitement compte de ce qui se passe. »

— Vite ! cria le lapin depuis la meurtrière, je crois qu'il va t'attaquer. Grimpe !

Élodie courut jusqu'à la corde et l'empoigna. Elle entendit dans son dos les grognements du coffre-fort qui se mettait debout et l'horrible craquements des os explosant sous ses pattes.

Le souffle court, elle se hissa le long du filin aussi rapidement que possible. Le coffre se jeta contre la muraille, la manquant de dix centimètres à peine.

« Heureusement qu'il n'a pas de mains ! songea l'adolescente, sinon il saisirait de la corde pour la secouer et me faire tomber. »

Quand elle arriva au sommet, elle tremblait de tous ses membres.

— Fichons le camp, haleta le lapin. Les gesticulations de cet imbécile vont attirer les gardes. Il faut sortir du château avant que l'alerte ne soit donnée. Tu as bien pris tous les gâteaux, même ceux qui avaient l'air immangeables ?

— Oui, bredouilla Élodie, mais je préfère ne pas y penser pour l'instant.

— Okay, fit Tinki-Pinki, dès que nous serons sortis du manoir tu déplieras le sac kangourou ; nous enfourcherons Poko et il nous conduira à l'autre bout de la plaine. Les soldats auront beau pédaler comme des diables sur leurs bicyclettes rouges, ils ne nous rattraperont pas.

Une indigestion de mauvais souvenirs

Élodie avait pensé qu'une promenade à dos de kangourou serait amusante, elle découvrit qu'il n'en était rien. Accrochée au cou de l'animal, elle fut secouée de manière affreuse et se crut à deux doigts de vomir tout ce qu'elle avait avalé depuis dix jours.

Néanmoins, les sauts prodigieux de Poko permirent aux deux fugitifs de s'éloigner du château avant que les gardes ne comprennent ce qui se passait.

Dès qu'ils furent hors de danger le kangourou cessa de bondir et ses cavaliers purent enfin poser pied à terre. Élodie s'agenouilla dans l'herbe et ouvrit le sac à souvenirs. Les gâteaux s'étaient un peu mélangés sous l'effet des secousses mais on distinguait sans mal ceux qui étaient bons des... *autres*.

Elle les aligna sur le sol d'une main hésitante. Il y avait là des religieuses, des éclairs, des babas au rhum, des mokas et... des *trucs* étranges qu'elle ne parvenait pas à identifier.

— On dirait des araignées géantes qu'on aurait trempées dans du chocolat bouillant et saupoudrées de sucre... murmura-t-elle le cœur au bord des lèvres.

— Ce sont tes mauvais souvenirs, expliqua Tinki-Pinki, ou du moins leur représentation symbolique. Je sais qu'ils ne sont pas très appétissants mais tu dois tout de même les manger. Sinon ta mémoire sera pleine de trous.

— Je sais, gémit l'adolescente. Pour me donner du courage je vais commencer par les bons.

— Si tu veux, soupira le lapin, mais ne t'en gave pas, tu n'aurais plus faim pour la suite.

Élodie s'empara d'un baba au rhum et mordit dedans en fermant les yeux. A la seconde même où la saveur de

la pâtisserie envahissait sa bouche des images colorées explosèrent dans son esprit.

Elle voyait... un palais, des serviteurs se pressant autour d'elle... des chambrières lui présentant de belles robes, des valets d'écurie harnachant à son intention de magnifiques poneys à crinière d'argent...

« Oh ! songea-t-elle, c'est ma vie que je vois défiler... Ma vie d'avant... ma vraie vie ! »

A tâtons, elle saisit un deuxième gâteau...

Cette fois elle fut emportée dans un tourbillon d'images et de sensations. Elle avait l'impression qu'on projetait un film tonitruant sur les parois de son crâne. Tout lui revenait en vrac, et cette tornade d'informations lui flanquait le vertige.

Elle comprit qu'elle avait mené la vie dorée mais solitaire des petites princesses. Élevée par des nurses, elle avait très peu vu ses parents hors des circonstances officielles. Elle se rendit compte qu'elle les connaissait moins bien que les servantes qu'elle côtoyait tous les jours et qui s'occupaient d'elle avec dévouement.

Elle se rappela les longues heures d'ennuis passées en compagnie des précepteurs qui essayaient de lui enseigner l'histoire du pays des rêves et de la préparer à son métier de princesse. Leur bavardage soporifique lui emplissait les oreilles comme des grignotements d'insectes.

Par bonheur, au milieu de tout cela, il y avait les visites de son jeune oncle, Boro ; le plus sympa, le plus gentil des oncles... Un jeune homme un peu fou, terriblement gamin, pas du tout raisonnable, qui lui offrait de formidables cadeaux, la faisait rire aux larmes et l'entraînait dans des courses endiablées.

Boro... oui, le gentil Boro... comme elle l'avait aimé ! Il avait été son rayon de soleil dans l'univers amidonné du palais.

Boro... avec son grand sourire étincelant, ses cheveux coiffés en pétard et son uniforme bleu boutonné de travers auquel il manquait toujours une épaulette.

Boro... *de son vrai nom Boromidas.*

Élodie roula dans l'herbe, incapable de conserver plus longtemps son équilibre.

— Ça va ? s'inquiéta Tinki-Pinki. Tu fais une drôle de tête.

— Je suis en train de redevenir moi-même, gémit Élodie. Être princesse, c'est moins drôle que je le croyais.

— Je suis désolé d'insister, fit le lapin, mais il va falloir t'attaquer aux mauvais souvenirs avant d'être malade. Si tu vomis tu redeviendras amnésique.

— D'accord, soupira la jeune fille en saisissant l'une des araignées au chocolat. Finissons-en !

Se préparant au pire, elle croqua une patte de la tarentule et fit une horrible grimace. Sous le chocolat, le goût était atroce ! Un peu comme de la bouillie de vers de terre arrosée de pipi de chat... mais dans la version « sans sucre ajouté ».

D'autres souvenirs déferlèrent dans son crâne avec le sifflement d'un méchant blizzard. Elle se rappela ce jour où Oncle Boro l'avait emmenée faire du ski sur les nuages. Au début tout semblait super, puis Boro l'avait encouragée à dévaler une pente abrupte en lui lançant : « T'es pas cap' ! » Élodie n'avait pas résisté au désir de lui prouver le contraire. Le problème c'est que la pente nuageuse l'avait amenée droit dans une caverne... Une caverne habitée par un yéti rouge (la race réputée la plus colérique !). Le singe géant s'était lancé à sa poursuite pour lui arracher la tête. Quelle peur elle avait eue ! Planté sur ses skis, au sommet de la colline, Boro n'avait pas fait un geste pour lui venir en aide. Et, quand plus tard elle lui avait dit :

— Tu aurais pu venir à mon secours, tout de même !

Il avait répliqué nonchalamment, en étouffant un bâillement d'ennui.

— Pourquoi ? Il était sympa ce yéti, il voulait juste jouer, c'est toi qui as paniqué. Tu es trop trouillarde, ma vieille !

Il y avait eu également ce déguisement de grenouille que Boro lui avait offert pour le Mardi Gras.

— C'est un costume magique, avait-il expliqué. Quand tu l'auras enfilé, tu pourras faire des bonds fabuleux, comme les grenouilles.

— Cool ! s'était exclamé Élodie en se dépêchant de revêtir le justaucorps de peau verte.

Boro n'avait pas menti. Dès la première détente des jambes, Élodie bondit par-dessus les arbres du parc ! C'était méga génial ! Au bout de trois ou quatre bonds, elle était déjà à six kilomètres du palais royal, loin des gouvernantes et des précepteurs qui l'empêchaient toujours de s'amuser. C'est à ce moment-là que le déguisement se mit à rétrécir, lui comprimant horriblement la poitrine. Elle roula sur le sol, incapable de respirer, la figure déjà toute bleue. Elle serait morte étouffée si un bûcheron qui se trouvait là par hasard n'avait pas fendu le costume avec son coutelas.

— C'était horrible ! expliqua-t-elle à Oncle Boro, j'avais l'impression qu'un boa resserrait ses anneaux sur moi.

— Tu exagères sûrement, bâilla le jeune homme occupé à arranger ses cheveux devant la glace. Sans doute as-tu plongé dans une mare, aussitôt le déguisement a rétréci sur toi. Je t'avais bien dit de ne pas le mouiller ? Oui ? *Non* ? Je ne sais plus... Pas la peine d'en faire une histoire puisque tu es là.

A cela s'ajoutait l'épisode du cerf-volant géant. Un magnifique cerf-volant de soie bleue qu'on enfilait sur ses épaules comme un sac à dos, grâce à des courroies.

— Tu vas courir face au vent, lui ordonna Boro. La bourrasque te soulèvera dans les air et tu planeras au milieu des nuages. Super, non ? Moi, je tiendrai la ficelle. Tu n'auras qu'à tirer trois fois dessus quand tu auras envie de redescendre.

Les dix premières minutes furent fantastiques. Élodie grimpa dans le ciel telle une feuille morte aspirée par un tourbillon. Les oiseaux volaient autour d'elle. Elle n'avait qu'à tendre la main pour leur caresser les plumes !

Et puis... et puis les nuages devinrent noirs, chargés d'éclairs rugissant. Effrayée, elle tira sur la ficelle pour prévenir son oncle qu'il devait la ramener à terre avant que l'orage n'éclate. Elle tira, tira en vain... Boro ne semblait pas comprendre le message. Pendant ce temps les nuages se rapprochaient. Élodie se sentir incroyablement petite au milieu de ces montagnes de fumée noire. Dans le ventre des nuées, les éclairs grondaient comme des lions en cage.

— Boro ! Boro ! hurla l'adolescente accrochée au cerf-volant géant.

Alors le tonnerre éclata. Un trait de feu jaillit d'un nuage, frôla l'oreille droite d'Élodie pour frapper le cadre du cerf-volant dont la toile s'enflamma aussitôt. La jeune fille comprit que si elle ne sautait pas dans le vide elle allait être brûlée vive. Au moment où elle glissait ses bras hors des lanières, elle remarqua que l'armature du cerf-volant était en cuivre ! *Un métal bien connu pour attirer l'électricité !* On aurait voulu la faire foudroyer qu'on ne s'y serait pas pris autrement.

Elle se jeta dans le vide, les bras écartés pour ralentir sa chute... Un grand oiseau qui passait par là se plaça sous elle pour lui servir de véhicule, et c'est cramponnée à son cou qu'Élodie rejoignit la terre ferme.

— Je ne sais pas comment tu t'es débrouillée, lui reprocha Oncle Boro, mais tu as fichu le feu à ton beau cerf-volant. Ce n'est pas très sympa. Il m'avait coûté les yeux de la tête.

— Il était en cuivre ! protesta Élodie. Tu ne le savais pas ? Il n'y a rien de mieux pour attirer la foudre.

— Oh, c'est vrai ? s'étonna le jeune homme. Je vais de ce pas me plaindre à l'artisan qui me l'a vendu. J'espère qu'il me remboursera.

*

Élodie se prit la tête entre ses mains.

— Comment ai-je pu être aussi naïve ? gémit-elle à l'intention de Tinki-Pinki. Je croyais qu'il était seulement distrait. Je ne me doutais pas qu'il essayait de me tuer !

— Ça va ? lui demanda le lapin. Pas trop mal au cœur ?

— Je résiste, bredouilla la jeune fille. Donne-moi une autre araignée, j'ai hâte d'en avoir fini.

Rassemblant son courage, elle engloutit un deuxième arachnide³ au chocolat noir. Les pattes velues croustillèrent sous ses dents comme des gaufrettes fourrées à la crème de momie.

Cette fois, elle se vit, demandant audience à son père, le roi Miraflor IV, un bel homme à la moustache élégante, sanglé dans un uniforme constellé de médailles militaires. Il était assis dans la grande salle du trône, fumant négligemment une cigarette au tabac de volubilis.

— Père, lui disait Élodie, je voudrais vous faire part du comportement étrange d'Oncle Boro. Par trois fois déjà, les distractions qu'il m'a proposées ont failli me coûter la vie, je me demande si...

— Allons, ma chère fille, coupait aussitôt le roi. Ne bâtissez pas un roman. Boromidas est une tête folle, un artiste, mais il vous adore, soyez-en sûre. Peut-être est-ce vous qui vous montrez imprudente ? Y avez-vous réfléchi ?

Vexée de pas être prise au sérieux, Élodie alla visiter sa mère, la reine Isobel, mais celle-ci lui tint le même langage :

— Vous déraisonnez, ma fille ! s'écria-t-elle. Boro est mon frère, de plus c'est un vrai chou ! Un garçon délicieux que toutes les jeunes filles de la cour voudraient épouser. C'est un poète, voilà tout ! Il est incapable d'exercer la moindre charge politique. Je pense le faire nommer responsable des distractions royales, mais je ne suis même pas certaine qu'il puisse exercer un emploi aussi léger !

³ Nom scientifique des araignées.

Le roi et la reine changèrent d'avis le matin où le « gentil » Boromidas, le poète distrait, l'agréable farceur au sourire étincelant, fit irruption dans leur chambre escorté de chevaliers brandissant des épées ! L'instant d'après, ils étaient chargés de chaînes, bâillonnés et jetés dans le carrosse de fer qui les conduirait à la prison secrète où ils seraient tenus enfermés jusqu'à ce que Boromidas en décide autrement.

Élodie, elle, eut tout de même le temps d'expédier une gifle à son oncle, juste avant que les chevaliers ne lui attachent les mains dans le dos.

Boromidas se frotta la joue en ricanant. Il n'avait plus rien du jeune homme rêveur qu'Élodie avait connu. Même ses dents semblaient soudain plus pointues !

— Tu vas le regretter, affreuse petite dinde ! rugit-il. Puisque tu t'es obstinée à sortir vivante de tous les pièges que je t'avais tendus je vais t'exiler à jamais dans le monde réel. Mon magicien va te priver de tes souvenirs, de cette manière tu ne te rappelleras plus rien. Tu vas oublier le royaume des songes, tu mèneras une horrible et ennuyeuse existence dans ce territoire triste à pleurer qu'on nomme la Réalité. Ce sera ta punition ! Oui, je vais te faire subir un châtement plus terrible que la pendaison, que l'écartèlement, que la mort sur le bûcher : *tu vas devenir collégienne !*

— Non, pas ça ! supplia Élodie au comble de la terreur. Pitié ! Pas collégienne ! pas...

Mais, déjà, les gardes l'emmenaient comme un paquet de linge sale.

*

— Hé ! lança le lapin, réveille-toi. Tu es verte ! Tu es certaine de vouloir continuer ?

— Non, haleta l'adolescente. Ça ira pour aujourd'hui. Il ne faut pas abuser des bonnes choses. De toute manière je sais maintenant où sont enfermés mes parents. Nous allons pouvoir les libérer.

Le jeu du temps

Ils se dépêchèrent de reprendre la route. Pendant trois jours Élodie dut se gaver de pastilles digestives car les araignées chocolatées lui pesaient sur l'estomac. Au bout d'un moment elle devint moins verte et cessa d'avoir envie de vomir dès que la carriole tressautait sur un caillou.

— Tu es sûre de la direction ? s'inquiéta Tinki-Pinki.

— Oui, répondit l'adolescente. Dans mes souvenirs j'entends nettement Oncle Boro ordonner à ses gardes « Emmenez-les chez le magicien jardinier, sur la colline des chèvres bourreaux »... Cela te dit-il quelque chose ?

— Non, avoua le lapin. Il doit s'agir d'une prison secrète où l'on enferme les détenus de sang royal. Quant à la colline des chèvres bourreaux, je sais qu'elle se situe à trois kilomètres d'ici, mais je n'y suis jamais allé, c'est un territoire interdit, entouré de pièges.

Ils arrivèrent bientôt en vue d'une butte de terre aride au sommet de laquelle se dressait un château délabré. Un écriteau planté en travers du chemin annonçait :

Attention ! Danger ! Vous allez bientôt pénétrer sur le territoire du damier maudit. Avant d'entamer la partie, veuillez prendre connaissance de la règle du jeu. Sachez que toute tentative de tricherie sera punie de mort.

Élodie descendit de la charrette. Devant elle s'étendait une plaine curieusement agencée. C'était une sorte de pelouse géante où alternaient des carrés de gazon vert tendre et des carrés de pierre nue. Le tout ressemblait effectivement à un damier.

— Je crois qu'il est temps de demander conseil à Thibault de Montpérial, suggéra le lapin rose.

Élodie s'empressa de se frotter l'épaule pour faire apparaître le jeune chevalier. Celui-ci se matérialisa, l'air soucieux.

— Votre altesse court un grand danger, s'empressa-t-il de déclarer. Le damier est l'équivalent d'un champ de mines. Certaines cases sont piégées. Si l'on marche dessus, on s'expose à de terribles représailles.

— Elles explosent ? demanda Élodie.

— Non, expliqua Thibault, elles vous aspergent d'un produit magique qui vous fait vieillir ou rajeunir, c'est selon.

— Vieillir de combien ? Rajeunir de combien ? grogna Tinki-Pinki.

— Ça dépend de la case, soupira Thibault. Parfois de trois mois, parfois de dix ans ! Si bien qu'avant d'avoir parcouru la moitié du damier on peut se retrouver changé en vieillard ou en bébé... Dans l'un ou l'autre cas, on n'a plus tellement de chance d'atteindre le château.

Élodie écarquilla les yeux sous l'effet de la surprise. Elle avait beau avoir récupéré une partie de ses souvenirs, elle avait encore du mal à ne pas s'ébahir des prodiges dont le pays des songes semblait si peu avare.

— Et comment joue-t-on ? s'enquit-elle d'une voix qui tremblait.

— C'est tout bête, dit Thibault. On choisit une case, au hasard, et l'on marche dessus. Ensuite, on regarde ce qu'il y a d'écrit sous l'herbe. Il faut suivre les indications très scrupuleusement. A la moindre tricherie, le sol s'ouvre et vous avale aussitôt. La terre vous dévore et recrache vos ossements. Votre altesse s'en rendra vite compte, le damier est couvert de squelettes éparpillés.

— Par la Grande Carotte Verte, haleta Tinki-Pinki. Je ne m'attendais pas à un piège aussi tordu ! Que se passe-t-il si l'on se déplace uniquement sur les cases qui ressemblent à des dalles de pierre ?

— Tu n'as pas compris, insista le jeune chevalier. On ne peut pas choisir ses déplacements. Il faut obéir aux

indications qui apparaissent sur les cases. Si tu lis « sautez trois cases en diagonale vers la droite » ne t’amuse pas à en sauter quatre ou à te tromper de sens. A la seconde même où tu toucheras le sol, celui-ci s’ouvrira comme une grande gueule béante pour t’avaler !

— Oups... gémit le lapin.

— Je vais vous donner des comprimés magiques, annonça Thibault en fouillant dans la pochette de cuir pendue à sa ceinture. Les bleus font vieillir, les roses vous rajeunissent. Le nombre d’années est indiqué dessus. Vous voyez : 4 signifie 4 ans, 10, dix ans, et ainsi de suite. Ne les perdez pas, je n’en ai pas d’autres. Avalez-les dès que vous sentirez que votre corps se transforme, si vous attendez trop longtemps vous ne serez peut-être plus en mesure de le faire.

— Pourquoi ? s’enquit Élodie.

— Parce que certaines cases peuvent vous faire rajeunir de dix années d’un seul coup. Ça signifie que votre Altesse se retrouvera propulsée à l’âge de deux ans et qu’elle ne disposera plus d’assez de réflexion pour penser à prendre ses cachets. Elle sera redevenue un bébé, ou presque...

— Et si tu restais avec moi pour m’aider ? suggéra l’adolescente.

— Impossible, deux personnes n’ont pas le droit de se tenir sur la même case. Si cela se produit, elles sont aussitôt dévorées par le sol.

— Et si je grimpais sur ton dos ? Il n’y aurait que tes deux pieds qui toucheraient l’herbe...

— Non, Votre Altesse, ça ne marcherait pas. C’est un damier magique, il détecterait la supercherie et nous avalerait tous les deux. Je ne pourrais pas vous aider pendant la traversée. Ne m’appelez surtout pas, cela causerait votre perte. Il faut jouer sans tricher.

— D’accord, soupira Élodie, déçue.

Puis elle se redressa, traversée par une subite illumination.

— J’ai trouvé ! triompha-t-elle. Utilisons Poko le sac kangourou. Nous monterons sur son dos et il sautera par-

dessus le damier. Il est bien assez fort pour réussir un bond qui nous amènera directement au pied de la colline, non ?

— Non, ce serait considéré une tricherie, fit sombrement Thibaut. On n'a pas le droit d'enjamber le damier, ou d'utiliser un avion, un ballon dirigeable ou encore un oiseau pour se rendre sur la colline. Si on tente le coup, la foudre sort des nuages et s'abat sur le tricheur, le réduisant en cendre.

Tinki-Pinki se gratta l'oreille droite, ce qui, chez lui, était le signe d'une grande perplexité.

— Pas moyen de ruser, hein ? grommela-t-il. Je devrais peut-être y aller tout seul ?

— Pas question ! protesta l'adolescente, ce sont mes parents, je dois les délivrer moi-même. (se tournant vers Thibault, elle demanda :) comment mon oncle a-t-il emmené le roi et la reine là-bas ?

— C'est lui qui a dessiné le damier, murmura le garçon. Je suppose qu'il connaît le secret des cases. Il sait donc comment s'y déplacer sans danger.

Les trois compagnons s'approchèrent de la limite du damier. La rangée des premières cases s'étirait devant eux comme une ligne frontière. Dès qu'ils y auraient posé le pied la partie commencerait.

Les carrés d'herbe étaient soigneusement tondus et d'un beau vert tendre. Ils donnaient envie de s'y allonger pour faire une petite sieste. Les dalles de pierre blanche étaient, quant à elles, parfaitement polies et ressemblaient à du marbre.

— Ne cédez surtout pas à la tentation de la tricherie, insista Thibault. C'est là le piège dans ce genre de partie. Arrivé au milieu du damier on commence à céder à la panique, on perd la tête, on ne désire plus qu'une chose : que ça finisse le plus vite possible, alors on fait des bêtises.

Après avoir souhaité bonne chance aux participants il se dématérialisa et reprit son apparence première de tatouage.

Élodie gonfla ses poumons. Elle avait l'estomac plus tortillé qu'un vieil emballage de bonbon.

— Espérons que nous ne retrouverons pas sur la même case, murmura Tinki-Pinki.

Élodie le prit dans ses bras et le serra contre elle de toutes ses forces. Elle s'était beaucoup attachée au lapin rose au cours des dernières semaines et son cœur saignait à la simple idée qu'elle puisse le perdre au cours de la traversée. Elle aurait préféré qu'il reste près de la carriole mais elle savait qu'il n'accepterait jamais. C'était un fier soldat qui ne reculait pas devant le danger.

— Bon, soupira-t-elle, je suppose que c'est le moment d'y aller, hein ?

Ils hésitaient tous les deux, il fallait choisir la première case... C'était le moment crucial, car, de ce choix allait dépendre tout le reste de la partie. Devaient-ils rester l'un près de l'autre ou au contraire s'éloigner ? Ils n'en avaient aucune idée !

Finalement, Élodie posa le pied sur un carré de gazon et s'immobilisa, les mâchoires crispées. Comme il ne se passait rien, elle se pencha et toucha l'herbe. Elle s'aperçut que l'herbe formait une sorte de petit tapis qu'on pouvait soulever. Sous cette étrange carquette, un texte se trouvait imprimé. Elle lut :

Saute trois cases droit devant toi.

« D'accord, se dit-elle en pliant les genoux pour prendre son élan. Trois cases ça va encore, mais il ne faudrait pas que le damier exige beaucoup plus, je n'y arriverai jamais. »

Elle bondit.

« Si, par malheur, je ne tombe pas au bon endroit, se dit-elle, ce sera considéré comme une tricherie... »

Heureusement, elle toucha le sol là où il fallait. Pendant une seconde elle battit des bras pour rétablir son équilibre car elle se sentait sur le point de basculer sur la case voisine. Son cœur cognait à tout rompre.

« Je suis déjà épuisée alors que la partie ne fait que commencer ! » gémit-elle intérieurement.

Elle tourna la tête pour voir où en était Tinki-Pinki. Sa nature de lapin lui donnait un avantage certain sur les humains : il était capable de faire des bonds prodigieux, et le nombre de cases à franchir ne représentait pas pour lui un souci conséquent. Élodie se prit à l'envier.

Elle se pencha pour soulever le tapis d'herbe.

Cette fois, l'inscription disait :

Tu as le choix : tu peux sauter deux cases en diagonale à droite ou à gauche.

Élodie décida d'aller vers la gauche pour ne pas risquer de croiser la trajectoire du lapin rose.

Pendant une dizaine de minutes tout alla bien, puis la chance de la jeune fille tourna.

Elle tomba sur une mauvaise case. Quand elle retourna la carquette de gazon elle lut :

Raté ! Tu vas rajeunir de cinq ans. Cela ne dispensera pas pour autant de sauter trois cases droit devant.

« Zut ! se dit Élodie. 12 moins 5 ça fait 7... Sept ans ! Je vais me retrouver à l'âge de sept ans. Ce n'est pas dramatique. Ça peut encore aller. »

A l'instant même où elle formulait ces paroles elle se sentit aspirée vers le bas. Elle réalisa avec horreur qu'elle était en train de rétrécir ! Cela dura une seconde à peine mais ses vêtements devinrent trop grands. Ses pieds flottaient dans ses tennis et elle marchait sur le bas de son pantalon qui tombait sur ses chevilles.

Elle fut prise de vertige. Ses idées ne lui semblaient plus aussi nettes que lorsqu'elle avait encore douze ans. Elle se demanda si elle devait gober l'un des cachets donnés par Thibault puis décida qu'il valait mieux les conserver le plus longtemps possible.

« Gros problème, pensa-t-elle. A présent mes jambes sont plus courtes, je vais avoir davantage de difficulté à sauter au-dessus des cases. »

Dans les minutes qui suivirent, elle atterrit sur un carré de pierre où il ne se passa rien. Une inscription gravée l'informa que les dalle de marbre étaient neutres. On

pouvait s'y reposer autant de temps qu'on voulait à condition toutefois de se déplacer ensuite de trois cases sur la droite. Élodie s'aperçut qu'elle tremblait de tous ses membres et s'assit pour récupérer. Elle était couverte de sueur.

Les coups suivants ne furent pas plus heureux. D'abord elle vieillit de quinze ans. Cette fois ses habits se déchirèrent aux coutures et elle se retrouva toute nue. Le seul avantage était qu'à 22 ans elle avait de grandes jambes et sautaient plus aisément les cases. Puis elle vieillit une nouvelle fois de vingt années ! Elle avait maintenant 42 ans et commençait à se sentir un peu fatiguée pour ce genre de fantaisie. Elle vit avec horreur que ses cheveux devenaient gris. Elle était totalement déboussolée et se savait près de succomber à la panique. N'y tenant plus, elle avala l'un des comprimés de rajeunissement donnés par Thibaut. Elle régressa à l'âge de 15 ans. A force de grandir et de rajeunir, son corps lui faisait mal car sa chair se trouvait pétrie en tous sens comme de la pâte à modeler, ce n'était pas agréable.

Elle se laissa tomber sur un carré de pierre, épuisée.

Alors qu'elle jetait un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit que Tinki-Pinki s'était changé en un tout jeune lapereau, une petite boule de poil rosâtre dont les oreilles oscillaient sous l'effet de la surprise.

« Oh ! gémit-elle, pourvu qu'il ait encore assez de présence d'esprit pour penser à prendre ses pilules ! »

Elle fut tentée de l'appeler mais se ravisa à la dernière seconde. Le petit lapin ne risquait-il pas de courir dans sa direction ? S'il cédait à ce mouvement irréfléchi, cette infraction au règlement serait considérée comme une tricherie et la terre l'avalerait ! Non, elle ne devait surtout pas se signaler à son attention, ni même le regarder.

Elle commençait à regretter d'avoir entrepris cette traversée. Peut-être avait-elle présumé de ses capacités ?

Deux cases plus loin, elle rajeunit de douze années... Elle avait désormais 3 ans !

Ses idées se brouillèrent. D'un seul coup elle ne se rappela plus ce qu'elle faisait là. Elle s'assit dans l'herbe et se mit à jouer avec ses pieds. C'était drôlement amusant ! Puis elle roula sur le dos au milieu de ses vêtements en loques et suçà son pouce en regardant le ciel. Elle avait faim.

— Les cachets ! lui cria une voix lointaine. Avale un cachet de vieillissement ! Vite ! Ils sont dans la poche de ton pantalon.

C'était Tinki-Pinki qui, ayant repris son apparence normale, se tenait sur une dalle de marbre à trois cases seulement de l'endroit où elle se trouvait.

— Les cachets ! répétait le lapin, les cachets !

Mais Élodie était bien trop petite pour savoir ce qu'était un cachet. Elle regardait le lapin en souriant. Comme il était drôle ! Elle avait envie de courir vers lui pour grimper sur son dos et lui tirer les oreilles.

— Ne bouge pas ! supplia Tinki-Pinki. Ne bouge surtout pas. Reste où tu es... Ne viens pas me retrouver, par pitié, ne bouge pas !

Mais la toute petite fille qu'était devenue Élodie ne comprenait rien à ces mises en garde. Elle trouvait le lapin rigolo ! Il gesticulait comme un jouet mécanique et elle avait de plus en plus envie de courir vers lui.

Elle se redressa, se prit les pieds dans son pantalon et tomba sur le ventre. Mécontente, elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Comme elle braillait, la bouche grande ouverte, Tinki-Pinki en profita pour, d'un mouvement fort habile, lui expédier un cachet dans le gosier. Élodie l'avalait machinalement. Trente secondes plus tard, elle avait treize ans...

— Il s'en est fallu d'un cheveux, haleta le lapin. J'ai bien cru que tu allais sortir de ta case.

— Je ne me rappelle rien, avoua l'adolescente. J'ai la tête pleine de brouillard.

— Normal, soupira Tinki-Pinki. Tu étais trop jeune. Comment te sens-tu ?

— Épuisée, j'ai mal partout. J'ai l'impression d'avoir été frappée par mille marteaux.

— C'est à cause des transformations successives. Si ça continue à ce rythme nos corps vont finir par exploser. Les muscles se détacheront des os pour tomber en tas à nos pieds.

Élodie se dressa sur la pointe des pieds et mesura du regard la distance qui les séparait encore du château.

— Nous avons parcouru la moitié du chemin, constata-t-elle. Espérons que la chance ne nous abandonnera pas.

Rassemblant leur courage, ils reprirent le jeu. Élodie se demandait ce qui se passerait si elle arrivait de l'autre côté du damier sous l'apparence d'une vieille grand-mère après avoir usé tous ses comprimés de rajeunissement... Voilà qui ne serait pas très amusant !

Elle se sentait emplie d'appréhension à la seule idée qu'il leur faudrait emprunter le même chemin pour revenir sur leurs pas !

La partie continua. Au trois quarts du parcours, Élodie eut la malchance de tomber sur une très mauvaise case, et elle se retrouva subitement âgée de 88 ans !

C'était trop... La fatigue et la lassitude lui ôtèrent toute envie de continuer. A quoi bon ? Elle n'aspirait plus qu'à se coucher sur le sol et à dormir. D'ailleurs, elle avait une si mauvaise vue qu'elle distinguait à peine les contours du carré de gazon.

— Courage ! lui cria le lapin. Nous y sommes presque.

Mais Élodie ne l'entendit pas car elle était également sourde.

Il lui fallut un long moment pour se rappeler l'existence des comprimés, dans la poche des vêtements en loques posés à ses pieds. Sa vue était si faible qu'elle ne pouvait lire les chiffres imprimés dessus. Elle décida de les avaler au hasard en se fiant à leur couleur...

Mais quelle couleur était-ce déjà ? Les bleus faisaient-ils vieillir ou rajeunir ? Elle ne s'en souvenait plus. Zut ! elle ne pouvait tout de même pas les avaler au hasard... Par bonheur, le lapin (dont elle avait oublié le nom) lui

indiqua ce qu'elle devait faire. Elle goba docilement les cachets roses. Une minute plus tard, elle avait 20 ans.

— C'est mieux, bredouilla-t-elle, mais c'est encore trop vieux à mon goût... Je ne veux pas grandir trop vite. Je tiens à vivre toute mon enfance !

— On verra ça plus tard, éluda Tinki-Pinki. On touche au but. Hélas, il n'y a presque plus de comprimés. Je ne veux même pas envisager ce qui se passera lorsqu'ils nous faudra faire demi-tour.

Il leur restait chacun deux ou trois coups à jouer. Élodie, paralysée de frayeur, n'osait même plus sauter. Assise sur un carré de pierre, elle se cachait la tête dans les mains. Il fallut toute l'insistance du lapin pour la convaincre de reprendre la partie.

Les deux amis eurent heureusement la chance de pouvoir atteindre le pied de la colline sans autre mauvaise surprise.

A la seconde où ils quittèrent la surface du damier le maléfice se dissipa et ils recouvrèrent chacun leur âge véritable. Soulagés, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'envoyèrent de grandes claques dans le dos.

Le jardin ensorcelé

A présent il s'agissait de monter à l'assaut de la prison, mais ni Élodie ni Tinki-Pinki n'avaient la plus petite idée de la façon dont ils allaient s'y prendre !

— On dirait qu'il n'y a personne, observa le lapin tapi derrière un rocher. Ni sentinelles, ni grilles, ni portes verrouillées. On entre là-dedans comme dans un moulin. Curieux, non ?

La jeune fille fronça les sourcils. Effectivement, la place semblait abandonnée, ouverte à tous les vents. Des plantes hirsutes poussaient au milieu des ruines, en dépit du bon sens. On eût dit des tignasses de géants aux cheveux hérissés d'épines.

— Le damier est là pour défendre les maîtres de la forteresse, dit l'adolescente. C'est sans doute la raison pour laquelle ils n'éprouvent nul besoin de s'entourer de précautions inutiles.

— Tu as raison, fit Tinki-Pinki, mais allons-y tout de même sur la pointe des pieds.

Les deux compagnons quittèrent leur observatoire pour escalader le flanc de la colline. Des buissons épineux se dressaient de part et d'autre du chemin. Arrivée à mi-hauteur, Élodie s'arrêta et fronça les sourcils.

— Tu n'entends rien ? murmura-t-elle.

— Si, fit le lapin. Des plaintes. Ce sont les prisonniers qui gémissent au fond de leurs cachots.

— Allons les délivrer, lança la jeune fille. Ils nous aideront dans notre combat contre l'usurpateur.

— Oui, fit le lapin, à condition qu'ils ne soient pas en trop mauvais état.

Le château était vraiment délabré. En fait, il avait tout d'une ruine. Un lierre grimpant recouvrait la seule muraille qui tenait encore debout.

Élodie et Tinki-Pinki s'y engagèrent avec prudence, s'attendant à chaque seconde à voir surgir un garde, l'épée à la main... cependant ils durent bientôt se rendre à l'évidence : le lieu était complètement désert.

Lorsqu'ils se faulxèrent dans les caves à moitié effondrées, il constatèrent que les anciens cachots étaient vides.

— Il n'y a aucun prisonnier ici, grogna le lapin, et il n'y en a pas eu depuis des siècles. Regarde : les écuelles sont remplies de poussière, les chaînes sont si rouillées qu'elles casseraient comme du verre si on tirait dessus.

— Et pourtant j'entends toujours ces gémissements... fit remarquer Élodie. Ce n'est pas normal. D'où ces plaintes proviennent-elles ? Y aurait-il un maléfice là-dessous ?

Ils se dépêchèrent de remonter à l'air libre. Ils se sentaient mal à l'aise car ils craignaient de faire sous peu les frais d'un méchant tour de magie.

Les longues oreilles du lapin bougeaient dans toutes les directions, essayant de déterminer la provenance du son.

— Hé ! souffla-t-il enfin, ça vient de tous les côtés à la fois. Nous sommes entourés de gémissements.

— J'espère qu'il ne s'agit pas de fantômes, chuchota Élodie, je n'aimerais pas ça.

Ils se sentaient un peu idiots, ainsi plantés au milieu des ruines. Mais les plaintes étaient réelles et faisaient froid dans le dos.

Tout à coup, Élodie fut victime d'une illusion. Elle crut voir le lierre se déplacer d'une trentaine de centimètres sur la muraille. D'abord elle pensa : « C'est le vent qui joue dans les feuilles... » puis, elle vit distinctement les

racines de la plante grimpante bouger pour chercher un meilleur appui !

Elle n'en crut pas ses yeux. Le lierre rampait comme un lézard à la surface du mur d'enceinte. Il avançait centimètre par centimètre, suivant les déplacements du soleil.

L'adolescente battit des paupières pour essayer de dissiper le mirage dont elle se croyait victime. Tinki-Pinki la secoua.

— Hé, dit-il, regarde un peu ça. Il y a une étiquette accrochée au pied de chaque buisson d'épines.

Elodie s'agenouilla pour lire le carton le plus proche.

— *Baron de la Pierre Blanche*, déchiffra-t-elle, *incarcéré le 8 mai de l'année du hérisson*. Mais je le connais ! C'était un ami de mes parents...

— Et cette date, renchérit le lapin, le 8 mai, c'est celle du coup d'état !

— Oh ! je comprends tout. Les prisonniers ont été transformés en végétaux ! Ils sont là, tout autour de nous... ce sont eux qui gémissent.

La jeune fille s'élança, examinant les étiquettes qui l'entouraient.

— Duc de Hurlenpierre, énumérait-elle, comtesse de Matin-minet, chevalier de Sabre-de-bois... c'étaient des fidèles de mon père. Ils sont tous là. Oncle Boro les a fait arrêter et changer en plantes !

— Drôlement malin, apprécia Tinki-Pinki, de cette manière on ne risquait pas de les voir... Et quel avantage pour leurs geôliers : un buisson, un arbre ont le plus grand mal à s'enfuir, puisque, par définition une plante est enracinée !

— Mais où sont mes parents ? lança Élodie en se redressant.

— Sans doute quelque part au milieu de ces buissons d'orties, suggéra le lapin. Ça ne va pas être facile de les retrouver.

Élodie s'élança dans la ronceraie en dépit des épines qui lui griffaient les mains et les joues. Elle avait réenfilé

ses vêtements en loques mais ceux-ci ne la protégeaient guère ; elle fut vite couverte d'estafilades.

— Je ne les vois pas ! gémit-elle en courant à quatre pattes d'un buisson à l'autre. Tous les gens de la cours sont rassemblés ici, mais je ne trouve pas mes parents.

— Reviens ! ordonna le lapin, tu vas te faire écorcher vive. J'entends du bruit... ça monte des profondeurs de la colline. *Quelqu'un vient*. Dépêche-toi. Il faut nous cacher !

Élodie s'extirpa des buissons à regret. Elle avait la figure écorchée et les mains truffées d'épines.

— Grimpons dans les ruines, lança Tinki-Pinki. J'ai l'impression qu'il y a un passage secret sous le château. Quelque chose va en sortir d'une minute à l'autre. Une véritable armée, tu entends ces piétinements ?

Les deux amis se précipitèrent dans la rocaille entourant les remparts. A peine étaient-ils accroupis à l'ombre des rochers qu'une horde de chèvres rouges jaillit on ne sait d'où. Leur pelage écarlate et leurs cornes dorées leur donnait une allure démoniaque. On eût dit une armée de diabolotins sortis des enfers. Elles se ruèrent sur les buissons d'épines et entreprirent de les dévorer !

— Oh ! haleta Élodie, ce sont les chèvres-bourreaux... Oncle Boro en avait parlé. Elles... *elles mangent les fidèles de mon père !*

— Parle moins fort, souffla Tinki-Pinki, ou elles nous dévoreront également. Je dois reconnaître que tu as raison. Elles sont en train de grignoter la noblesse du palais ! Je suppose qu'il s'agit d'une torture imaginée par ton cher oncle Boromidas. Chaque jour, les chèvres rouges sortent des profondeurs de la colline et viennent grignoter un petit bout des courtisans fidèles à tes parents. C'est comme si on leur bouloittait un orteil par-ci, une oreille par-là. Je comprends qu'ils gémissent !

Depuis que les chèvres pourpres avaient jailli des entrailles de la terre, les plaintes avaient augmenté. Elles s'élevaient à présent vers le ciel en un concert lugubre.

Élodie se boucha les oreilles. Soudain, alors qu'elle se plaquait contre la muraille, elle s'aperçut qu'une étiquette avait été accrochée au lierre grimpant, juste au-dessus de

sa tête. Incapable de résister à la curiosité, elle se redressa pour la lire. Elle poussa un cri de stupeur. Sur la fiche s'étalait la mention :

Reine Isobel, incarcérée le 8 mai de l'année du hérisson.

— Maman ! hoqueta Élodie. C'est Maman !

Tinki-Pinki la força à se rasseoir.

— Reste tranquille, gronda-t-il. Par la Grande Carotte Verte, tu veux donc que les chèvres-démons te dévorent ?

— Mais c'est ma mère, bredouilla l'adolescente, ils l'ont changée en lierre... Voilà pourquoi elle bougeait, tout à l'heure. Je n'avais pas rêvé. Elle essayait de grimper le plus haut possible pour se mettre hors de portée des chèvres qui doivent venir grignoter ses feuilles. Où se trouve mon père ?

Elle essaya de se calmer. Tinki-Pinki, craignant une attaque des chèvres rouges, avait tiré son sabre à trancher les carottes et se tenait prêt au combat. Toutefois, il doutait d'être capable de repousser la horde cornue et barbichue dont les dents d'acier broutaient les ronces avec un bel entrain.

Peu à peu, les biques s'éloignèrent. Certaines mâchonnaient l'herbe du sol dont elles arrachaient de grosses touffes. A chaque morsure, la pelouse poussait des gémissements à fendre l'âme.

— Oh ! s'exclama Élodie, tu entends ? Même l'herbe est enchantée... Je me demande si... s'il ne s'agirait pas de mon père... Je suis presque certaine qu'Oncle Boro a fait transformer ma mère en lierre et mon père en pelouse d'agrément.

— Bon sang, grogna le lapin, si tu as raison, je me demande comment nous allons nous y prendre pour les sortir d'ici. Je n'avais pas prévu cela. Je pensais qu'ils seraient enchaînés au fond d'un cachot. Ce cochon de Boromidas est plus fort que je ne le croyais.

A deux reprises les biques s'approchèrent de la muraille pour essayer de dévorer le lierre, mais celui-ci,

rampant sur les pierres, s'éleva d'une cinquantaine de centimètres, de manière à se mettre hors de portée de leurs redoutables mâchoires hérissées de dents d'acier. Recroquevillés derrière les rochers, l'adolescente et le lapin n'en menaient pas large. Élodie avait la conviction que les méchantes bestioles croqueraient le sabre de Tinki-Pinki aussi facilement qu'une brindille.

Enfin, obéissant à un signal invisible, le troupeau s'éloigna et disparut.

— Elles sont retournées dans leur caverne, souffla le lapin en se redressant. Je suppose que la colline est creuse et qu'elles habitent dans une grotte, en compagnie du magicien jardinier qui a transformé tous ces gens en végétaux. Ne traînons pas ici, où il nous arrivera la même chose. On me changera en carotte, toi en buisson de roses, et nous servirons de petit déjeuner à ces sales cabris.

Sitôt sortie de sa cachette, Élodie entreprit de scruter le sol. Elle ne fut pas longue à trouver ce qu'elle cherchait. Une étiquette avait été attachée à une touffe d'herbe, elle indiquait :

Roi Miraflor IV, incarcéré le 8 mai...

— Papa, murmura l'adolescente. Nous sommes en train de lui marcher sur le dos... On l'a transformé en pelouse. C'est lui qui entoure le château.

Elle s'agenouilla et promena ses doigts dans l'herbe, à la recherche d'une jointure.

— Regarde, lança-t-elle à Tinki-Pinki, c'est du gazon. On peut le rouler comme une moquette. Il n'est pas enraciné dans la terre.

— Ça fera un sacré rouleau si on doit le porter sur notre dos ! grommela le lapin. Nous voilà dans un beau pétrin. La reine rampe sur un mur et le roi se traîne à nos pieds. Comment faire pour les récupérer ?

— Demandons conseil à Thibault, suggéra la jeune fille. Il aura bien une idée.

Elle se frotta l'épaule pour faire apparaître le jeune chevalier. Dès que Thibault de Montpéril se matérialisa, elle le mit au courant du développement des événements.

Le garçon se gratta la tête, soucieux.

— Voilà qui n'est pas très encourageant, avoua-t-il. J'ai entendu parler de ce genre de maléfice. Il y a fort à parier que ni le roi ni la reine n'en sortiront indemnes. Depuis six mois que les chèvres les grignotent ils ont sûrement subi de graves préjudices.

— Comment cela ? gémit Élodie.

Thibault eut un geste embarrassé.

— Oh ! fit-il, c'est facile à comprendre, votre Altesse, une touffe d'herbe par-ci, une feuille de lierre par-là... Je pense que vos augustes parents, s'ils recouvrent leur apparence humaine, seront quelque peu diminués. Il est possible que le roi n'ait plus d'oreilles, plus de cheveux, et encore moins d'orteils... Même chose en ce qui concerne sa majesté la reine. Ce que les chèvres ont mangé est bel et bien perdu.

— Quelle horreur ! s'exclama la jeune fille.

— D'accord, intervint Tinki-Pinki qui s'impatientait, ce sont des détails qui ont leur importance, mais des détails tout de même. Ce qui m'intéresse c'est de savoir comment nous allons nous y prendre pour les sortir d'ici. Le gazon et le lierre, même roulés et bien emballés, ça reste sacrément encombrant !

— Il faudrait mettre la main sur le contrepoison, suggéra Thibault. Nous pourrions descendre dans la caverne du magicien et nous emparer de la fiole adéquate. De cette façon, il nous serait possible de rendre à nos chers souverains leur forme originelle... les oreilles en moins, toutefois.

— Oui, bien sûr, marmonna le lapin. Mais je n'aime pas trop l'idée d'affronter ces chèvres à dents d'acier.

— Je vous aiderai, décida Thibault en posant la main sur le pommeau de son épée. Ma vie appartient à mon roi. Mourir pour lui sera un honneur, même si c'est en trucidant des biques.

Élodie jugea plus prudent de décrocher le lierre de la muraille, car, en redevenant humaine, sa mère risquait de succomber à une crise de vertige et de se rompre le cou en tombant du haut des créneaux. Tinki-Pinki et Thibault l'aidèrent. Ce ne fut pas une mince affaire de détacher la plante de la paroi où elle se cramponnait avec véhémence.

— Maman, lui chuchotait Élodie, c'est pour votre bien.

Au bout de trois longues heures, ils réussirent enfin à rouler le lierre sur lui-même, de manière à former une sorte de paquet sur lequel ils posèrent de grosses pierres pour l'empêcher de s'enfuir, car ils s'étaient rendu compte que la plante s'obstinait à vouloir regagner le mur dès qu'ils avaient le dos tourné !

Sous la conduite de Thibault ils explorèrent la colline et ne tardèrent pas à découvrir l'entrée de la caverne où s'étaient engouffrées les chèvres rouges. L'épée au poing, le jeune chevalier et le lapin s'y engagèrent. Élodie fermait la marche, une torche à la main, prête à enflammer la barbiche des chèvres-démons si celles-ci passaient à l'attaque. Heureusement, les affreuses bestioles se trouvaient pour l'heure bouclées dans un enclos aux barreaux de bronze. Le magicien jardinier dormait dans un hamac. C'était un vieil homme à la barbe blanche. Les parois de la caverne étaient tapissées d'étagères supportant des fioles et des bocaux emplis de poudres, de liqueurs aux noms imprononçables. Les trois amis les passèrent en revue. Les chèvres poussèrent des grondements pour alerter leur maître. Leurs dents d'acier grincèrent en produisant des étincelles.

Le vieillard se dressa sur sa couche, aussitôt Thibault bondit et posa la pointe de son épée sur la gorge du magicien.

— Vite ! cria-t-il, le contrepoison qui désenvoûtera le roi et la reine... bouge tes fesses ou tu seras mort dans trois secondes !

Mal réveillé, le bonhomme se mit à trembler de frayeur. Élodie promena la torche enflammée sous le nez des

chèvres rouges pour les tenir en respect car elles essayaient déjà de sauter par-dessus la barrière de l'enclos pour se porter au secours de leur maître.

— Là... dit le magicien, le flacon de pierre grise. Ne me tuez pas, par pitié, Je suis un pauvre homme... je ne fais qu'obéir aux ordres de notre bon roi Boromidas Premier.

— Chien puant ! hurla Tinki-Pinki, il n'y a qu'un seul roi, Miraflor IV ! Tu mériterais que je te coupe en deux comme une vulgaire carotte verte.

Pendant que Thibault et le lapin rivalisaient en malédictions et injures diverses (sport cher aux garçons !), Élodie avait rapidement exploré la caverne. Elle comprit que la grotte se prolongeait par un tunnel qui, de toute évidence, serpentait sous le damier infernal !

— Oh, oh ! s'exclama-t-elle, voilà donc comment Oncle Boro et ses soldats sont venus et repartis. Ils n'ont pas marché sur le damier, non... ils sont passés par ce souterrain, évitant ainsi les pièges des cases ensorcelées.

— Voilà une sacrée découverte, observa Tinki-Pinki, grâce à toi nous allons pouvoir ficher le camp sans courir le moindre risque.

Thibault ayant ficelé le magicien, les trois amis sortirent de la caverne pour aller asperger la boule de lierre et le rouleau de gazon avec le contenu du flacon récupéré dans le laboratoire de l'affreux bonhomme.

— Dommage qu'il n'y en ait pas assez pour désenvoûter les buissons d'épines, fit tristement l'adolescente. Nous allons être forcés de les laisser ici.

— Nous reviendrons, promis le lapin. Maintenant que nous avons récupéré le roi et la reine, la révolte va s'organiser. Nous lèverons une armée pour déclarer la guerre à l'usurpateur.

Une fumée âcre monta des végétaux aspergés. Élodie fut prise d'une quinte de toux. Quand le brouillard se dissipa, le roi Miraflor et la reine Isobel se tenaient allongés sur le sol, roulant des yeux ébahis.

— Mon père ! cria Élodie, Ma mère !

Mais les deux adultes ne semblaient pas la reconnaître. Le roi n'avait plus un cheveu sur le crâne car les chèvres les lui avaient tous mangés. Il lui manquait également l'oreille gauche, le nez, cinq orteils et demi, et le pouce de la main droite. La reine, elle, était intacte, mais elle s'obstinait à ramper sur le sol comme si elle voulait regagner le mur d'où on avait eu tant de mal à la décrocher.

— Bon... soupira Thibault. Ne nous affolons pas. leur esprit est encore un peu confus mais je suppose que ça s'arrangera. Et puis il y a des magiciens à la cours. Ils se chargeront de réparer ça.

— Je vous propose de lever le camp sans attendre, dit Tinki-Pinki. Il ne faudrait pas que les chèvres sortent de l'enclos et nous attaquent. Engouffrons-nous dans le tunnel et passons sans plus attendre sous le damier.

Après avoir réussi à convaincre le roi et la reine de se mettre debout, ils coururent à la caverne et firent comme ils en avaient décidé. Les chèvres-démons, folles de rage, les regardèrent passer en grinçant des dents. Sans la présence des barreaux de bronze qui les retenaient prisonnières, elles se seraient jetées sur les fuyards pour les mettre en pièces.

La fabrique de rêves

Élodie, Tinki-Pinki et Thibault s'engouffrèrent dans le tunnel serpentant sous le damier. La jeune fille tenait ses parents par la main et s'efforçait de les faire avancer, ce qui n'était pas facile. En effet, le roi et la reine roulaient des yeux en bille de loto comme s'ils ne comprenaient rien à ce qui les entourait. Ils ne parlaient pas de manière intelligible. Quand ils ouvraient la bouche c'était pour produire des bredouillements sans queue ni tête.

Après avoir longuement cheminé dans les ténèbres du souterrain, les fugitifs débouchèrent de l'autre côté du damier, sur la plaine, non loin de l'endroit où ils avaient abandonné le chariot. La sortie du passage secret était dissimulée par une trappe recouverte d'herbe, ce qui faisait qu'on ne pouvait la repérer.

— Si nous avions su ! soupira le lapin, nous n'aurions pas pris tous ces risques en sautant de case en case.

— Ouais ! grogna Élodie, Oncle Boro est un sacré malin.

Après avoir entassé de grosses pierres sur la trappe, au cas où les chèvres démons se lanceraient à leur poursuite, ils regagnèrent le chariot. Les frères de Tinki-Pinki avaient allumé un feu de camp et faisait bouillir des carottes dans une marmite. Ils furent très impressionnés en reconnaissant les deux souverains mais, comme à leur habitude, ne desserrèrent pas les dents.

Thibault essaya d'établir le contact avec le roi Miraflor et son épouse, en vain. Les deux adultes paraissaient plongés dans un état de stupeur résultant des élixirs magiques qu'on les avait forcés à boire.

— Je crois qu'ils continuent à se prendre pour des plantes, murmura le jeune homme. Regardez : le roi s'est couché par terre comme s'il était du gazon, quant à la reine, elle ne cesse de regarder autour d'elle à la recherche d'un mur où elle pourrait grimper.

— Tu as raison, grogna le lapin. Il faudrait les faire soigner par un puissant magicien, hélas, je n'en connais point.

— Le plus grave, observa Thibault, c'est que nous ne pourrions pas les montrer à nos partisans dans cet état. Le peuple n'acceptera jamais de se soulever contre l'usurpateur pour prendre le parti d'un roi et d'une reine aussi diminués !

Élodie observait ses parents sans savoir quoi faire. En tant que princesse elle n'avait jamais eu beaucoup de contacts avec eux, et ils étaient presque des étrangers pour elle, mais elle était tout de même très embêtée de les voir dans cet état. Son père rampait sur le sol pour essayer de se dissimuler dans l'herbe, comme s'il continuait à fuir la menace des chèvres démons ; sa mère, elle, lorgnait avec gourmandise un vieux pan de mur sur lequel elle rêvait visiblement de grimper et de s'étirer.

« Quelle histoire ! songea la jeune fille. Il faut bien l'avouer, notre expédition se solde par un échec cuisant. »

Ils décidèrent de dormir sur place et de prendre une décision le lendemain. Thibault reprit son apparence de tatouage sur l'épaule d'Élodie car il ne pouvait conserver trop longtemps sa forme humaine sans pâlir et devenir transparent comme un fantôme.

*

Au matin, Élodie découvrit son père, toujours aplati dans l'herbe, et sa mère juchée au sommet du pan de mur. Accrochée aux vieilles pierres, elle souriait, heureuse de s'exposer aux rayons du soleil naissant.

— Peut-être vont-ils toujours rester comme ça, soupira l'adolescente. Dans ce cas, il va falloir que j'apprenne à me débrouiller toute seule.

— Oui, ça vaudrait mieux, grogna Tinki-Pinki. Car il ne sert à rien de se raconter des histoires. Inutile de compter sur ton père et ta mère. Désormais, tu es le seul espoir qui nous reste. Il n'y a que toi qui puisse renverser Boromidas, l'usurpateur.

— Mais je n'ai que 12 ans ! gémit Élodie.

— Qu'est-ce que ça peut faire ! s'impatienta le lapin. Au royaume des songes l'âge n'a pas d'importance. Si tes parents continuent à se prendre pour des légumes, nous les ferons destituer par le conseil d'état et tu seras couronnée reine à leur place.

Élodie écarquilla les yeux. Elle avait beau avoir récupéré une partie de ses souvenirs, elle continuait à se sentir étrangère dans cet univers où tout était possible.

— Moi... balbutia-t-elle. *Reine ?*

— Nous n'en sommes pas encore là, coupa Tinki-Pinki. Il faut continuer le combat... et tout d'abord nous introduire dans le palais de Boromidas pour le faire prisonnier.

— C'est envisageable ?

— Ce sera dangereux. Très dangereux car il est d'une rare méfiance. Il n'a confiance en personne et se méfie de tout le monde. Le mieux, serait de trouver un emploi à la fabrique des rêves qui se dresse au pied du palais. Cela nous permettrait d'observer les lieux et de mettre un plan d'action au point.

— Et mes parents ? s'inquiéta Élodie.

— Ils resteront avec mes frères qui veilleront sur eux.

*

Le lendemain, Élodie et Tinki-Pinki chargèrent chacun un baluchon sur leur épaule et se mirent en route. Le lapin fit le point au moyen d'une noix-boussole et s'orienta en consultant une carte imprimée sur une feuille de chou.

— C'est par là, indiqua-t-il. A deux jours de marche. Espérons que nous ne croiserons aucune patrouille.

— En quoi consiste la fabrique des rêves ? demanda Élodie, j'aimerais mieux être au courant, surtout si je dois faire semblant d'y quémander du travail.

— C'est un centre de tri postal, expliqua le lapin en plissant le front. On y reçoit les commandes en provenance du monde réel, et on se débrouille pour les traiter le plus vite possible.

— J'y comprends rien ! grogna l'adolescente. Explique-toi mieux !

— Bon, soupira Tinki-Pinki, imagine qu'un collégien paresseux n'ait pas envie de faire ses devoirs de maths, par exemple. S'il souscrit un abonnement avec la fabrique, on lui expédiera la solution des exercices pendant son sommeil, sous forme de rêves.

— *Quoi ?*

— Mais oui, c'est simple, on lui expédiera la solution qui s'implantera dans un coin de sa mémoire. En s'éveillant, il la trouvera là, toute prête, et n'aura qu'à la recopier. Même chose pour les leçons qu'on n'a pas envie d'apprendre. La fabrique les enverra empaquetées dans un beau rêve, et elle s'installeront dans la tête du dormeur qui, au réveil, pourra s'en souvenir sans avoir ouvert ses livres de classe ! Beaucoup de collégiens passent des commandes de cette sorte, ça leur évite d'avoir de mauvaises notes ; de cette manière ils peuvent regarder la télé ou jouer à des jeux vidéo au lieu de suer sang et eau sur leurs cahiers.

— Et comment s'y prend-t-on pour passer une commande ?

— Oh ! c'est simple. Il suffit de penser très fort à ce qu'on veut obtenir en s'endormant, et de glisser quelques billets de banque sous son oreiller. Dans la nuit, le livreur prendra l'argent et installera le rêve dans la tête du gamin.

— Mais comment les écoliers sont-ils au courant de ce système ? s'étonna Élodie.

— Par la publicité rêvée, fit le lapin. Boromidas diffuse des écrans publicitaires dans les rêves des humains. Ça

fonctionne comme les coupures de pub à la télé. Le rêveur voit apparaître un personnage qui lui dit : « ça t'intéresserait de ne plus apprendre tes leçons, de ne plus faire tes devoirs ? C'est possible, il te suffit de t'abonner à notre service de livraison à domicile... » Voilà. C'est pas plus dur que ça.

— Mais pourquoi réclamer de l'argent ? s'enquit l'adolescente, Boro n'en a pas besoin puisque ici on paye en papillons ou en pièces d'or.

— Tu es parfois un peu naïve, soupira Tinki-Pinki. Boromidas engrange l'argent des humains au cas où il devrait s'enfuir précipitamment du royaume des songes. Si les choses tournaient mal pour lui, il trouverait refuge dans le Réel, là où il a amassé un véritable trésor. Il vivrait là-bas comme un roi. Voilà à quoi lui sert l'argent des humains. Boromidas a perverti le système. Avant son arrivée, les rêves étaient envoyés gratuitement aux humains. Certes, ils n'étaient pas tous de très bonne qualité, mais personne ne payait pour rêver. Aujourd'hui, le rêve est devenu un marché. Avant on rêvait pour le plaisir, maintenant on rêve « utile » pour obtenir des choses précises, qui serviront... Les écoliers commandent les solutions des devoirs qu'ils n'ont pas envie de faire, mais les scientifiques, eux, commandent des traits de génie, les joueurs la combinaison gagnante au tiercé ou au Loto... et ainsi de suite, à l'infini. personne ne veut plus faire d'effort. Les gens payent pour découvrir, à leur réveil, ce qu'il ont commandé bien installé au chaud dans leur mémoire. Ensuite, ils n'ont plus qu'à recopier.

— C'est de la triche !

— Oui, mais ils s'en fichent. Aujourd'hui Boromidas règne sur un marché fabuleux, des millions et des millions d'abonnés qui, chaque soir, glissent quelques billets de banque sous leur oreiller. Il est devenu le maître des rêves. Les gens tristes lui commandent des rêves de bonheur pour oublier leurs ennuis... Beaucoup d'adolescentes lui commandent des rêves où elles sont chanteuses, actrices, top models... Et les ouvriers de Boromidas leurs fabriquent de véritables petits films sur

mesure. Des rêves dont elles sont les stars. Quand elles se réveillent, elles n'ont plus qu'une idée : se rendormir pour recommencer à rêver.

— C'est grave, observa Élodie en grimaçant. Si ça continue comme ça les humains passeront leur vie à dormir. Ils ne voudront plus rien faire d'autre puisque le rêve leur semblera plus intéressant que la réalité !

— C'est bien là-dessus que compte Boromidas. Il espère que son usine à rêves détrônera bientôt la télé, le cinéma et les jeux vidéo. Au train où vont les choses, il se pourrait bien qu'il réussisse.

— Je ne savais pas tout ça, fit la jeune fille.

— L'usine à rêves a été installée après ton exil, expliqua le lapin. Comme je te le disais, du temps de tes parents, les livraisons étaient gratuites, les rêves bricolés... Souvent ils n'avaient aucun sens et les rêveurs n'y comprenaient rien. Avec Boromidas tout a changé. Les rêves sont devenus des films qu'on projette directement dans la tête des gens. Des films dont ils sont les héros.

— Et c'est là que nous allons travailler ?

— Oui, la fabrique est immense, elle emploie des milliers d'ouvriers car il faut une énorme main-d'œuvre pour manipuler les colis.

— *Les colis ?*

— Les rêves sont présentés sous la forme symbolique d'un paquet cadeau enrubanné. Mais le vrai problème, c'est qu'on n'engage jamais de garçon ou de fille aux ateliers. Seulement des animaux ou des légumes.

Élodie tressaillit. Elle dévisagea Tinki-Pinki comme s'il se moquait d'elle.

— Et pourquoi ? s'étonna-t-elle.

— Parce que Boromidas ne veut pas d'employés susceptibles de lui voler les rêves destinés aux humains, cela lui ferait perdre de l'argent. Il se dit que les rêves qu'il fabrique sont si alléchants que les garçons et les filles ne résisteraient pas à la tentation de s'en emparer. Avec des animaux et des légumes, il est tranquille. Les animaux et les légumes ne s'intéressent pas aux rêves des hommes.

— A qui fais-tu allusion quand tu parles de « légumes » ?

— A de vrais légumes, répondit le lapin. Les arbres utiles ne donnent pas que des chaussures ou des jouets, il y en a dont les fruits ont la forme d'esclaves, de serviteurs. Ce sont des tubercules munies de bras et de jambes, qui font tout ce qu'on leur dit. On les appelle « les courges serviles »... Pour entrer dans l'usine, tu devras te déguiser en courge, sinon on ne te laissera pas passer.

Élodie ne perdit pas de temps à protester car elle avait pu vérifier que Tinki-Pinki avait toujours raison. D'ailleurs, sans perdre de temps, le lapin la poussa en direction d'un verger d'arbres à bicyclettes. Tout au fond, se cachait les arbres à esclaves. Ceux-ci ressemblaient effectivement à de grosses bananes verdâtres munies de bras et de jambes. Ils étaient accrochés aux branches comme des pendus. C'était un peu effrayant.

— Pas de panique, chuchota le lapin, ce ne sont que des légumes. Aide-moi à en décrocher un. Si nous faisons vite l'arbre n'aura pas le temps de se réveiller.

Les deux amis se suspendirent aux jambes de l'une des « bananes » qui se détacha de sa branche sans faire de difficulté. Sitôt l'étrange cosse posée à terre, Tinki-Pinki tira son sabre et lui fendit le ventre.

Élodie poussa un cri d'horreur.

— Cool ! siffla le lapin entre ses grosses dents de devant. Il ne s'agit pas d'un être vivant. Je suppose que pendant ton séjour dans le monde réel tu ne fondais pas en larmes chaque fois qu'on pelait une pomme de terre devant toi ?

Élodie se calma en notant que la banane... ou plutôt « la courge » ne semblait pas souffrir.

— Il s'agit d'organismes rudimentaires, expliqua Tinki-Pinki. Ils n'éprouvent rien, ne pensent rien. Ils font juste ce qu'on leur dit de faire jusqu'à ce qu'ils commencent à pourrir, alors on les jette. Tu comprends pourquoi

Boromidas les apprécie ! En plus, il n'a même pas à les payer.

— Que vas-tu faire de cette chose ? s'inquiéta la jeune fille.

— Un déguisement, haleta le lapin qui vidait à pleines mains la pulpe fibreuse emplissant le ventre de la courge. En la creusant comme une citrouille d'Halloween, on en fera une sorte d'armure que tu pourras enfiler. L'écorce mettra une semaine à se racornir, d'ici là j'espère que nous aurons trouvé le moyen de nous infiltrer dans le palais de l'usurpateur.

Avec un petit soupir de résignation Élodie s'introduisit dans la cosse évidée puis glissa ses bras dans les bras du légume, ses jambes dans ses jambes, ses doigts dans ses doigts... et ainsi de suite.

C'était gluant et ça sentait l'artichaut mais elle fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Parfait, triompha Tinki-Pinki en lui jetant un coup d'œil appréciateur. Je vais creuser deux petits trous à la hauteur de ton visage pour que tu puisses y voir, puis je recoudrai l'entaille ventrale, et le tour sera joué.

— Mais toi ? fit la voix étouffée d'Élodie montant du fond de la banane.

— Moi, je vais me teindre en vert, répondit l'animal. Ensuite nous nous présenterons à la porte de l'usine. Je serai un honnête lapin accompagné de son esclave végétal, venant quémander du travail. Je dirai que tu m'obéis au doigt et à l'œil et que tu abats plus de besogne que trois courgettes normalement constituées. Ça devrait marcher.

*

Deux heures plus tard ils arrivèrent en vue de l'usine. Bouger à l'intérieur de la courge était assez malcommode, aussi Élodie maudissait-elle son compagnon pour ses idées saugrenues.

Le palais royal était invisible car les hangars de la fabrique le dissimulaient. Élodie fut surprise de voir que des centaines de voies ferrées sortaient des bâtiments pour filer jusqu'à la ligne d'horizon.

— Tu ne m'avais pas dit que c'était une gare, lança-t-elle à Tinki-Pinki. Regarde un peu ça. Il y a des dizaines de locomotives.

— Ce sont les trains du rêve, expliqua le lapin d'une voix sourde. Une fois remplis de colis, ils s'élancent dans la nuit. Ils ne fonctionnent pas au charbon, c'est de l'or qu'on brûle dans leur chaudière. L'or des rêveurs... celui que nous faisait ramasser Bolbek, tu te rappelles ?

— De l'or ?

— Oui, seul l'or peut permettre aux locomotives de se dématérialiser et de passer dans l'autre monde. C'est ainsi qu'elles entrent dans la tête des enfants endormis pour déposer les rêves qu'ils ont commandés. L'or transforme le train en une espèce de fantôme qui peut traverser les murs et les gens. Quand nous serons là-bas, il est possible qu'on nous fasse travailler à la gare. Si cela arrive, fais bien attention de ne jamais monter dans un wagon.

— Pourquoi ?

— Tu ne survivrais pas au voyage. Crois-moi sur parole ! Maintenant n'ouvre plus la bouche. Nous arrivons. Les courges ne parlent pas. Si un gardien t'entendait tout serait fichu.

Élodie n'était guère emballée par la tournure des événements. La gare, gigantesque, lui faisait peur. Les locomotives ressemblaient à des dinosaures de métal noir. L'adolescente se retenait à grand peine de sursauter chaque fois qu'un jet de vapeur s'en échappait. Tout le travail était effectué par des légumes. En ce moment même, deux courges vidaient un coffre de pièces d'or dans le wagon à charbon attelé à l'une des locomotives.

— Seuls les légumes peuvent aller et venir entre les deux mondes, expliqua Tinki-Pinki à voix basse. Ils ne pensent pas, ne rêvent pas, leur organisme n'est donc

point affecté par les changements de dimension. Ce sont de parfaits ouvriers.

— Hé ! vous deux ! gronda soudain un garde en armure. Je ne vous ai jamais vus ici.

— Salut à vous, noble chevalier, fit Tinki-Pinki en s'inclinant. Je cherche du travail. Mon légume-esclave m'accompagne. Je l'ai bien dressé, et comme je l'ai cueilli il n'y a pas longtemps il abattra bien de la besogne avant de commencer à pourrir.

— Hum ! grommela la sentinelle, se désintéressant du lapin, pour l'embauche c'est là-bas : le bureau au bout du quai n°9. Ne traînez pas autour des locomotives, vous gênez la manœuvre.

Au cours des minutes qui suivirent, Tinki-Pinki signa le registre d'embauche sous un faux nom et reçut un médaillon qu'il dut accrocher avec une pince au bout de son oreille droite. Élodie, en tant que légume, ne reçut rien. Le responsable se contenta de lui peindre un numéro sur le dos pour la différencier des autres courges travaillant dans les hangars.

— Au début, on vous affectera aux besognes faciles, expliqua le chef de quai d'un ton sans réplique. Il faut ouvrir l'œil. Ne pas se tromper dans les commandes, ne pas mélanger les adresses. Les rêves doivent arriver au bon endroit.

Une activité de fourmilière régnait dans les hangars. Des animaux et des légumes couraient en tous sens, les premiers portant des piles de lettres, les seconds des tas de paquets enrubannés qui ressemblaient à des cadeaux de Noël.

Élodie vit qu'on classait les bons de commande par catégories : rêves scolaires, rêves de chanteuses, rêves d'actrices, numéros du Loto, rêves de bonheur... Des trieurs, après avoir brièvement parcouru les bons de commande, les enfournaient dans le casier correspondant. D'autres animaux s'en emparaient aussitôt et se mettaient à galoper au long d'étagères supportant

des centaines et des centaines de paquets cadeaux classés, eux, par ordre alphabétique. Une telle agitation vous donnait le tournis. Chaque paquet comportait, collé sur sa face supérieure, le nom et l'adresse du destinataire. Élodie, du coin de l'œil, déchiffra l'une de ces étiquettes, elle lut :

Pour Anne-Magalie Laverton (11 ans), un rêve de chanteuse personnalisé à livrer cette nuit, à deux heures du matin. Ce paquet contient un rêve de 38 minutes (temps subjectif⁴) au cours duquel Anne-Magalie gagne à un concours qui lui permet d'enregistrer son premier disque. Ce disque est un grand succès. Anne-Marie part faire une tournée en Amérique. Prix du rêve : 10 Euros. Rêve d'excellente facture qui laissera à la rêveuse une grande impression de bonheur.

Élodie n'en croyait pas ses yeux.

— Les légumes doivent prendre les paquets sur les étagères et les porter dans les trains correspondants, expliqua le chef de quai d'une voix désagréablement autoritaire. Leur travail consiste à livrer les colis à destination et à ramasser l'argent sous les oreillers. Si le compte n'y est pas, ils doivent remporter le paquet. La maison ne fait pas crédit. On paye comptant ! Ta courge sera-t-elle capable de se rappeler tout ça ?

— Bien sûr, chef, s'empressa de répondre Tinki-Pinki. Je l'ai bien dressée. Elle sait parfaitement lire et compter.

— Tant mieux pour elle... *et pour toi !* ricana l'homme, sinon je te tranche les oreilles.

*

« J'ai l'impression de travailler dans les ateliers du Père Noël » songea Élodie en faisant le tour des installations.

Elle avait été impressionnée par le standard, cette salle où des téléphonistes notaient les commandes formulées

⁴ Temps éprouvé par le rêveur, et qui ne correspond pas forcément au temps réel estimé montre en main. On sait aujourd'hui qu'un rêve qui nous a semblé fort long peut en réalité n'avoir duré qu'une seconde, voire beaucoup moins !

par les rêveurs. De petites voix ensommeillées s'échappaient des écouteurs. C'étaient celles des enfants endormis qui passaient une commande du fond de leur lit. On entendait des choses du genre :

— Je... je voudrais... être acteur...dans un grand film avec des... des dinosaures et des... des robots... Il y aurait mon nom en grand sur l'affiche, et... et...

Les téléphonistes notaient scrupuleusement les détails sur une fiche spéciale, sans oublier le nom et l'adresse du rêveur, puis transmettaient ce descriptif au service « fabrication ». Là, d'autres animaux entassaient dans un carton d'emballage les éléments constitutifs du rêve.

Ces éléments avaient toujours une forme symbolique : une poupée déguisée en acteur, une affiche de film, des jouets représentant des dinosaures et des robots. Ils étaient alignés sur des kilomètres d'étagères, comme dans un magasin. Grimpés sur des patins à roulettes, les bêtes qui travaillaient à la « fabrication » se déplaçaient d'un bout à l'autre de la salle avec une vélocité qui donnait le tournis à Élodie.

Sitôt le paquet fermé, il descendait au service « expédition » où il attendait d'être chargé dans l'un des trains du rêve.

Il y avait énormément de demandes. En ce qui concernait les leçons, on glissait dans les colis des pages arrachées aux manuels scolaires. Les solutions des exercices étaient prélevées, elles, dans les brochures de corrigés dont se servent habituellement les professeurs pour éviter d'avoir eux-mêmes à faire les problèmes qu'ils infligent à leurs élèves.

— Tous cela sera déposé dans la tête des rêveurs dans moins d'une heure, chuchota Tinki-Pinki. Comme tu peux t'en rendre compte, c'est une industrie qui marche fort. Ton oncle Boromidas est d'ores et déjà multimilliardaire. S'il devait s'enfuir dans le monde réel, il y vivrait à l'aise.

Les deux amis n'eurent bientôt plus le loisir de bavarder car on leur ordonna de se joindre aux autres travailleurs. Pour commencer, on les affecta au service « expédition ».

— C'est simple, expliqua le chef de quai, vous prenez les paquet sur ce tapis roulant, vous lisez les étiquettes et vous courez les porter dans le train qui dessert les villes indiquées. Suivez les panneaux et les flèches. Ce n'est pas difficile, il suffit d'avoir un peu de mémoire. Même une endive pourrait le faire !

*

Dès lors, Élodie et Tinki-Pinki se retrouvèrent pris dans un tourbillon de folie et de bousculade. Légumes, lapins, chats, chiens, ours... tout le monde galopait, les bras chargés de paquets tandis que les haut-parleurs hurlaient : « Attention, le train du rêve 117 va partir dans dix minutes, il dessert les villes de Paris, Versailles, Rennes, Orléans... »

D'autres convois allaient plus loin encore, Élodie entendit des noms comme Hong Kong, Pékin, Madrid, Moscou, Istanbul, Rome, Montréal...

Mal à l'aise dans son déguisement de courgette, elle faillit laisser tomber ses colis à plusieurs reprises. De plus, elle y voyait mal par les trous du masque. Lire les panneaux indicateurs, dans ces conditions, n'avait rien de facile. Tinki-Pinki l'aidait de son mieux, hélas il ne pouvait trop en faire car le redoutable chef de quai le surveillait d'un œil mauvais.

— A gauche, soufflait le lapin, maintenant à droite. Le deuxième wagon...

Tout le monde était survolté et ne cessait de s'envoyer des coups de coude. Chaque wagon affichait sa destination, en grosses lettres blanches. A l'intérieur des fourgons, des légumes-esclaves classaient les paquets.

La taille des wagons stupéfia Élodie. Elle n'en avait jamais vu d'aussi gros.

— N'y monte jamais, lui répéta Tinki-Pinki. Seuls les légumes peuvent voyager impunément entre les deux mondes en employant ce type de transport.

— Qu'est-ce qui m'arriverait ? s'enquit la jeune fille.

— Je ne sais pas, avoua le lapin. Mais on m'a dit que c'était horrible. Peut-être que ton corps exploserait... ou que ta cervelle se mettrait à bouillir ?

Prise au piège !

Deux jours durant Élodie et Tinki-Pinki durent soutenir ce rythme infernal. Pendant leurs heures de repos, le lapin se couchait sur le quai pour dormir. En tant que légume, Élodie n'était pas censée avoir besoin de sommeil, ce qui était plutôt embêtant car ses paupières se fermaient toutes seules !

— Ne t'allonge surtout pas, lui souffla son compagnon. Tu te trahirais. Essaie de dormir assise, en te calant contre un pilier, de cette manière le chef de quai croira que tu veilles sur moi.

L'adolescente s'efforça de suivre les conseils du lapin. Elle se coinça dans un renforcement, entre deux poutrelles, et s'endormit aussitôt.

Le sifflet d'une locomotive la réveilla une demi-heure plus tard. Ce fut un sacré coup de chance, car, à peine avait-elle ouvert les yeux que le chef de quai l'empoigna par le bras.

— Hé ! Toi, la courgette ! gronda-t-il, ce n'est pas parce que ton maître dort que tu dois te tourner les pouces. Attrape un peu ces paquets et suis-moi. Il y a du travail en retard. Chez nous, on ne fait pas attendre les rêveurs.

Élodie ne pouvait refuser d'obéir. Les esclaves légumes faisaient scrupuleusement ce qu'on leur ordonnait, elle se serait trahie en s'obstinant à veiller sur Tinki-Pinki. De plus, elle ne tenait pas à ce que le chef de quai vienne la regarder sous le nez car son déguisement était loin d'être parfait. Seul le mauvais éclairage qui régnait sous les verrières de la gare lui permettait de faire illusion.

Les bras chargés de colis elle tituba sur les traces de l'affreux bonhomme.

— Là ! hurla-t-il, le train pour Orléans... wagon 5 ! Remue-toi un peu !

« Attention ! meugla un haut-parleur. Le convoi N° 95, à destination de Vienne, Berlin, Lausanne, Zurich, Orléans, Madrid, Rome, va partir dans deux minutes. Tous les animaux doivent quitter les voitures. Attention, les portières vont se refermer automatiquement. »

Élodie dut escalader le marchepied pour déposer les colis dans le fourgon. Au même moment, le train bougea, lui faisant perdre l'équilibre, et elle bascula à l'intérieur du wagon au milieu des boîtes enrubannées.

— Quelle empotée ! gronda le chef de quai.

Élodie lutta pour se redresser, hélas son déguisement rendait ses mouvements malhabiles et elle ne fit que s'empêtrer davantage dans l'amoncellement de paquets.

« Il faut que je sorte de là ! songea-t-elle avec terreur, le train va partir ! »

Alors qu'elle s'agenouillait, l'écorce qui l'enveloppait se fendit, et sa jambe gauche creva la pulpe de la courgette. C'était une véritable catastrophe ! Si elle sortait maintenant le chef de quai comprendrait immédiatement qu'elle n'était pas un vrai légume et s'empresserait de lui arracher son déguisement.

Elle hésitait encore quand les portières se refermèrent dans son dos... *Le train démarrait !*

Piétinant les colis, elle se jeta contre la porte, essayant de l'ouvrir, mais cela se révéla impossible.

Elle était prisonnière du train des rêves qui s'éloignait déjà de la gare à grande vitesse. La locomotive, dans la chaudière de laquelle les conducteurs enfournaient les pièces d'or à pleines pelletées, filait sur les rail tandis que sa cheminée crachait un panache de fumée chargé de paillettes scintillantes.

Élodie s'agita tellement que le costume de courgette craqua et tomba à ses pieds. Autour d'elle, les légumes préposés à la manipulation des paquets ne lui prêtèrent aucune attention. Leur rôle ne consistait pas à assurer la police du train mais à classer les colis, ce qui représentait déjà un énorme travail.

La jeune fille se débarrassa du déguisement gluant et s'approcha de l'un des hublots trouant la paroi métallique du wagon. Quand elle regarda dehors elle éprouva une affreuse impression de vertige. Le paysage était flou. Les arbres, les maisons, tout semblait se délayer pour former des flaques de couleur. C'était comme si le monde s'effaçait peu à peu.

« Le train prend de la vitesse, songea l'adolescente, il va se dématérialiser et changer de dimension... »

Avec un frisson elle se rappela ce que Tinki-Pinki lui avait dit : les humains ne résistaient pas à une telle épreuve. Instinctivement, elle se tâta le crâne pour vérifier que son cerveau ne commençait pas à bouillir.

Elle se sentait perdue.

Elle eut le réflexe de poser la main sur son épaule et de frotter le tatouage pour appeler Thibault. Le jeune chevalier fantôme saurait ce qu'il convenait de faire !

Thibault de Montpéril apparut aussitôt. Élodie lui expliqua en deux mots où ils se trouvaient.

— C'est mauvais, souffla le garçon. C'est *très* mauvais. Si votre Altesse reste trop longtemps dans ce train elle se désagrègera comme une biscotte trempée dans un bol de thé bouillant. Son organisme ne supportera pas la vitesse à laquelle le convoi se déplace. Il faut descendre à la prochaine gare, c'est impératif.

— Tu es sûr ? bredouilla Élodie.

— Tout à fait, Votre Altesse, martela Thibault. Vous êtes en grand péril de dislocation. Moi, je ne risque rien car je suis une sorte de fantôme, mais vous allez vous dissoudre.... Peu à peu votre peau deviendra élastique, vos os se ramolliront. Vous vous transformerez en une espèce de poupée de caoutchouc que la vitesse déformera de plus en plus... jusqu'à ce qu'elle explose.

Élodie se sentit pâlir. Elle n'était pas peureuse mais la perspective d'éclater en mille morceaux lui nouait l'estomac.

Thibault colla son visage au hublot pour essayer de distinguer quelque chose. Le paysage avait disparu. Un brouillard bleuâtre, parsemé d'étincelles l'avait remplacé.

— Ce train brûle de l'or dans sa chaudière, grommela le garçon. Ça lui permet d'atteindre des vitesses inimaginables. Grâce à ce procédé, il peut traverser n'importe quelle matière, entrer n'importe où. Pour lui, tout est poreux. Sa taille n'a plus d'importance. Elle s'adaptera automatiquement à celle de l'endroit où il fera halte. C'est de la magie pure... de la haute magie, à n'en pas douter.

— Les gens du monde réel ne le verront pas ? s'enquit l'adolescente.

— Non, fit le jeune homme. Il est si rapide qu'il est invisible. L'œil humain n'est pas assez sensible pour suivre ses déplacements. Que Votre Altesse se tienne sur ses gardes, nous allons passer dans la Réalité d'une minute à l'autre. Cela produira un choc qui, je l'espère, ne vous arrachera pas la tête.

— Je l'espère aussi, bredouilla Élodie en se cramponnant à une poutrelle d'acier.

Une secousse terrible courut le long du train, comme si les wagons allaient se détacher les uns des autres. La jeune fille eut l'impression que des chevaux invisibles l'écartelaient. Pendant un moment elle crut que ses bras, ses jambes, allaient se détacher de son corps, puis tout rentra dans l'ordre.

— Nous volons à présent dans l'espace aérien du monde réel, expliqua Thibault. Je pense que le train va faire sa première halte, il faudra en profiter pour bondir hors du wagon. Votre Altesse ne survivra pas à une nouvelle accélération. J'ai cru tout à l'heure qu'elle allait exploser.

— Moi aussi, avoua Élodie. Je dois avoir grandi de dix centimètres !

Un haut-parleur crachota juste au-dessus d'elle pour annoncer le prochain arrêt. Elle était si énervée qu'elle ne prêta pas attention à ce qu'il disait. Les esclaves légumes s'agitèrent avec frénésie au milieu des paquets. L'un d'eux s'approcha de la porte, un colis enrubanné entre les mains.

— Nous sauterons dès que la portière coulissera, murmura Thibault. Pas question de rester ici une minute de plus.

D'un seul coup le train ralentit. Le hurlement des freins fit grimacer Élodie. « Nous y sommes ! » pensa-t-elle tandis que la porte s'ouvrait automatiquement. L'esclave jeta le paquet dehors sans prendre la peine de poser le pied sur le quai. Les billets de banque destinés à régler le prix de la commande avaient été accrochés à l'aide d'une bande adhésive au panneau indiquant le numéro de la voie, si bien qu'on pouvait s'en saisir sans quitter le wagon. Le légume les attrapa fort adroitement.

La portière se refermait déjà... Thibault se jeta sur Élodie, la forçant à plonger dans l'ouverture. Ils tombèrent enlacés sur le quai. La jeune fille ne trouva pas cela trop désagréable.

— Que votre Altesse me pardonne ces privautés... bredouilla Thibault en se relevant.

— Je te pardonne, je te pardonne... haleta Élodie en rougissant.

Elle ne put en dire plus car le train magique repartait dans un grand fracas de bielles, crachant des panaches de fumée saupoudrée de poussière d'or.

Le souffle du décollage fut tel qu'il faillit arracher les vêtements d'Élodie.

— Où sommes-nous ? balbutia-t-elle quand le calme fut revenu.

Il faisait nuit. Une lune bleuâtre à demi masquée par les nuages jetait une lueur parcimonieuse sur le paysage. Les deux adolescents se tenaient sur le quai d'une petite gare de campagne totalement déserte. Le paquet cadeau, en tombant du train, s'était cabossé. Élodie le ramassa.

— Là ! lança Thibault. Il y a un panneau avec le nom de la station...

— « Michel Lambertin, 11 ans » déchiffra la jeune fille. Ça ne veut rien dire. Je n'ai jamais vu un nom de gare pareil !

Brusquement, un doute affreux la submergea. Baissant les yeux, elle lut ce qui était écrit sur l'étiquette du colis qu'elle avait calé sur sa hanche, sous son bras gauche.

— « Michel Lambertin »... Oh ! Par la grande carotte verte, comme dirait Tinki-Pinki. Je comprends tout, nous ne sommes pas *quelque part*... nous sommes dans la tête de quelqu'un !

— Dans le cerveau d'un rêveur ! haleta Thibault. Mais oui, c'est cela. Ce paysage n'est qu'une représentation symbolique de son univers mental.

— Est-ce grave ? s'enquit l'adolescente.

— Je n'en ai aucune idée, murmura le garçon. Je crois que ça n'est jamais arrivé à personne avant nous.

Élodie se sentait si vulnérable qu'elle saisit la main de Thibault ; le jeune chevalier en éprouva une extrême confusion et rougit affreusement. *Une princesse ne se conduisait pas ainsi !* Il était très gêné d'un tel écart de conduite. L'espace d'une seconde il se demanda si son Altesse Élodie n'avait pas été perturbée par la vitesse excessive du train fantôme...

L'adolescente fit trois pas sur le quai. La petite gare était sinistre. Noire, toute décrépète. Une vraie mesure à vampires !

Elle leva le nez pour contempler le ciel. La lune lui permit de voir qu'ils se trouvaient sous une sorte de dôme. « Oh ! comprit-elle soudain, ce n'est pas une coupole, c'est la boîte crânienne du garçon dans le cerveau duquel nous venons de débarquer ! »

Il fallait se décider à bouger. Élodie et Thibault traversèrent la gare pour gagner la rue. Ils furent très surpris de ce qu'ils découvrirent...

A peine sortis du bâtiment ils se retrouvèrent au beau milieu d'une ville qu'éclairaient de violentes explosions. Des nuages de fumées, des éclairs éblouissants fulguraient à l'horizon comme si la fin du monde allait survenir d'une minute à l'autre. Un bruit assourdissant planait sur la cité, mélange de musique, de détonations, de rugissements de moto et de rafales de mitraille.

Élodie lâcha le paquet cadeau pour se boucher les oreilles.

Sur la place principale un panneau annonçait : *Attention ! Propriété privée ! Défense d'entrer. Vous allez pénétrer dans l'esprit de Michel Lambertin, cette infraction sera sanctionnée comme elle le mérite. Les étrangers ne sont pas tolérés hors des limites de la gare.*

Élodie se pencha pour jeter un coup d'œil prudent à droite et à gauche. Des samouraïs s'affrontaient à coups de sabres d'un côté, tandis que de l'autre des robots se bombardaient de rayons laser.

— Pas de doute, soupira-t-elle, nous sommes bien dans l'esprit d'un garçon !

Le vacarme dépassait les limites du supportable. De temps à autre, quelqu'un tombait en hurlant du haut d'un immeuble, ou une porte s'ouvrait et un monstre bondissait, une hache ou un couteau planté dans la tête. Des araignées géantes tissaient une toile entre les maisons. Au loin, on distinguait des volcans en éruption au milieu desquels se promenaient lourdement des dinosaures patauds.

— Quel capharnaüm, balbutia Thibault. Je deviendrais fou si j'abritais un tel chantier dans ma tête !

Élodie allait répondre quand deux voitures de course échappées d'un jeu vidéo la frôlèrent en rugissant, manquant de l'écraser.

Un personnage de bande dessinée habillé en super héros sauta du haut d'une tour pour leur barrer la route. Il était affublé d'un stupide collant rouge et dissimulait son visage derrière un masque noir couronné de cornes. Bien que très musclé, il avait l'air totalement idiot.

— Hé ! vous deux, gronda-t-il d'une voix tonnante. Vous n'avez rien à faire ici. Vous êtes sur une propriété privée. Cette ville représente l'imagination de Michel Lambertin, qui a 11 ans.

— Nous... nous sommes les livreurs, improvisa Élodie. Nous apportons justement le rêve commandé par Michel.

— Hum ! fit l'hercule en collant rouge dont les muscles enflaient à vue d'œil. D'habitude les livreurs ne descendent jamais du train. Ce n'est pas normal. Vous êtes en infraction. Personne n'a le droit de se promener en touriste dans le cerveau de mon maître. Si vous ne faites pas immédiatement demi-tour des sanctions terribles seront prises contre vous.

Cet avertissement débité d'une voix théâtrale, il bondit dans les airs et s'envola par-dessus les maisons en poussant un cri de guerre plutôt débile.

— Que faisons-nous ? interrogea Élodie. Si nous restons ici il nous arrivera bientôt de sérieux ennuis. Il faut trouver un moyen de sortir de ce piège.

— Le seul moyen serait de pouvoir sauter dans le train lorsqu'il rentrera à la fabrique, hasarda Thibault.

— Oui, mais le train ne s'arrêtera pas ici ! gémit la jeune fille. Pourquoi le ferait-il ? Il a livré le paquet... Il ne repassera pas avant que Michel Lambertin ne commande un nouveau rêve, c'est-à-dire demain soir. Et, de toute manière, il ira dans le mauvais sens ! Si je grimpe dedans, j'exploserai.

Elle se tut car elle venait de prendre conscience que les samourais et les robots ne se battaient plus. Silencieux, les armes à la mains, ils s'étaient regroupés pour fixer les intrus.

— Oh ! murmura Thibault, je n'aime pas ça. Je crois qu'ils ont l'intention de nous attaquer.

— Ne restons pas là, haleta l'adolescente. Retournons à la gare, ça les calmera peut-être.

Ramassant le paquet cadeau qu'elle avait laissé tomber un instant plus tôt, elle entreprit de reculer en souriant.

— Tout va bien ! lança-t-elle, nous partons. Excusez-nous, c'était une erreur. Faites comme si nous n'étions pas là. Nous ne voudrions pas vous empêcher de vous tailler en pièces.

Le samourais rugirent, les robots émirent des bourdonnements de mauvais augure.

Élodie et Thibault coururent jusqu'à la gare dont ils s'empressèrent de refermer les portes. Sur la place, les guerriers hésitaient en agitant nerveusement sabres et pistolets laser.

Élodie s'approcha du tableau des horaires pour voir à quelle heures passerait le prochain train, mais une grande inscription barrait l'affiche dans toute sa largeur, elle disait :

*Fichez le camp, étrangers, vous n'avez rien à faire ici !
Partez ou vous serez détruits !*

— Comment pourrait-on forcer le train à faire halte ici lorsqu'il sera sur le chemin du retour ? se lamenta Thibault. Il faut trouver une idée, vite, avant qu'on vienne nous découper en rondelles.

Le nez collé contre un carreau, Élodie surveillait ce qui se passait à l'extérieur. Peu à peu, le vacarme avait cessé. Il régnait à présent un grand silence sur l'étrange cité. Les voitures ne rugissaient plus, les volcans ne vomissaient plus de lave en fusion. Même les dinosaures avaient arrêté de rugir pour regarder en direction de la gare.

Tout à coup, la jeune fille s'aperçut que les samourais avaient tous la même tête... Une tête de garçon de 11 ans. Les robots avaient subi une métamorphose identique, sauf que leur visage était modelé dans un métal brillant.

— Je parie que c'est Michel Lambertin, chuchota Élodie.

— Sans doute, approuva Thibault. Oh ! Regardez votre Altesse ! La tête des dinosaures se modifie elle aussi !

Élodie étouffa un cri de surprise : au bout du long cou des monstres préhistoriques s'emmanchait à présent une tête de garçonnet !

Toutes ces têtes se mirent à crier en même temps d'une seule voix, celle de Michel Lambertin :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous fichez dans mon esprit ? Vous êtes en train de me gâcher mon rêve...

Si ça continue je vais faire un cauchemar et me réveiller en sursaut. Je ne suis pas du tout content ! Je me plaindrai à la fabrique ! Ce n'est pas ça que j'avais commandé.

Il tempêtait, et sa voix, s'enflant, faisait plus de bruit qu'un ouragan.

Élodie, en quête d'une solution, fit le tour de la gare. Elle cherchait désespérément le moyen de forcer le train à faire un arrêt dans l'esprit de Michel Lambertin sur le chemin du retour. Il n'y avait pas d'autre moyen de s'extirper de cette situation difficile.

— Je n'aime pas qu'on regarde dans ma tête ! criaient les mille samouraïs massés devant la gare. Vous êtes des espions ! De sales espions !

Thibault, habitué à se battre, avait entrepris de barricader portes et fenêtres avec tout ce qui lui tombait sous la main : banc, distributeur de boisson, armoire. Néanmoins, il ne fallait pas se faire d'illusions, les assaillants étaient si nombreux qu'ils n'auraient aucun mal à pulvériser ces fragiles défenses.

— Essayons de gagner du temps, décida Élodie. Si nous déballions le rêve qu'il avait commandé, cela créerait peut-être une diversion ?

— Pourquoi pas, fit Thibault. Au point où nous en sommes...

La jeune fille se dépêcha d'arracher le ruban et le papier d'emballage enveloppant le colis. La boîte contenait une poignée de jouets qu'elle jeta dehors par l'entrebâillement d'une fenêtre.

— Michel, cria-t-elle, voilà ton rêve... Essaie d'en profiter au lieu de t'énerver.

Mais, quand elle baissa les yeux pour examiner ce qu'elle venait d'extirper du colis, elle fit la grimace.

— Des soldats, énuméra-t-elle, des chars d'assaut, des hélicoptères... Zut ! je crois que nous venons de lui fournir de quoi nous réduire en chair à pâté ! Pourquoi les garçons ne rêvent-ils que de batailles ?

Sur le trottoir, les jouets étaient en train de se transformer sous l'effet de l'imagination de Michel. Les modèles réduits se changeaient en véhicules réels, les bonshommes de plastique devenaient de vrais soldats armés jusqu'aux dents. Bientôt, les hélicoptères firent vrombir leurs rotors et s'élevèrent dans les airs ; ils étaient tous équipés de grosses mitrailleuses...

Un ordre claqua, leur commandant de se mettre en joue et d'ouvrir le feu. Dans un concert de détonations, des centaines de balles criblèrent la façade de la gare, cassant les vitres, réduisant les portes en charpie... Thibault s'était couché sur Élodie pour la protéger des projectiles et des débris qui ricochaient en tous sens.

Quand les mitrailleuses des hélicoptères prirent le relais, il devint évident que le bâtiment n'allait pas tarder à tomber en miettes.

— Les chars n'ont pas encore tiré, cria Thibault, mais ça ne va plus tarder. Quand les obus nous tomberont dessus nous serons fichus !

Élodie ne répondit pas. Depuis trois secondes, son attention se concentrait sur la boîte de carton ayant contenu le rêve de Michel Lambertin. Au milieu des rubans et du papier d'emballage froissé, gisait un formulaire récapitulant les éléments composant la commande : 30 fantassins avec leur équipement, 10 chars d'assaut, 5 hélicoptères de combat... En bas de la feuille, une mention imprimée en rouge avait éveillé la curiosité de l'adolescente : *Tout rêve défectueux sera immédiatement remboursé. Il suffit pour cela de restituer le colis aux livreurs. Pour que le train s'arrête à votre gare une fois ses livraisons achevées, cochez la case ci-dessous.*

— Super ! haleta Élodie, je crois que j'ai trouvé comment provoquer le retour du train. As-tu un crayon ?

Thibault fouilla vainement dans ses poches. Il en sortit mille remèdes fabuleux mais aucun crayon.

— Le guichet ! cria la jeune fille. Allons voir au guichet, il doit bien y avoir un stylo-bille !

Les deux adolescents rampèrent vers les bureaux de la petite gare. Le plafond leur tombait dessus morceau par morceau. Dans quelques minutes, le bâtiment ne serait plus qu'un tas de ruines. Aveuglée par la poussière et la fumée, Élodie finit par trouver ce qu'elle cherchait. A l'aide d'un vieux crayon mâchouillé elle cocha la case magique du formulaire.

— Ça y est, annonça-t-elle. Ramassons le paquet et sortons sur le quai... J'espère que le train ne mettra pas trop longtemps à revenir.

Thibault s'empara de la boîte qu'il referma soigneusement pour dissimuler qu'elle était vide.

Toujours rampant, les deux amis prirent la direction du quai. A peine étaient-ils sortis du bâtiment qu'un premier obus s'écrasait sur le toit, le pulvérisant. La grosse horloge se détacha de la façade pour se fracasser sur le sol.

Élodie et Thibault étaient blancs de plâtre. Ils tremblaient à l'idée d'être réduits en charpie par le prochain obus qui s'écraserait sur la gare.

La jeune fille fixait désespérément le trou noir du tunnel par où jaillirait le train des rêves.

« Vite ! Vite ! Vite ! » répétait-elle sans même s'en rendre compte.

Le vacarme des explosions redoubla. De toute évidence, Michel s'en donnait à cœur joie !

L'adolescente se recroquevilla, s'attendant à être pulvérisée d'une seconde à l'autre. Derrière elle, les murs de la gare s'écroulaient un à un. Quand le bâtiment ne serait plus qu'un tas de gravats, samourais, robots et soldats monteraient à l'attaque... Thibault avait beau être courageux, il ne pourrait les repousser.

Enfin, alors qu'elle n'y croyait plus, le sifflet de la locomotive retentit. Tout auréolé d'étincelles d'or, le mufle de la machine jaillit du tunnel. Indifférent au tumulte qui l'entourait, le train s'arrêta. La portière d'un wagon coulissa et un légume descendit pour récupérer le colis défectueux. Il tenait une poignée de billets à la main. Ne sachant qu'en faire, il les posa sur le quai, coincés sous

une pierre. (les pierres ne manquaient pas étant donné l'état de la gare !)

Élodie et Thibault bousculèrent la courge pour grimper dans le wagon.

Les esclaves les regardèrent sans faire mine d'intervenir. Cela ne faisait pas partie de leurs attributions et ils étaient tous pacifiques.

La portière se referma en chuintant. La seconde d'après, le train se remettait en route. Par le hublot, Élodie et Thibault virent les derniers obus s'abattre sur la gare, l'anéantissant.

— Est-ce que je vais supporter le passage dans l'autre dimension ? s'inquiéta l'adolescente.

— Oui, déclara le garçon. Nous rentrons chez nous, c'est plus facile que d'en partir... cela demande moins d'énergie. Le train n'aura pas besoin d'aller aussi vite qu'au moment du décollage. Ne craignez rien, votre corps n'explosera pas. Par contre, il va falloir vous tailler un nouveau déguisement dans l'une des courges qui nous entoure. Votre Altesse ne peut pas sortir du wagon sous son apparence humaine, le chef de quai la repérerait aussitôt.

— Nous avons bien failli y rester, soupira Élodie, ce Michel était vraiment une sale petite peste !

— Venez contre moi, ordonna Thibault, je vais vous serrer très fort dans mes bras, cela vous protégera un peu de la secousse.

— Oui, fit Élodie en se retenant de sourire. Cela me semble en effet une bonne idée.

Le roi invisible

Avant de reprendre son apparence de tatouage sur l'épaule d'Élodie, Thibault estima plus prudent de lui façonner un nouveau déguisement en creusant l'un des légumes préposés au classement des colis ; de cette manière la jeune fille put descendre du train sans éveiller l'attention du surveillant.

Elle retrouva Tinki-Pinki qui, dans un état de grande inquiétude, courait d'un wagon à l'autre pour essayer de savoir ce qu'elle était devenue à la suite de son embarquement accidentel à bord du convoi des rêves.

— Tu m'as fait peur ! haleta-t-il, j'ai bien cru ne jamais te revoir.

Sans la présence des redoutables sentinelles, les deux amis seraient tombés dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes de soulagement.

Le lendemain, quand Élodie fut remise de ses émotions, le lapin lui chuchota :

— J'ai trouvé le moyen d'entrer dans le palais royal. Mais il va falloir une nouvelle fois te déguiser car tu vas côtoyer ton oncle de près ; il ne faudrait pas qu'il te reconnaisse au détour d'un couloir.

Dès la nuit tombée Élodie et Tinki-Pinki s'enfuirent de la gare pour gagner les abords du château. Le lapin guida la jeune fille à travers la broussaille jusqu'à une clairière où les attendait un sac de toile rempli d'objets mystérieux.

— D'abord il faut que je t'explique, murmura-t-il. Boromidas est devenu paranoïaque⁵. Il est persuadé que tout le monde complotte contre lui. Il se méfie terriblement des humains et, à part sa garde personnelle et son magicien, il les a tous chassés de son entourage. Aujourd'hui, les serviteurs du palais sont des animaux. Les animaux ne s'intéressent pas aux histoires des hommes ; cela fait que Boromidas ne les considère pas comme des ennemis potentiels. Dans un sens, cela sert nos projets puisqu'il te sera plus facile de passer inaperçue, mais il y a tout de même un inconvénient...

Le lapin se pencha sur le sac qu'il ouvrit. Il contenait un cruchon et un pot sans étiquette.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit l'adolescente avec une certaine inquiétude.

— Ton déguisement, répondit Tinki-Pinki. La cruche est pleine d'une colle liquide dont tu t'enduiras le corps et le visage...

— Et le sac ?

— Le sac est rempli de poils magiques. J'en saupoudrerai la colle pour te confectionner un pelage factice. Au contact de la glu, la fourrure se mettra à pousser à toute vitesse, si bien qu'on ne verra plus ta peau. Tu auras l'apparence d'une guenon.

— Tu parlais d'un inconvénient...

Le lapin grimaça.

— Oui, fit-il. Si tu conserves ce déguisement plus de quarante-huit heures d'affilée, le pelage se collera définitivement à ton corps et tu ne pourras plus jamais t'en débarrasser.

— *Quoi ?*

— Je regrette, je n'ai rien trouvé d'autre. J'ai acheté ce déguisement à un sorcier de passage. Il faudra s'en satisfaire. Il est sans danger à condition que tu prennes impérativement un bain avant que les quarante-huit heures ne soient écoulées. C'est le seul moyen dont nous disposons pour entrer dans le palais. Les gardes sont très

⁵ Affection mentale qui prend la forme d'une méfiance malade envers son entourage.

méfiant, cette fois on ne pourra pas se contenter d'une ruse approximative, comme les courges évidées.

— D'accord, soupira Élodie, j'ai hâte d'en finir. J'espère toutefois que je ne me retrouverai pas changée en guenon jusqu'à la fin de mes jours !

Elle ôta ses vêtements et se frictionna avec la colle du cruchon. L'odeur qui s'en dégagait évoquait celle d'une chèvre mal lavée, mais la jeune fille supposa que cela faisait partie de la panoplie. Ensuite, Tinki-Pinki l'aspergea d'une sorte de poudre brune qui adhéra à sa peau humide.

— Voilà, annonça-t-il lorsqu'il eut vidé la moitié du sac. Ça va mettre la nuit à pousser. Lorsque le soleil se lèvera nous irons nous faire engager comme serviteurs au château. Ce ne sera pas difficile, Boromidas est si odieux que personne n'y reste longtemps. Ils ont sans cesse besoin de personnel.

Élodie se coucha sur l'herbe. D'affreuses démangeaisons couraient sur sa chair ; elle devait résister au désir de se gratter jusqu'au sang.

Elle finit par s'endormir et rêva que des milliers de fourmis galopaient sur son dos et ses épaules, la chatouillant de leurs pattes minuscules.

Tinki-Pinki la réveilla au lever du soleil. Elle poussa un cri de désespoir en découvrant son corps couvert de longs poils bruns. C'était horrible ! Elle toucha son visage et gémit de nouveau... son front, ses joues, disparaissaient sous un pelage touffu qui dissimulait ses traits.

— C'est parfait, souffla le lapin, tu es méconnaissable. Tu n'auras qu'à marcher en courbant le dos et en laissant pendre tes bras. N'oublie pas de pousser des grognements de temps en temps.

— Tu es sûr que ça va s'en aller ? s'inquiéta la jeune fille.

— Mais oui, je te l'ai déjà dit. Il faudra simplement que tu prennes un bain avant ... (il tira sa montre d'une poche du baudrier de cuir soutenant son épée) ... *quarante-trois*

heures. A présent assez de pleurnicheries ; en route pour le château.

Tournant le dos à la gare, ils prirent la direction du palais. C'était un magnifique bâtiment de pierre rose dont les coupoles avaient été recouvertes de feuilles d'or pur. Elles scintillaient dans la lumière du matin. Les haies du jardin d'agrément avaient été taillées en forme de cygnes. Les fontaines glougloutaient en déversant, non pas de l'eau, mais de la limonade fraîche. Les jardiniers avaient planté des arbres à gâteaux au long des allées, si bien qu'on pouvait se restaurer en se promenant. C'était agréable.

Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait de la cour d'honneur Élodie put constater que des sentinelles en armure, montées sur des bicyclettes rouges, patrouillaient autour des pelouses.

— Il y a des gardes partout, chuchota-t-elle, ce n'était pas comme ça du temps de mes parents.

— Je t'avais prévenue, répondit le lapin, Boromidas est d'une méfiance malade. Il voit des assassins derrière chaque massif de fleurs. C'est souvent le cas avec les usurpateurs. Ils sont persuadés que tout le monde est comme eux.

Les deux amis se présentèrent à l'entrée des cuisines pour quémander du travail. Un garde soupçonneux les examina sous le nez. L'odeur qui montait d'Élodie le fit reculer ; cependant, par mesure de prudence, il tira les poils du lapin et de la guenon pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un déguisement. Heureusement, la colle dont l'adolescente était enduite résista à ce traitement. Poussant un soupir de soulagement, Élodie constata que la fourrure magique ne restait pas entre les doigts de la sentinelle.

— Ça va, grogna celle-ci, vous pouvez passer.

Les jeunes complices n'eurent aucun mal à se faire engager car il semblait y avoir grande pénurie de valets

au château. On leur remit un uniforme chamarré d'or ainsi qu'un plan des lieux. Élodie se rappelait à peu près la disposition des pièces, néanmoins elle fut surprise par le silence qui régnait à l'intérieur de la bâtisse.

Là, où jadis se pressaient courtisans et solliciteurs, s'étendait à présent un désert de salles vides. Le palais avait l'air d'une épave abandonnée. Seuls les gardes en armure allaient et venaient, la main sur le pommeau de l'épée, prêts à pourfendre le premier intrus qui commettrait l'imprudence de se risquer sur leur territoire.

Armée d'un chiffon et d'un plumeau, Élodie, toujours costumée et guenon, s'était vue confier la tâche d'ôter la poussière qui s'accumulait sur les cheminées, les meubles et les statues. Comme le château comptait cinquante-trois pièces, cela représentait beaucoup de travail !

On l'avait prévenue : si elle cassait un bibelot, on lui couperait la main. Dès lors, elle comprit pourquoi les serviteurs ne s'attardaient guère au service de Boromidas.

Elle était angoissée à l'idée de rencontrer son oncle au détour d'un couloir. Elle n'avait aucune idée de la manière dont elle allait s'y prendre pour reconquérir le trône. Elle savait simplement que le temps lui était compté.

Elle sursautait chaque fois qu'une latte de parquet craquait dans son dos. Le palais désert était triste à mourir, et tellement silencieux qu'on y entendait galoper les souris.

*

Il devait être midi quand Élodie se trouva soudain nez à nez avec Oncle Boro... Il avançait tel un somnambule, pâle, le regard perdu ; avec les gestes raides d'une marionnette. Sans ouvrir la bouche, il allait d'une fenêtre à l'autre, comme s'il surveillait le parc...

« On dirait qu'il essaye de se montrer à ses sujets, songea Élodie (en s'appliquant à astiquer le crâne d'une

statue de marbre pour se donner une contenance). Curieux, pour quelqu'un qui craint par-dessus tout d'être assassiné ! A sa place j'aurais peur qu'on me tire une flèche en plein cœur ! »

Sa perplexité s'accrut lorsqu'elle s'aperçut que la lumière du soleil traversait le corps de Boromidas comme s'il était transparent ! C'était très, très bizarre... S'enhardissant, elle s'approcha de l'usurpateur qui ne semblait pas la voir. Le jeune homme en costume de cérémonie restait planté devant la fenêtre, un sourire imbécile plaqué sur le visage.

« On dirait... se dit Élodie, on dirait un ballon rempli d'air... *Il est vide*. Il n'y a aucun organe, aucun squelette à l'intérieur de son corps. C'est juste une enveloppe de caoutchouc. »

Comme il n'y avait pas de sentinelle à proximité, elle saisit la main droite de Boromidas et la mordit. Aussitôt, son oncle explosa !

« J'avais vu juste, constata Élodie. Ce n'était qu'un pantin de baudruche. A tous les coups, Boro se sert de ces leurres pour tromper ses ennemis ! Il leur fait croire qu'il est ici, à baguenauder, alors qu'en réalité il se cache ailleurs. »

Quelques minutes plus tard, elle croisa un autre pantin gonflé d'air qui paradait sur le balcon. Elle comprit que le palais était rempli de faux Boromidas, *mais où se cachait le vrai ?*

Elle avait déjà exploré plus de trente pièces sans le trouver. Même la salle du trône était déserte. Elle commençait à désespérer quand elle surprit une étrange conversation.

Dans un petit salon bleu aux volets fermés un vieil homme, coiffé du chapeau étoilé des magiciens de la cour, parlait tout seul en faisant de grands gestes.

Il arborait la barbe blanche mise à la mode par Merlin l'enchanteur en des temps anciens, et de petites lunettes de soleil à verres bleus. Au revers de son costume noir

semé d'étoiles d'or il avait épinglé un badge proclamant :
La magie c'est trop cool !

Élodie, qui s'était immobilisé au seuil du salon en entendant sa voix, se dissimula derrière un rideau. Le bonhomme était-il fou ?

— Je mets une fois de plus Votre Majesté en garde contre les effets secondaires de l'élixir de camouflage, haletait le magicien. Vous en abusez, Sire, et cela finira par vous jouer un mauvais tour. Cette potion a été conçue pour un emploi temporaire... Les guerriers l'utilisent pour échapper à leurs adversaires, ou pour se glisser au travers des lignes ennemies sans courir le risque d'être repérés, mais ils ne l'absorbent pas en permanence, jour après jour, comme vous le faites depuis six mois... Votre Majesté va s'empoisonner si elle continue à ignorer mes conseils avisés.

Élodie fronça les sourcils. *A qui s'adressait-il ?* Apparemment il était seul dans la pièce qui ne contenait qu'un fauteuil et un buste de marbre posé au coin de la cheminée.

La jeune fille, pressentant qu'elle était sur le point de découvrir un formidable secret, s'obligea à l'immobilité absolue.

— J'implore votre Majesté de reprendre forme humaine, gémit le vieillard. L'élixir de métamorphose est dangereux si on en abuse. J'ai connu un homme qui l'utilisait pour se changer en souris afin d'espionner ses ennemis. Il en prenait si souvent qu'il a fini par rester souris jusqu'à la fin de ses jours. La magie n'a pas que des bons côtés. Tous les prodiges se payent, d'une manière ou d'une autre. En matière de sorcellerie rien n'est gratuit, rien n'est inoffensif !

Retenant sa respiration, Élodie se mit à scruter le décor du salon. Au bout d'une minute, elle eut l'impression que le fauteuil frissonnait comme s'il était vivant. Tout à coup, le siège parut bouillonner, se défaire. Perdant ses formes, il coula sur le sol comme s'il fondait. De cette flaque jaillit

une silhouette approximative qui, peu à peu, prit l'apparence de Boromidas.

« Par la Grande Carotte Verte, haleta mentalement Élodie, *le fauteuil...* c'était Oncle Boro ! »

Le magicien se précipita vers l'usurpateur pour l'ausculter.

— Ce que je vois là ne me réjouit pas, Votre Majesté, soupira-t-il en pinçant le biceps de Boromidas. Votre corps est en train de perdre sa solidité. A force de changer si souvent d'aspect il oublie peu à peu sa forme réelle. Il ne sait plus ce qu'il est vraiment. Sa mémoire des formes s'efface. Bientôt, il deviendra carrément amnésique. Il ne saura plus s'il est un homme, un fauteuil, une cheminée ou une statue. Incapable de choisir entre ces diverses apparences, il se contentera de stagner sur le sol, sous la forme d'une flaque... C'est cela que vous voulez ? Devenir un tas de pâte à beignets ?

— Pas d'insolence, veux-tu ? gronda le jeune homme avec mauvaise humeur. Rappelle-toi que si j'ai fait ta fortune je peux aussi te décapiter. Quand te mettras-tu dans la tête que je n'ai pas le choix ? Mes ennemis se pressent dans l'ombre... Ils convoitent mon trône, ma couronne. Ils se préparent à m'assassiner. Je ne peux avoir confiance en personne. On fomente des complots... J'ai ouïe dire que ma nièce, cette petite peste d'Élodie, serait à la tête des révoltés. Elle aurait trouvé le moyen d'échapper à ses gardiens et se serait faufilée au royaume des songes. Je dois redoubler de prudence. Je dois rester le seul et unique maître des rêves.

— C'est certain ! C'est certain ! bafouilla le magicien. Mais la santé de Votre Altesse me préoccupe, c'est bien normal.

Élodie trouvait également qu'Oncle Boro n'était pas au mieux de sa forme. Certaines parties de son anatomie avaient subi des déformations flagrantes. Ses joues et ses oreilles semblaient curieusement molles. *Elles pendaient...* Son nez, jadis retroussé, avait maintenant l'allure d'une trompe flasque. Ses doigts étaient

anormalement longs... Bref, toute sa physionomie paraissait gagnée par la déliquescence.

« On dirait une bougie en train de fondre... » se dit-elle.

Elle avait grand mal à déterminer ce qu'elle éprouvait pour cet homme. Longtemps, elle l'avait considéré comme un grand frère, un formidable compagnon de jeu... puis elle avait découvert qu'il avait plusieurs fois tenté de l'assassiner. Aujourd'hui encore, elle avait n'arrivait pas à le haïr comme elle aurait dû. Un attachement enfantin l'en empêchait.

« Tinki-Pinki dirait que je suis stupidement sentimentale, songea-t-elle, mais c'est ainsi. »

— Je dois continuer à me cacher, lança Boromidás d'une voix colérique. C'est seulement de cette manière que je puis surveiller ceux qui m'entourent... ceux qui feignent de me servir loyalement... Comment savoir ? Toi-même, vieux magicien, n'essayes-tu en ce moment même de me convaincre de cesser de me déguiser dans le seul but de m'offrir à mes ennemis ? *Hein ?*

— Comment pouvez-vous penser cela, Votre Majesté ? bredouilla le vieillard. Je vous suis tout dévoué. N'ai-je pas mis au point l'élixir de métamorphose qui vous permet de prendre la forme que vous désirez ?

— C'est vrai, grommela Boromidás. Je te dois une fière chandelle ; cette petite invention me permet d'être là sans y être, et de surveiller tout le monde comme si j'étais véritablement invisible, c'est très commode.

Le vieillard fouilla dans sa poche. Il en tira un pot rempli de comprimés verdâtres.

— Des pastilles de solidité, expliqua-t-il, le souffle court. Que votre Majesté en avale une par jour, cela empêchera son corps de s'amollir. N'oubliez pas, c'est très important. Une par jour... De cette manière, votre chair redeviendra ferme. Regardez, je cache les comprimés dans ce coffret.

Joignant le geste à la parole, il dissimula le flacon dans une boîte ouvragée posée sur la cheminée.

— Oui, oui... fit distraitement Boromidas. Maintenant va-t-en. J'ai déjà passé trop de temps sous ma forme humaine. Je dois me transformer au plus vite si je veux échapper à mes ennemis. Ah ! n'oublie pas de fabriquer d'autres sosies de baudruche pour donner le change. La dernière fournée n'était pas fameuse, les bonshommes éclataient pour un oui pour un non. Il est très important qu'on m'aperçoive de temps en temps aux fenêtres du palais, cela détourne les soupçons.

Le magicien prit congé en s'inclinant fort bas. Alors qu'il quittait le salon, il frôla le rideau derrière lequel Élodie se cachait.

Dès que le vieillard fut parti, Boromidas croisa les bras, fronça les sourcils... *et se changea en statue !* Son corps, après avoir bouillonné pendant dix secondes, prit l'apparence de la pierre. L'imitation était parfaite, et quiconque serait entré dans la pièce n'aurait pu se douter que l'usurpateur se tenait là, déguisé en morceau de marbre, à surveiller les faits et gestes des gens du palais.

Élodie jugea plus prudent de partir à reculons.

*

Jusqu'au soir elle demeura fort troublée par ce qu'elle avait vu. Voilà qui compliquait singulièrement les choses !

Chaque fois qu'elle franchissait le seuil d'une salle, elle ne pouvait s'empêcher de scruter les objets qui l'entouraient en se demandant si Oncle Boro n'était pas l'un d'entre eux !

A la fin de la journée, quand elle regagna le quartier des animaux en compagnie des autres serviteurs, elle révéla à Tinki-Pinki ce qu'elle avait appris. Le lapin en fut très étonné.

— Voilà pourquoi le palais est désert, souffla-t-il. Les courtisans ont peur d'être épiés par le roi. Ils ne savent jamais où il se cache. C'est très malcommode lorsqu'on

veut cancaner ! Ça ne va pas nous simplifier la tâche. Il va falloir se montrer extrêmement prudent.

*

Le lendemain matin Élodie et Tinki-Pinki reprirent leur besogne de nettoyage. Ils restaient sur le qui-vive⁶ car Boromidas pouvait se cacher n'importe où...

« C'est peut-être cette statue ? se disait la jeune fille. Ou bien ce canapé... ou encore ce meuble ? »

Elle en venait à suspecter tout ce qu'il l'entourait, les tapis, les pots de fleurs, les chandeliers, et même le papier peint des murs !

Une chose était certaine : Boromidas ne restait jamais longtemps à la même place.

A deux reprises, Élodie le surprit, déguisé en chaise, qui passait d'une pièce dans une autre. Le spectacle de ce siège se déplaçant sur ses quatre pieds avait quelque chose de stupéfiant. Elle s'appliqua à jouer les guenons stupides et continua son travail d'époussetage comme si de rien n'était.

Dans le courant de l'après-midi, alors qu'elle descendait dans les caves du manoir, elle découvrit un spectacle étrange. Des centaines de valises avaient été entassées contre les murs. A la poignée de chacune d'elles pendait une petite étiquette à bagage glissée dans une pochette de cuir. Curieuse, Élodie s'en approcha. Elle ne comprenait pas ce que toutes ces valises faisaient ici. Il y en avait assez pour équiper une armée de voyageurs !

La première étiquette portait la mention : *Blé-Joli...* la seconde : *Haute-Rive...* la troisième : *Trois-rivières...*

« Mais ce sont des noms de villages ! s'étonna-t-elle. Je connais ces endroits, ils sont situés non loin d'ici. Toutes ces valises portent des noms de lieux. Qu'est-ce que cela signifie ? »

⁶ Aux aguets.

Désireuse d'en savoir plus, elle souleva le couvercle de l'un des bagages. Aussitôt, elle poussa un cri étouffé. La valise contenait un carré d'herbe sur lequel se dressaient des maisons miniatures. Des personnages microscopiques s'agitaient autour de ces demeures pas plus grandes que des boîtes d'allumettes. Ils poussaient des cris de souris en levant les bras au ciel, comme s'ils quémандаient de l'aide.

— Hé ! toi, la guenon ! grogna un soldat tapi jusque là derrière une colonne. Touche pas à ça !

— Moi vouloir nettoyer... bredouilla Élodie contrefaisant une voix gutturale. Valises pas propres, pleines de poussière...

— Ce ne sont pas des valises, lança la sentinelle, *ce sont des prisons*. Notre souverain, Boromidas Premier a décidé de faire miniaturiser par ses magiciens les villages qui complotaient contre lui. Ensuite, il les a fait entreposer ici ; de cette manière, ils sont plus faciles à surveiller. Si on leur avait laissé leur taille réelle, il aurait fallu une armée pour garder chacun d'entre eux, avec cette technique, un seul geôlier suffit. C'est économique... et beaucoup moins dangereux. Tu comprends ? Évidemment que non puisque tu n'es qu'une guenon idiote !

— Trop compliqué, marmonna Élodie, mais valises très sales...

Bougonnant des mots incompréhensibles, elle battit en retraite sous l'œil moqueur du soldat. En réalité elle était atterrée par ce qu'elle venait de découvrir. Ainsi, Boromidas avait eu recours à la magie pour dépeupler les campagnes environnantes ! Suspectant tout le monde de comploter contre lui, il avait miniaturisé des populations entières, les emprisonnant dans de vulgaires valises où elles se retrouvaient condamnés à vivre dans les ténèbres. C'était affreux !

« Il ne doit plus y avoir âme qui vive à cent kilomètres à la ronde, songea-t-elle. S'il continue à ce rythme, le royaume des rêves ne sera bientôt plus qu'un immense désert. »

Il était vraiment urgent de mettre un terme aux délires d'Oncle Boro. Elle aurait aimé demander conseil à Thibault, mais les poils collés sur sa peau l'empêchait d'accéder au tatouage.

Elle voyait le jour baisser avec une certaine angoisse car, si elle ne parvenait pas à se laver dès ce soir, elle ne pourrait plus jamais se débarrasser du pelage dont elle était revêtue. L'idée de finir ses jours sous les traits d'une guenon ne l'emballait guère.

Elle avait bien sûr décidé d'aller piquer une tête dans l'un des bassins du château dès que le soleil serait couché, mais elle avait peur de se retrouver consignée à l'intérieur des bâtiments pour une raison quelconque. Si cela se produisait, ce serait une catastrophe !

Plus le soleil perdait de son éclat moins elle tenait en place. Il lui semblait que les poils magiques commençaient à planter leurs racines dans sa chair pour s'y installer à demeure.

Par chance, elle réussit à s'échapper lorsque les soldats rassemblèrent la horde des serviteurs afin de les conduire dans l'étable qui tenait lieu de dortoir. En proie à une incontrôlable frénésie elle plongea dans le bassin et se récura la peau avec une touffe d'herbe. Pendant qu'elle faisait sa toilette Tinki-Pinki la rejoignit.

— Tu as vu les valises, toi aussi ? s'enquit-il.

— Oui, grogna Élodie. Oncle Boro est vraiment devenu barjot !

— Tous les tyrans sont paranoïaques, soupira le lapin. Boromidas mène une guerre préventive à tous ceux qui — *peut-être, un jour, on ne sait jamais* — pourrait être tentés de contester son pouvoir. De cette façon il est tranquille. Quand il n'y aura plus du tout d'humains, il commencera à s'en prendre aux animaux... puis il se mettra à soupçonner ses soldats, ses propres fidèles, ses complices... Il s'en débarrassera aussi, jusqu'au moment où il se retrouvera complètement seul et où le royaume des songes se sera changé en désert.

Élodie sortit de la fontaine et se sécha à l'aide de son uniforme de servante.

— Il reste assez de colle et de poils pour te déguiser une deuxième fois, annonça Tinki-Pinki. Cela nous accorde un délai supplémentaire de deux jours ; si nous ne trouvons pas le moyen de neutraliser Boromidas d'ici là, il ne nous restera plus qu'à prendre la fuite ou à tomber entre les mains des soldats.

— Je crois que je viens d'avoir une idée, chuchota la jeune fille qui grelottait dans le vent de la nuit. *Les pilules de solidité...*

— Quoi ?

— Le magicien a donné à mon oncle des cachets pour l'empêcher de devenir mou. C'est, paraît-il, ce qui risque de lui arriver s'il continue à changer de forme continuellement pour dérouter ses ennemis.

— Des cachets ?

— Oui, des cachets de solidité... Mais Boro n'a pas l'air de s'en préoccuper. Il les a laissés là où le magicien les avait cachés. Je me disais qu'il serait peut-être possible de tous les lui faire avaler d'un coup.

Le lapin écarquilla les yeux et sourit.

— Hé ! Hé ! ricana-t-il, je vois où tu veux en venir. Tu penses qu'en les avalant à son insu il...

— Il deviendra tellement « solide » qu'il se changera pour de bon en statue ! compléta Élodie. Cela nous donnera le temps de le faire prisonnier. Une fois Boro disparu, je pense qu'il sera facile de récupérer le trône de mon père.

— Effectivement, marmonna le lapin. La difficulté ce sera de l'amener à avaler ces comprimés sans qu'il s'en rende compte.

— Il doit bien se nourrir, n'est-ce pas ?

— Sûrement, mais où et quand ? Nous ne disposons que de 48 heures pour le découvrir. La première chose à faire est de s'emparer des cachets et de les remplacer par d'inoffensifs bonbons. Ensuite nous les réduirons en poudre de manière à pouvoir les mêler à sa nourriture

quand l'occasion se présentera. Espérons que la dose suffira à le changer en pierre !

Trahison !

Dès qu'elle fut recouverte de colle et de pelage Élodie reprit le chemin du palais, Tinki-Pinki sur ses talons. Cette fois les deux amis étaient bien décidés à en finir. La folie de Boromidas aurait tôt fait de détruire le royaume des rêves, il fallait mettre le tyran hors d'état de nuire, et cela le plus vite possible.

Lorsque l'aube se leva, Élodie et le lapin se glissèrent dans le manoir au milieu des autres domestiques. Le bâtiment était si vaste que les serviteurs étaient en nombre insuffisant pour l'entretenir. Il y avait tant de pièces, de salles, d'antichambres, de salons, de bibliothèques, que la bataille contre la poussière semblait perdue d'avance. On l'avait à peine essuyée qu'elle retombait déjà en fine couche grise... et il fallait recommencer à zéro.

Cet état de chose convenait à Élodie car elle disposait ainsi d'une formidable excuse pour fourrer son nez partout.

Elle avait vite remarqué que les sentinelles s'ennuyaient. Beaucoup d'entre elles dormaient debout après avoir pris la précaution de caler leur armure entre deux piliers !

D'ailleurs les soldats s'étaient déjà habitués aux allées et venues de la « guenon de ménage » et ne lui prêtaient plus attention.

Élodie, elle, restait en alerte. Elle savait que Boromidas pouvait se cacher n'importe où et l'observer. Il avait peut-être pris la forme de ce buste de marbre... de cette chaise... ou — pourquoi pas — de ce papier peint parsemé de fleurs de lys dorées ?

Elle se faufila dans le petit salon les nerfs tendus à craquer, le coffret contenant les pilules de solidité se

trouvait toujours sur la cheminée mais elle n'osait l'ouvrir. *Que se passerait-il si Boromidas se cachait en ce moment même dans la pièce, déguisé en pot de fleurs ?* Le comportement de cette guenon lui paraîtrait à coup sûr étrange...

Elle hésita. Pour gagner du temps, elle s'appliqua à nettoyer les objets qui l'entouraient. *L'un d'eux était-il son oncle ?* Elle frotta fort, essayant de déterminer si elle avait affaire à de vrais meubles ou à un homme déguisé en fauteuil.

Soudain, elle eut une idée. S'approchant de la cheminée, elle feignit un faux mouvement et fit tomber le coffret de son perchoir. Les cachets se répandirent sur le plancher comme les perles d'un collier dont le fil vient de casser.

Poussant un grognement de stupeur, elle s'agenouilla et entreprit de ramasser les comprimés un à un. Au bout d'un moment, elle porta l'un d'eux à son nez et fit mine de le flairer avec gourmandise, puis le glissa dans sa bouche. Elle se livra ensuite à une série de mimiques destinée à prouver qu'elle trouvait la friandise fort à son goût. En réalité elle se garda bien d'avalier le médicament et le coinça entre sa joue et ses dents. La minute d'après, elle entassa les cachets dans les poches de son uniforme en jetant des coups d'œil inquiets par-dessus son épaule.

« De cette manière, songea-t-elle, si Boro est en train de m'espionner, il pensera que je suis une guenon gourmande prenant les cachets de solidité pour des bonbons, et il n'y verra pas malice. »

Elle était assez contente de cette ruse. Si Boromidas se trouvait bien dans la pièce il ne se manifesta pas, et l'adolescente quitta le salon sans être le moins du monde inquiétée.

« La première partie du plan est remplie, se dit-elle, j'ai les cachets. Il faut maintenant se débrouiller pour les faire avaler à Oncle Boro sans qu'il s'en doute, et ça, ce sera moins facile... »

A plusieurs reprises elle croisa Tinki-Pinki au détour d'un couloir. D'un mouvement d'oreilles il lui fit comprendre qu'il n'avait toujours pas découvert où l'usurpateur prenait ses repas. C'est dans ce but qu'il s'était débrouillé pour être affecté aux cuisines. Il espérait que le maître coq lui confierait la plateau destiné au roi.

Hélas, Boromidas premier demeurait introuvable.

« Il est devenu tellement méfiant qu'il prépare peut-être ses repas lui-même par crainte d'être empoisonné ? songea Élodie. Voilà qui ne ferait pas notre affaire ! »

Plus le temps passait plus elle devenait nerveuse.

Alors qu'elle se préparait à franchir le seuil de la grande bibliothèque de l'aile ouest elle vit, sur l'une des étagères, un gros livre de cuir devenir tout mou et se mettre à couler, comme du fromage en train de fondre !

Il avait suffi de trois secondes pour que le grimoire perde son apparence de livre et se transforme en une répugnante limace qui rampait à présent au long des étagères.

« C'est Oncle Boro ! pensa-t-elle en se dissimulant derrière une tenture. Il va changer de cachette. »

Elle s'aplatit contre la muraille et retint son souffle. La limace géante se promenait sur le sol. Elle ne semblait pas savoir où elle allait.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et le magicien apparut ; un chevalier en armure le suivait. Élodie vit qu'il s'agissait du baron d'acier, ce méchant homme qui commandait la garde personnelle du tyran.

— Voilà ce que je craignais ! haleta le sorcier. Regardez dans quel état se trouve notre roi bien aimé ! Cela fait des semaines que j'essaye de le convaincre de prendre ses médicaments de solidité mais il ne m'écoute pas. Je viens de vérifier... il a jeté les comprimés que lui ai remis hier, ceux que j'avais dosés pour un effet rapide, le coffret est vide... Oh ! c'est un fier entêté, mais il va s'en repentir...

Les deux hommes s'immobilisèrent au-dessus de la limace géante qui continuait à tourner en rond sur le tapis.

Le magicien semblait désolé mais le chevalier, lui, paraissait réfléchir intensément, comme s'il mettait au point quelque fourberie.

— C'est lui ? demanda-t-il en donnant un léger coup de pied à la limace. Vous en êtes certain ?

— Oui, se lamenta le vieillard, ça devait arriver. Je l'avais prédit. A force de se gaver d'élixir de métamorphose son corps a fini par perdre la mémoire... Il est passé par tellement de formes qu'il ne sait plus laquelle est la bonne.

Le baron fit la grimace. De toute évidence le gastéropode le dégoûtait.

— Il risque de rester comme ça ? s'enquit-il.

— C'est bien pire, chevrota le magicien, il va se transformer en flaque caoutchouteuse... Dans quelques heures ce ne sera plus qu'une espèce de gros chewing-gum rose incapable de bouger. Il faut lui faire des piqûres de solidité. Vous aller m'aider à transporter cette limace dans mon laboratoire. Personne ne doit voir le roi dans cet état, ce serait catastrophique.

Le sorcier s'agenouilla et entreprit d'emballer la bestiole dans le tapis, pour la dissimuler aux regards. Le baron de fer consentit à l'aider avec une répugnance visible.

— Vous pensez vraiment qu'il a une chance de redevenir normal ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, avoua le vieil homme. Ma potion de solidité est très efficace. En l'injectant à petites doses nous permettrons à l'organisme du roi de recouvrer sa forme première, mais cela prendra du temps. Je ne peux pas lui en injecter une dose trop forte, cela le changerait en bloc de pierre, pour les deux siècles à venir !

— Hum, hum... fit le baron sans se compromettre.

Portant le tapis qui gigotait curieusement, les deux hommes quittèrent la bibliothèque. Élodie leur emboîta le pas en rasant les murs.

— Écoutez, fit soudain le chevalier, je crois qu'il faut prendre le temps de réfléchir...

— Que voulez-vous dire, cher baron ? s'étonna le magicien.

— Je veux dire qu'il est inutile de se farder la vérité. Boromidas est devenu fou, il nous entraîne à la catastrophe. Bientôt il se méfiera de *vous*, de *moi*, et nous fera exécuter par mesure de prudence, au cas où nous serions des traîtres. Vous avez envie d'être décapité ?

— Bien sûr que non ! glapit le sorcier dont la barbe tremblait comme la branche d'un sapin dans le vent d'hiver.

— Alors il faut saisir l'occasion, haleta le baron. Ne faite aucune injection à cette... limace. Laissez-la se changer en chewing-gum. Lorsqu'elle sera incapable de bouger, nous l'enfermerons dans l'une des fichues valises que Boromidas entasse à la cave depuis son couronnement.

— Mais... mais... c'est une trahison ! hoqueta la vieillard.

— Non, corrigea le chevalier, c'est un coup d'état. Boromidas était un imbécile. Je ne l'ai aidé que parce que je comptais bien me débarrasser de lui dès que l'occasion se présenterait ! Ce moment est arrivé, je vais devenir Maître des rêves à sa place. Boromidas manquait de poigne, c'était un rêveur, un mollasson, moi je dirigerai le royaume d'une main de fer.

— Je... je ne sais pas... bégaya le vieil homme.

— Il va falloir choisir, gronda le baron d'acier. Si tu n'es pas avec moi, tu seras contre moi... et je devrai te trancher la tête.

— Bon d'accord, fit son interlocuteur. Je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Il suffisait de m'expliquer. Maintenant je vois bien que vous avez raison.

Le baron jeta le tapis sur le sol. La limace en sortit en rampant. Il lui donna un coup de pied.

— Laissons notre bon roi gigoter, ricana-t-il entre ses dents de fer. Il n'aimait pas les pilules de solidité... hé bien nous nous garderons de lui en faire avaler contre son gré, n'est-ce pas ?

— Dans une heure il aura perdu toute faculté de se déplacer, diagnostiqua le magicien. Ce ne sera plus qu'un gros tas de gomme à mâcher.

— Il n'en sera que plus facile à tasser dans une valise !

Les deux hommes s'éloignèrent en murmurant. Élodie entrebâilla la porte derrière laquelle elle s'était cachée.

« C'est une catastrophe ! se dit-elle. Nous n'avions pas prévu ça ! Le baron est de toute évidence encore plus méchant qu'oncle Boro, s'il prend le pouvoir ce sera dramatique ! »

Elle s'aperçut qu'elle tremblait. Rebroussant chemin, elle descendit aux cuisines pour avertir Tinki-Pinki de ce qui se passait. Le lapin fut atterré.

— Il faut à tout prix empêcher le baron de monter sur le trône, balbutia-t-il. C'est un homme cruel. A côté de lui, Boromidas n'était qu'un amateur. Mais le baron est à la tête d'une armée... Comment faire ?

— Je crois que j'ai une idée, souffla Élodie. Les comprimés de solidité... au lieu de les faire absorber à Boro, faisons les manger par le baron et ses soldats !

— Mais oui, je pourrais les dissoudre dans la soupe qu'on va servir à midi... Ce serait une sacrée surprise. J'espère seulement qu'il y en aura assez.

L'adolescente s'empressa de transvaser le contenu de ses poches dans celles du lapin.

— Préviens les animaux de ne pas toucher au repas de midi, chuchota-t-elle. Ce serait embêtant qu'ils se changent, eux aussi, en statues.

— Les bêtes ne mangent pas avec les soldats, tu sais bien, fit Tinki-Pinki. Maintenant va-t-en, il serait mauvais qu'on nous surprenne en train de comploter. Le cuisinier ne m'inspire pas confiance.

La jeune fille obéit.

Elle remonta dans les étages, nerveuse, persuadée que tout allait se jouer au cours des prochaines heures. La situation se révélait encore plus grave qu'elle ne l'avait pensé.

Elle s'aperçut qu'elle transpirait sous l'effet de l'angoisse. C'était fâcheux car la sueur avait tendance à diluer la colle dont elle était enduite. Chaque fois qu'elle faisait un geste, des poils se détachaient de ses bras pour voler dans les airs.

« Zut ! pensa-t-elle, si ça continue je vais perdre mon déguisement. »

Il aurait fallu qu'elle arrête de transpirer, mais comme elle s'inquiétait maintenant encore plus qu'auparavant, elle suait davantage !

Elle essaya de se cacher dans un coin pour remuer le moins possible, hélas, un garde la débusqua et lui ordonna de reprendre le travail si elle ne voulait pas être corrigée à coup de fouet. Dès lors, il s'obstina à la suivre pour vérifier qu'elle faisait le ménage comme il convenait.

Élodie était de plus en plus effrayée car des poils noirs se détachaient de ses mains dès qu'elle touchait quelque chose. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front. Elle comprit qu'à ce train-là son masque de fourrure ne tarderait pas à partir en lambeaux.

Alors qu'elle traversait la bibliothèque elle vit qu'Oncle Boro avait perdu son apparence de limace. Il gisait maintenant sur le tapis sous la forme d'un gros tas de pâte rosâtre. Elle le toucha sans qu'il réagisse. Il n'avait plus de muscles, plus d'os. Ce n'était qu'une flaque de caoutchouc vivant, un caoutchouc si mou qu'on n'aurait vainement essayé de le modeler pour lui donner un aspect quelconque.

Un bruit de pas, dans le couloir, la fit s'enfuir. Le baron et le magicien apparurent. Le baron tenait une valise. Il la posa sur le sol et ordonna au vieillard d'y enfourner ce qui restait de Boromidas.

— Je ne veux pas toucher à cette saleté, grogna-t-il, c'est peut-être contagieux.

Élodie, dissimulée derrière un rideau, ressentit un pincement au cœur en voyant le sorcier tasser Boromidas au fond du bagage et en claquer le couvercle.

— Parfait, approuva le baron. Cela lui servira de prison. Personne ne pensera jamais à le chercher là-dedans !

Toujours ricanant, il s'approcha du miroir suspendu au-dessus de la cheminée pour rectifier sa coiffure.

— Je crois que nous allons faire du bon travail ensemble, lança-t-il au magicien. Il était grand temps d'apprendre aux gens ce royaume ce qu'est la discipline. On leur a trop laissé la bride sur le cou. J'ai très envie de déclarer la guerre au peuple du monde réel...

— *Quoi ?* haleta le vieillard. Mais cela ne s'est jamais fait...

— Et alors, ce serait amusant ! gronda le baron. Nous pourrions les rendre fous de terreur en bombardant leur esprit de cauchemars si terrifiants qu'ils n'oseraient même plus dormir. Oui. j'ai envie de remplacer les trains du rêve par des bombardiers. Des bombardiers qui lâcheraient leurs cauchemars dans la tête des dormeurs. Après quelques mois de ce traitement, ils seraient prêts à nous obéir au doigt et à l'œil, tu peux m'en croire, vieil homme !

Les deux complices se retirèrent pour aller cacher la valise à la cave, là où Boromidas avait entreposé les provinces miniaturisées.

La cloche du déjeuner sonna enfin ! Élodie ne tenait plus en place. Elle descendit au réfectoire et se mêla aux marmitons pour s'assurer que les soldats venaient, à tour de rôle, se régaler avec la soupe pimentée aux cachets de solidité que leur avait concoctée Tinki-Pinki. Toutefois, elle fut déçue de voir que, sitôt le repas expédié, ils se relevaient comme si de rien n'était pour aller reprendre leur faction.

— Ça n'agit pas ! souffla-t-elle au lapin qu'elle avait entraîné à l'écart.

— Sans doute faut-il attendre un peu ? supposa l'animal. Ça faisait beaucoup de soupe pour si peu de comprimés... j'espère qu'ils étaient très concentrés, sinon c'est tout juste s'ils écoperont d'un torticolis ou d'un lumbago !

— Ne plaisante pas avec ça... si notre ruse échoue, nous sommes fichus. Le baron prendra le pouvoir et déclarera la guerre au monde réel.

Elle dut se retirer car le maître coq admonestait vertement Tinki-Pinki qu'il accusait de flemmarder. La mort dans l'âme, la jeune fille regagna le palais. Elle savait qu'elle jouait sa dernière carte ; si elle échouait, elle ne disposerait plus d'aucun moyen pour empêcher le baron d'acier de parvenir à ses fins. Elle n'était qu'une fillette et lui un chevalier rompu aux pires combats, il lui arracherait la tête aussi facilement qu'on rompt un petit pain en deux.

*

Une heure après la fin du repas, elle eut la surprise de voir le baron réapparaître. Il déambulait au long des couloirs, passant d'une pièce à l'autre, l'air soucieux. A chaque fois, il s'arrêtait devant une cheminée et se contemplait dans le miroir suspendu au mur. S'imaginait-il déjà coiffé de la couronne royale ?

« Quel prétentieux ! » pensa-t-elle.

Puis elle vit que le chevalier faisait courir son index sur les meubles, les tables, comme s'il vérifiait que la poussière avait bien été essuyée.

« Le voilà qui se croit propriétaire du palais ! ragea intérieurement Élodie. Il va sous peu exiger que tout soit briqué comme un sou neuf alors qu'il y a seulement deux heures il n'y faisait même pas attention ! »

Elle était très énervée. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil par la fenêtre avec l'espoir de découvrir les sentinelles changées en statues, mais les soldats continuaient à aller et venir, la lance sur l'épaule.

« Ça ne marchera pas ! se lamenta-t-elle, il n'y avait pas assez de cachets... Oh ! j'aurais dû m'en douter ! Quel manque de chance ! »

Elle était si préoccupée qu'elle ne pensait même plus à donner le change et négligeait son ménage. Soudain, elle se retrouva nez à nez avec le baron qui l'observait, le sourcil froncé.

— Gardes ! hurla-t-il, *arrêtez cette guenon ! C'est une espionne !*

Élodie esquissa un mouvement de fuite mais les sentinelles l'entouraient déjà, pointant sur elle leurs redoutables épées.

— Ce n'est pas une guenon ! grogna le baron. C'est une enfant déguisée... je m'en suis douté lorsque j'ai découvert des poils noirs tachés de colle éparpillés sur les meubles. Saisissez vous d'elle.

Des gantelets d'acier s'abattirent sur les épaules de l'adolescente, la clouant sur place. Le baron s'approcha et, d'un geste brusque, arracha le masque de fourrure collé sur le visage de la fillette.

— Voyez vous ça ! triompha-t-il, la princesse Élodie en personne ! Quel honneur ! Vous tombez à pic, votre Altesse... puisque le hasard en a décidé ainsi, je mettrai un terme à votre dynastie aujourd'hui même.

— Lâchez-moi ! vociféra la jeune fille. Vous n'êtes qu'un rebelle... un hors-la-loi... un traître...

— Ça suffit, siffla le chevalier en tirant son épée. Je vais te couper la tête petite dinde.

L'un des soldats éclata d'un gros rire et, tirant sur les cheveux d'Élodie, la força à tendre le cou de manière que l'épée du baron puisse lui décoller proprement la tête des épaules.

— Et d'une... compta le traître, et de deux... *et de...*

Victoire ?

Élodie avait instinctivement fermé les yeux. Le coup fatal ne venant pas, elle les rouvrit. Le baron était figé, l'épée brandit, une expression d'intense stupeur sur le visage.

— Qu'est... qu'est-ce... qu'est-ce que... bredouillait-il.

Il semblait lutter de toutes ses forces pour reprendre le contrôle de son corps, mais ses bras, ses jambes, et même ses mâchoires étaient paralysés !

Élodie fit un bond de côté, échappant aux sentinelles qui, une seconde plus tôt, la tenaient encore prisonnière.

Au même moment, Tinki-Pinki fit irruption dans la pièce, son sabre à couper les carottes à la main.

— Ça va ? haleta-t-il, j'avais peur d'arriver trop tard. Je me suis douté que les choses tournaient mal quand j'ai entendu hurler le baron.

— Ils sont statufiés, soupira Élodie. Les comprimés ont tout de même fini par agir. Regarde, ils sont plus durs que du marbre !

Le lapin courut à la fenêtre. Dans les jardins, tous les soldats s'étaient figés, comme si on les avait changés en pierre.

— C'est bon, souffla-t-il, il n'y a plus rien à craindre. Le palais est à nous ! Nous avons gagné !

*

Dès que la nouvelle fut connue, les derniers partisans de Boromidas prirent la fuite. Les animaux, sous la conduite de Tinki-Pinki envahirent le manoir. La panique gagna les soldats qui surveillaient la gare des rêves ainsi que les chefs de quai. Tous prirent leurs jambes à leur

cou et disparurent sans demander leur reste. Les oiseaux furent chargés de colporter le récit de cette formidable aventure à travers le royaume. Très vite, dans la plus reculée des campagnes on sut que Boromidas et ses sbires avaient été chassés du pouvoir. Le roi Miraflor allait récupérer son trône et tout redeviendrait comme avant...

Au palais, Élodie s'était formellement opposée aux animaux qui voulaient casser en petits morceaux les statues du baron et de ses soldats.

— Inutile de nous montrer aussi cruels qu'eux, déclara-t-elle. Puisqu'ils se sont changés en pierre nous n'avons plus rien à craindre. J'estime que la punition est suffisante.

— Tu es trop gentille, marmonna Tinki-Pinki, ça finira par te jouer un mauvais tour.

— Il est temps de faire revenir mes parents, décida l'adolescente. Ensuite nous délivrerons les prisonniers du jardin ensorcelé, ceux que le magicien avait transformés en buissons d'épines... Il ne faudra pas non plus oublier les jeunes rêveurs que Bolbek forçait à dormir. Ça représente un sacré travail.

— A n'en pas douter, fit le lapin, toutefois nous risquons d'avoir des problèmes...

— Lesquels ?

— Je viens de recevoir un message de mes frères, à ce qu'il paraît tes parents se comportent toujours bizarrement. Le roi continue à se prendre pour une pelouse et la reine pour un lierre grimpant. A mon avis, ils seront incapables de s'occuper des affaires du royaume.

— Il faut les montrer à un magicien qui les guérira ! lança l'adolescente.

— Cela risque de prendre du temps, grommela Tinki-Pinki. S'il y a vacance du pouvoir, si le trône reste vide, une nouvelle crise éclatera. Un autre Boromidas en profitera pour pointer son vilain museau... Non, il faut que tu assures l'intérim.

— Moi ? mais je ne suis qu'une collégienne !

— Tu es la princesse Élodie ! Tout le monde te connaît, tout le monde t'aime. Le peuple sera heureux de te voir monter sur le trône.

La jeune fille grimaça. Elle avait du mal à s'imaginer en train de gouverner un royaume.

— Ne sois pas sotte ! s'impativa le lapin. Au cours de cette aventure tu as fait preuve de plus de courage que bien des adultes ! Sans toi, le baron d'acier aurait succédé à Boromidias et nous serions déjà en guerre contre le monde réel ! Tu dois accepter les responsabilités qui t'incombent.

— D'accord, soupira Élodie, mais ce sera juste le temps que mes parents soient désenvoûtés.

*

Le royaume se réorganisa peu à peu. Le roi Miraflor et la reine Isobel furent examinés par divers magiciens, mais il s'avéra que l'envoûtement dont ils avaient été victimes n'était pas facile à défaire. Pour plus de sûreté, on les isola dans un jardin fortifié, à l'écart. Là, le roi put s'étendre par terre à sa guise. Il affirmait que des pâquerettes n'allaient pas tarder à fleurir dans sa barbe. Il exigeait d'être arrosé deux fois par jour et gardait une sainte frayeur des animaux brouteurs d'herbe.

La reine, elle, passait son temps cramponnée aux murailles, à se dorer au soleil. Médecins et sorciers désespéraient de les guérir.

Le trône ne pouvant rester inoccupé, le Conseil du royaume décida que la princesse Élodie devait sans tarder être couronnée reine remplaçante jusqu'à ce que les choses aillent mieux. Tinki-Pinki, lui, serait nommé premier ministre. Le lapin refusa ; en tant qu'animal, il ne voulait pas se mêler de politique.

— Si un jour tu es en difficulté, je reviendrai, déclara-t-il à Élodie. Tu n'auras qu'à crier trois fois mon nom et j'apparaîtrai devant toi, avec mon sabre à couper les carottes !

L'adolescente éprouvait un immense chagrin à l'idée de le voir partir, mais elle savait que Tinki-Pinki n'était pas fait pour mener la vie de palais, il s'y serait horriblement ennuyé.

Le jour du couronnement fut fixé au 32 du mois du chat souriant. Une grande fête avait été prévue. La cérémonie exigeait qu'Élodie marche le long d'un interminable tapis rouge en direction du trône sur lequel était posé sa couronne. Une fois arrivée là, elle devrait se saisir du diadème et le poser sur sa tête en se tournant vers la foule rassemblée.

L'adolescente était très nerveuse. Habitée à vivre en jean elle n'arrêtait pas de se prendre les pieds dans sa robe longue. Elle faillit se casser trois fois la figure avant d'avoir parcouru la moitié du trajet.

Soudain, alors qu'elle approchait du trône, ses pieds refusèrent d'avancer...

Elle eut beau contracter ses muscles, rien n'y fit, et elle se mit à reculer.

— Tinki-Pinki ! cria-t-elle, que m'arrive-t-il ?

— Par la grande carotte verte ! balbutia le lapin, c'est ton corps qui te rappelle ! Nous n'y pensions plus, mais lui ne t'a pas oubliée. Il est toujours là-bas, dans le monde réel ! Il réclame ta présence... Tu es partie depuis trop longtemps !

— Oh ! non, gémit Élodie, je ne veux pas retourner là-bas !

— Je le sais bien, haleta Tinki-Pinki, mais tu n'as pas trouvé la clef qui t'enchaîne à cette enveloppe corporelle... Tu es donc toujours sa prisonnière. Je ne peux rien faire pour t'aider.

— Je n'arrive plus à aller de l'avant, insista Élodie. Regarde, je ne fais que reculer !

— Ça va s'accroître dans les jours à venir, dit tristement Tinki-Pinki. En fait, ton corps veut que tu fasses le trajet à l'envers et que tu sautes dans le lac des rêves pour retourner dans la baignoire dont tu es partie. Quand

tu te réveilleras, tu seras plongée dans la mousse, un savon à la main.

— C'est trop bête ! trépigna la jeune fille en versant des larmes de rage. Je croyais que tout était rentré dans l'ordre.

— *La clef...* soupira le lapin. Rappelle-toi, je t'avais dit de la trouver. Tant que tu ne l'auras pas récupérée tu resteras prisonnière de la réalité.

Des murmures de consternation s'élevèrent de toutes parts. Ainsi la princesse ne pourrait point régner sur le royaume des songes ! L'affreuse réalité la rappelait dans l'autre dimension.

— Ho ! non, gémit Élodie, je ne veux pas redevenir collégienne, c'est tellement ennuyeux... La vie est si triste là-bas...

Hélas, elle ne pouvait résister, ses pieds l'entraînaient vers le lac des rêves en dépit de tous ses efforts.

Ce fut un long et pénible voyage. De tous les coins du pays les gens accoururent pour lui prodiguer des encouragements et l'assurer de leur affection. Ils se massaient de part et d'autre de la route qui menait au lac et jetaient des fleurs sous les pieds de la princesse.

— Je reviendrai ! leur criait Élodie. Je reviendrai !

Enfin, elle se retrouva au bord de l'eau. Une dernière fois, elle serra Tinki-Pinki dans ses bras. Le museau du lapin était tout mouillé de larmes.

— Plonge, lui murmura-t-il à l'oreille. Je trouverai le moyen de te faire revenir. Tu sais bien qu'entre toi et moi c'est à la vie à la mort !

Élodie agita la main et sauta dans l'étang glacé. Aussitôt, la réalité l'aspira.

Mauvaise surprise

Élodie eut brusquement l'impression de suffoquer. Elle ouvrit les yeux en crachant de l'eau savonneuse. Elle se trouvait dans la baignoire... *Dans le monde réel*. Elle avait traversé le mur des dimensions pour retourner dans sa prison terrestre.

Mécontente et malheureuse, elle sortit du bain et courut s'examiner dans le miroir du lavabo. Comme la première fois, sa trop longue absence avait détérioré le corps dans lequel elle était enfermée. Elle n'avait plus de nez, plus d'oreilles, et son bras droit avait affreusement rétréci. Elle fit appeler à Thibault de Montpéril pour obtenir les médicaments qui lui rendraient une apparence à peu près acceptable.

Le jeune chevalier se matérialisa dès qu'elle eut effleuré le tatouage imprimé sur son épaule.

— Que votre Altesse cesse de se désespérer, déclara-t-il, la situation a changé. Boromidas n'est plus en mesure de commander aux pantins qui jouent ici le rôle de vos parents. Nous allons leur faire rendre gorge. Je serais bien étonné qu'ils refusent de nous révéler où est cachée la clef.

Élodie gagna sa chambre et avala les comprimés de réparation que lui remit Thibault. Elle s'allongea ensuite sur son lit pour leur donner le temps d'agir.

Elle était affreusement triste d'avoir dû quitter le royaume des songes.

— Il faut que je mette la main sur cette clef ! siffla-t-elle, pas question que je retourne au collège, je m'y ennuie tellement !

Au bout d'une heure, son corps avait recouvré une apparence à peu près normale ; elle décida de descendre au rez-de-chaussée en compagnie de Thibault.

Elle sentit tout de suite que l'atmosphère de la maison avait changé. Les pantins qui jouaient le rôle de ses parents étaient peureusement recroquevillé sur des chaises, de part et d'autre de la table de cuisine. Le nez baissé, penauds, ils regardaient leurs mains.

— Je sais qui vous êtes, déclara Élodie en franchissant le seuil de la pièce. Je suis la fille du roi Miraflor et de la reine Isobel. Ne vous donnez pas le mal de protester. Aucune sanction ne sera prise contre vous si vous me remettez la clef magique qui m'enferme dans ce corps et m'empêche de repartir au royaume des songes.

Les pantins échangèrent un bref coup d'œil et baissèrent encore un peu plus la tête.

— Ah ! c'en est assez, drôles ! s'emporta Thibault en tirant sa dague. Son Altesse Élodie vous a donné un ordre, obéissez sur le champ ou je perce vos misérables carcasses avec cette lame !

Les pantins poussèrent tous deux le même gémissement et se cachèrent le visage dans les mains.

— Vous n'avez plus rien à craindre de Boromidas, expliqua Élodie, votre ancien maître a perdu ses pouvoirs, il n'est plus en mesure de vous punir. Remettez-moi la clef et je vous laisserai libres.

Les deux créatures s'agenouillèrent devant la jeune fille et lui baisèrent les pieds.

— Oh ! Comme votre Majesté est bonne, bredouilla le pantin qui avait joué le rôle du père. Nous voudrions accéder à sa requête, hélas ! trois fois hélas ! la clef n'est plus en notre possession depuis deux jours déjà...

— Quoi ? hoqueta Thibault en empoignant le bonhomme par la peau du cou. Quel est ce mensonge, maraud ! Je vais t'écorcher vif !

— Pitié, gentil seigneur, balbutia le pantin. Ce n'est pas de ma faute... je n'ai fait qu'obéir...

— Il dit la vérité, intervint la femme qui avait joué le rôle de la mère. Un serpent est passé, il y a de cela quarante-

huit heures... Un serpent rose qui parlait avec la voix de notre maître, Boromidas. Il nous a ordonné de lui remettre la clef magique. Il l'a avalée et s'en est allé sans rien nous dire de plus.

— Un serpent... haleta Élodie.

Elle regarda Thibault, en proie à un affreux pressentiment.

— Oh ! non... souffla-t-elle.

— Se pourrait-il que... murmura le jeune homme.

— Mais oui, fit l'adolescente. *Boromidas s'est enfui !* Nous avons eu tort de croire qu'il était devenu inoffensif. Le baron d'acier l'avait rangé dans une petite valise, avant de l'exiler à la cave et nous pensions tous qu'il n'en ressortirait jamais. Quelle erreur !

— Quelqu'un l'accompagnait, ajouta le pantin mâle. Un vieil homme à barbe blanche.

— Le magicien ! gronda Élodie. Je comprends tout. Personne n'a songé à s'occuper de lui. Il a probablement fait une piqûre de solidité à Oncle Boro. Une injection qui lui a permis de prendre la forme rudimentaire d'un serpent, puis ils sont passés tous les deux dans le monde réel...

— Quelle affreuse sottise ! se lamenta Thibault. Nous étions tous si préoccupés par les cérémonies du couronnement que nous n'avons pas songé un instant à surveiller ces coquins !

— Je croyais Oncle Boro neutralisé, plaida l'adolescente. Le sorcier disait qu'il ne pourrait plus reprendre forme humaine à moins de suivre un traitement long et compliqué... Et puis c'est tout de même mon oncle, je ne voulais pas qu'on lui fasse trop de mal. J'avais peur que Tinki-Pinki le coupe en morceaux avec son sabre. C'est aussi pour cette raison que je me suis gardée d'amener le problème sur le tapis...

— Il aurait fallu jeter le sorcier au fond d'une geôle, les fers aux pieds ! grogna le jeune chevalier. Qu'allons-nous faire à présent ? Boromidas se cache quelque part dans le monde réel. Il est accompagné de son magicien personnel

et il dispose d'une immense fortune... Comment allons-nous faire pour lui reprendre la clef ?

— Je ne sais pas encore, siffla Élodie entre ses dents. Mais je te jure que nous trouverons un moyen !